COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc 25 cent. le Volume —
PAR LA POSTE, 1 FR. 50 CENT.

FRANCIS WEY

LONDRES
IL Y A CENT ANS

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859



COLLECTION MICHEL LÉVY

LONDRES

IL Y A CENT ANS

(au XVIIIe s.)

DU MÊME AUTEUR

LES ANGLAIS

CHEZ EUX

Nouvelle édition. — Un volume grand in-18.

POISSY. — Typographie ARBIEU.

LONDRES

IL Y A CENT ANS

PAR

FRANCIS WEY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

WILLIAM HOGARTH

EN FRANCE

INTRODUCTION

Je pliais bagage, quand Evariste, arrivé depuis deux heures à Calais, où j'étais sur le point de m'embarquer, me proposa un tour de promenade. Impatient de sortir, il s'empara d'une caisse, et voulut la ficeler lui-même.

Elle était posée sur des tréteaux contre le mur. Evariste a le geste impétueux : il releva le bout de la corde en développant de si belles attitudes, que son coude atteignit un cadre qui, soulevé comme une plume, nous passa par dessus la tête et tomba brisé sur le carreau.

L'hôte, qui passait en ce moment devant la porte entr'ouverte, s'écria tout effaré. — Quel malheur ! l'image est perdue !

— Bonne aubaine pour vous ! répondit Evariste ; car

nous voilà forcés de la remplacer par une estampe neuve, où l'on verra, si vous le souhaitez, *la belle Polonaise, le prince Poniatowski périssant dans les flots de l'Elster ; Napoléon escaladant le Saint-Bernard ;* à moins que vous ne préfériez *Paul et Virginie, les quatre Fils Aymon, le fleuve Scamandre,* ou le *portrait de Jean Bart ?*

De si riantes propositions ne consolaient point maître Baudrillart : il tenait à sa vieille image, qu'il contemplait d'un air piteux.

— Que voulez-vous, disait-il ; c'est un sentiment... je ne l'aurais pas donnée pour plus de quinze francs : il y a cent ans passés qu'elle est dans la famille. Voyez : c'est de la gravure, et tout ce qu'il y a de mieux ! Non, quand on m'en eût offert plus de quinze francs !..

Evariste est collectionneur ; il jeta les yeux sur l'estampe, objet d'un *sentiment* tarifé si haut, et il murmura : — Quinze francs ! elle les vaudrait si elle était neuve et pourvue de ses marges : telle que la voilà, elle ne vaut pas quinze sous.

— Oh ! Monsieur, s'écria le père Baudrillart ; la grand'mère de ma femme, qui la tenait de son père, assurait que c'était une rareté.

— A Calais, peut-être : j'oubliais que nous sommes à Calais. Vous disiez donc que la grand'mère de votre femme ?..

— Tenait cette gravure de son père.

Evariste réfléchit une seconde et dit : — Le bisaïeul de votre femme a dû se nommer Grandsire?

A quoi l'aubergiste répliqua : — Ma femme est une Grandsire.

Intrigué à mon tour, je pris la gravure, qui représentait des soldats, des marchands, des maraîchers, le tout devant une porte de ville ; la lettre portait : *the Gate of Calais*. Evariste ne me laissa pas le temps d'un long examen ; il se saisit de l'objet, avec une insouciance apparente, connue des bouquinistes, et je le vis, s'approchant de la fenêtre, lorgner, à la transparence du jour, cette estampe, au dos de laquelle on avait collé un feuillet de papier imprimé. Enfin, il la déposa sur la table et se mit à arpenter la chambre en chantonnant.

Le bonhomme Baudrillart allait se retirer, emportant les ruines de l'image, lorsqu'Evariste lui dit :

— Vous voyez bien, sur la gauche, cette tête obscurcie par une tache rousse et dont le papier est écorché ? eh bien ! c'est, ou plutôt c'était le portrait de Grandsire, le trisaïeul de vos enfants.

— Ah ! quel dommage ! s'écria notre hôte; un éclat du verre a arraché le nez.

— C'est ma faute, répliqua Evariste : qui casse les nez les paye, et je me charge de tout réparer. Je possède la même gravure, très-belle et bien encadrée; je vous l'enverrai pour remplacer celle-ci.

Dès que notre hôte nous eut quittés, Evariste traçant une note au crayon, me dit :

— Tu m'achèteras à Londres, chez un éditeur dont je t'indique l'adresse, cette estampe, qui coûtera deux livres et six schillings ; à ton retour, tu la feras encadrer et tu l'offriras à l'heureux Baudrillart.

Tandis que j'attendais l'explication de ce mystère, Evariste allait grommelant :

— Le ciel soit loué : je la tiens ; je la tiens !

— Et moi, je ne tiens rien du tout, lui dis-je. Ma caisse n'est pas fermée, tu m'as mis en retard, tu éveilles ma curiosité...

— Je suis prêt à la satisfaire, interrompit-il. Cette planche retrace le souvenir d'une aventure, à laquelle l'Angleterre doit peut-être un de ses plus grands peintres. Le héros de l'anecdote, à qui la sottise des bourgeois de Calais a fait jouer un rôle ridicule, s'en est rudement vengé, en attisant toute sa vie, contre nous, l'aversion de ses compatriotes ; enfin, cette estampe en lambeaux, indigne de figurer dans le carton d'un amateur, ajoute une perle à ma collection d'autographes.

— Mais comment as-tu deviné que le bisaïeul de la femme de notre hôte se nommait Grandsire ? et comment...

— Tu comprendras tout, si tu te donnes la peine de lire la page 19 de l'introduction à l'*Analyse de la beauté*,

ouvrage traduit de l'anglais par Jansen ; si tu rapproches ce passage du récit de Nichols et si tu daignes corroborer ces documents des piquants commentaires de lord Orford.

— Comme assurément je n'entreprendrai rien de semblable...

— Tu as la bonté de me choisir pour historien. Faut-il te compter l'aventure tout bêtement, ou d'une façon très-littéraire?

—Je ne saisis pas bien la différence ; mais fais comme tu voudras.

— Pendant le carême de 1735, un vendredi, jour où se tenait, à Calais, le marché au poisson, devant la porte de la ville, les bourgeois du quartier, effrayés dès le matin par un grand tumulte, mirent timidement le nez à la fenêtre.

« On ne pensait guère à la politique, il y a cent seize ans, dans la cité de Calais; mais on s'y ressouvenait des guerres, et la première idée des bourgeois fut de se demander si les Anglais n'auraient point débarqué. C'était s'exagérer un incident sur la nature duquel ils furent bientôt instruits en ces termes: — Ce n'est rien, c'est un Anglais que l'on assomme.

» Comme les bourgeois n'en étaient pas fâchés, ils se hâtèrent de mettre à profit une si patriotique distraction,

et le soleil, qui découpait de grandes ombres blêmes sur la porte de la ville, leur sembla plus doux : ils appelèrent leurs femmes, leurs marmots, et les châssis relevés de toutes les fenêtres furent remplacés par des groupes de visages, plus ou moins empaquetés, mais généralement épanouis. Ce qu'ils virent était de nature à les intéresser, et nous sommes à même de le rapporter fidèlement ; car ce tableau nous a été conservé par une gravure (celle-là même que tu vois sans la regarder), connue sous le titre de *The gate of Calais*. Le désordre était à son comble ; on se poussait, on criait ; les revendeuses du marché, glapissant avec fureur, cherchaient à retirer par la queue leurs poissons piétinés et bourbeux ; des pyramides de légumes dévalaient sur le pavé ; les enfants étaient foulés aux pieds, et, ce qui advient trop rarement, les agresseurs payaient les frais de la guerre.

» On faisait cependant plus de fracas que de besogne, et l'étranger, cause première de cette émeute, était le moins maltraité. Les gens entassés autour de lui se gourmaient entre eux, tandis qu'il profitait des diversions pour repousser les plus hardis. Il avait eu la prudence de s'adosser à un mur, de manière à ne pouvoir être tourné, et il maintenait sa position en distribuant des coups de poing avec mesure et rapidité.

» C'était un petit jeune homme, d'un aspect résolu.

A ses pieds gisaient renversés des pastels, des crayons, un canif, ainsi qu'un carton entr'ouvert, d'où s'échappaient des esquisses inachevées : l'une d'elles représentait la porte de Calais, avec ses factionnaires, et un groupe de revendeuses de marée.

» Tout en soutenant une lutte inégale, le jeune homme avait su mettre à l'abri, derrière une de ses jambes, le carton qu'il ne perdait pas de vue. Néanmoins, il est aisé de concevoir ce qui eût fini par arriver, si l'intervention de quatre fantassins en habit blanc, coiffés d'un tourne-vis et le dos orné d'une longue queue de rat, n'eût dérangé les assaillants. Les soldats pénétrèrent comme un coin dans la foule, qu'ils divisèrent à coups de crosses de fusil; ce que voyant, l'étranger, loin d'être sensible à cette assistance, se mit à invectiver le populaire, lui reprochant de se laisser molester par des sbires, et le qualifiant de troupeau d'esclaves, indignes de s'élever à la dignité d'un peuple libre.

» Ce discours traduit par un malicieux Écossais, charma médiocrement messieurs du régiment de Picardie; c'est pourquoi, sans plus attendre, le sergent saisit par le collet notre étranger, qu'il entraîna au logis du gouverneur, pour y subir un interrogatoire. Désormais placé sous la protection de la loi, l'Anglais devenait sacré comme elle; on le suivit donc avec des huées, en lui lançant des pierres, et chacun sur sa route allait ré-

pétant : — C'est un espion de Walpole et du duc de Cumberland, qui levait le plan de la ville pour le compte de l'Angleterre. »

— A merveille ! m'écriai-je ; on ne compterait pas à Paris plus de trois cents feuilletonistes aussi ingénieux que toi !

— Mais comme je n'ai pas l'habitude de cette profession, si tu m'interromps, je resterai court.

— Cette idée me fait frémir ! me voilà muet comme un turbot.

— Tu sauras donc, que depuis trois jours, le gouverneur de Calais entendait parler d'un Anglais qui, fraîchement débarqué sur le continent, avec les préjugés du peuple de Londres, se gaussait d'un chacun, traitait la ville en pays conquis, et abusait du peu de mots français qu'il avait retenus, pour houspiller les passants. En conséquence, M. le gouverneur affectant de prendre au sérieux l'accusation d'espionnage, fit entendre au prisonnier, à l'aide d'un interprète, que si la paix ne venait d'être signée entre le roi Louis XV et le ministère anglais, on eût sans cérémonie pendu l'imprudent artiste ; mais qu'on se contenterait de l'écrouer jusqu'à nouvel ordre.

A quoi le dessinateur répondit, qu'un Anglais est libre partout, que monseigneur avait le cerveau troublé, et beaucoup d'autres impertinences.

« Les choses en étaient à ce point, lorsque le sieur Grandsire, aubergiste, se présenta pour réclamer son hôte, attendu qu'il payait bien et faisait le portrait des gens de l'hôtellerie. La caution fut acceptée; on permit à l'insulaire de garder les arrêts chez son hôte et ami, le bonhomme Grandsire, à la porte de qui l'on plaça deux factionnaires.

» Au bout de quelques jours, comme l'émotion populaire ne se calmait pas; comme, en outre, notre homme avait converti la cuisine de l'auberge en une salle de prêche où, à l'aide d'un truchement, il développait les droits du peuple et tonnait contre le papisme, on le conduisit au bord de la mer, on l'assit dans une barque entre deux soldats et on gagna le large. C'est en vain que notre héros protesta contre l'arbitraire, alléguant que sa volonté était de voyager en France et de gagner Paris. Il dut se consoler en esquissant la silhouette de ses gardiens, qui, après trois heures de navigation, le remirent à des pêcheurs des environs de Ramsgate, lui promettant que s'il osait reprendre terre au rivage de France, on lui ferait tirer la langue.

» L'aventurier breton haussa les épaules, lança des imprécations à la canaille française, et promit aux Calaisiens qu'ils auraient de ses nouvelles.

» Cet incident était depuis longtemps oublié à Calais, lorsqu'un jour les habitants aperçurent deux

estampes burlesques, collées par des mains inconnues contre les portes mêmes de la cité. L'une d'elles représentait la poterne, le carrefour de la rue, avec des marchandes de poissons. La plus rechignée tenait une raie qui, par un singulier caprice, ressemblait à M. le gouverneur. Tandis que, tout auprès, un homme gras et ventru, peu soucieux du carême, fait porter devant lui un énorme quartier de bœuf (grosse facétie protestante), des soldats français, maigres, déguenillés, traversent la scène avec une marmite remplie d'eau claire. La sentinelle, ornée d'un pied de nez, d'une petite queue retroussée, et exténuée par la faim, n'a pas de chemise; mais elle porte des manchettes en papier. Enfin le sergent est si bizarrement enchevêtré parmi les chaînes du pont-levis, qu'on croit voir un pendu. Au loin, on entrevoit une arrestation. Le mérite principal de ces figures consistait dans leur implacable ressemblance.

» La seconde planche, intitulée *France and England*, représentait les Français se disposant à conquérir l'Angleterre : ces guerriers sont des spectres couverts de loques, des nains difformes, des phthisiques, des fiévreux, des bossus; des soudards faméliques, qui se serrent le ventre devant l'auberge du *Sabot royal*, où l'on débite un triste brouet désigné par l'auteur sous le titre de *Soup meagre* (soupe maigre). A gauche, sur une charrette, on voit des matériaux destinés à l'établis-

sement d'un couvent à Blackfriars (1); à savoir : un gril, des carcans, une roue, un gibet et autres instruments de l'inquisition. Un moine essaye du bout du doigt le fil tranchant d'une hache. C'est à l'aide de ces défroques du mélodrame philosophique, que l'on entretient encore John-Bull dans la haine du papisme. A droite, un officier, se servant de son épée en guise de broche, fait rôtir quatre grenouilles pour le dîner de quatre fantassins. Dans le lointain, des femmes à demi nues sont occupées, faute d'hommes, car les bras manquent pour l'agriculture, à labourer une côte stérile, avec des haridelles. Les préjugés anglais, sous l'ancien régime, ont constamment représenté la France comme un pays ruiné, peuplé de moines gras, de maîtres de danse impalpables, et de soldats débilités par la faim. Ces illusions sur nos armées ranimaient, parmi les Anglais, l'esprit de conquête.

» Ici, la satire parut d'autant plus amère, qu'elle fourmillait de portraits. Chacun riait donc aux dépens des victimes de ces représailles; les plus maltraités s'indignaient d'avoir laissé échapper le coupable, et voulaient que l'on déclarât la guerre à l'Angleterre. De son côté, M. le gouverneur avait reçu un exemplaire de son

(1) Ce nom de lieu précise, à l'aide d'un jeu de mots, les ironiques intentions du sujet. Les frères noirs désignent les Jésuites.

portrait représenté sous la forme peu héraldique d'une raie. Il ordonna d'arracher les gravures collées contre la porte de la ville, et les fit brûler en public. Mais auparavant, en jetant les yeux sur la légende inscrite au bas des vignettes, il avait déchiffré le nom de WILLIAM HOGARTH. »

— Penses-tu, demandai-je à Évariste lorsqu'il eut cessé de parler, penses-tu que cette anecdote soit bien authentique ?

Il répondit : — J'y avais toujours cru, bien qu'elle ait été racontée par l'artiste lui-même. Maintenant, il ne m'est plus permis de la révoquer en doute : car l'estampe satirique *the Gate of Calais*, que je soupçonne le sieur Grandsire d'avoir collée lui-même contre la poterne, n'a pu être adressée par l'artiste qu'à son ancien hôte, la seule intimité qu'il eût formée dans la ville. Nul autre n'aurait daigné, ou n'aurait osé conserver l'image proscrite.

— Tes raisons semblent assez plausibles.

— Cette aventure est la complète relation des voyages du célèbre Hogarth sur le continent : il ne repassa jamais le détroit. La pauvreté l'avait chassé de l'Angleterre, où il ne serait pas revenu peut-être sans sa déconvenue, car il n'avait pas le pied poudreux. Ainsi, c'est l'imprévoyance du gouverneur de Calais qui a

rendu à nos voisins leur grand peintre de mœurs.

Peu de jours après, en cherchant à Londres la fameuse estampe, pour accomplir l'engagement contracté, je parcourais l'œuvre de cet étrange artiste, et j'y trouvais un curieux sujet d'observations.

Le monument élevé par Hogarth, vaste comédie morale d'un peuple et d'une époque, m'apparut en effet, comme un miroir où se réfléchissent vivantes encore, les physionomies accentuées de l'ancienne société anglaise. En perçant l'obscurité des fonds, en déchiffrant les caractères résumés sous tant de pittoresques formules, je voyais renaître et se mouvoir toute une ville. Je recueillis donc, à travers ces cartons explorés, les intimes impressions du voyage; mêlé, dans la Babylone de Pitt, aux ancêtres d'une postérité d'autant plus reconnaissable, que les fils sont expliqués par les aïeux.

Cette étude suivie pas à pas, avec un guide si subtil, et la recherche d'une vive clarté, est devenue le complément, et chronologiquement le prologue, de celles que j'avais consacrées à l'Angleterre actuelle (1).

Si ce tableau, non moins animé, qui, groupant des éléments très-divers, met en scène une pleïade de per-

(1) *Dans son ouvrage intitulé :* LES ANGLAIS CHEZ EUX, en 1 vol, petit in-12 de cette collection. *La dernière édition, revue et augmentée, est de* 1857.

sonnages illustres, et souvent participe du roman de mœurs, mais où le mouvement et l'air ne peuvent circuler que grâce aux artifices du plan, reçoit un aussi favorable accueil, l'auteur, une fois de plus, reconnaîtra combien il est tenu compte des difficultés.

Ainsi, c'est à une cause fortuite, que sont dûs, la pensée de cette excursion posthume, et cet essai, risqué pour compléter un travail antérieur.

Sur le point de m'embarquer à Calais, quand je fermais, à l'hôtel, ma caisse et ma valise, j'étais donc bien loin de soupçonner la tâche où m'engageait, à son insu, l'ami Évariste, en me chargeant de lui acheter à Londres une vieille gravure.

Il m'accompagna jusqu'à la jetée. Près de monter à bord, — tu as, lui dis-je, oublié de m'apprendre comment tu t'es assuré que l'estampe de notre hôte le sieur Baudrillart est celle-là même qui fut envoyée par l'artiste à l'hôtelier Grandsire?

— En l'examinant au défaut du jour, j'ai lu, malgré l'épaisseur de la feuille collée au dos de l'estampe, la dédicace du maître, — à son ancien hôte et ami Grandsire, signée de William Hogarth...

J'avouai qu'il me paraissait difficile d'être si subtil connaisseur sans devenir un peu aigrefin. Mais, jetant

sur moi un regard empreint de cette dédaigneuse quiétude qui est le propre des convictions arrêtées, il me quitta avec ces mots : — On voit bien que tu n'es pas collectionneur d'autographes.

LONDRES

IL Y A CENT ANS

PREMIÈRE PARTIE

I

La taverne littéraire de Drury-Lane. — Quelques bohêmes d'autrefois.

A l'angle de Bridge's-Street, près de l'ancien théâtre de Drury-Lane, bâti en 1674 par Christophe Wren, sur l'emplacement d'un *cock-pit* où, du temps de Cromwell, la troupe de Davenant a joué la comédie, il existait, il y a une centaine d'années, une taverne dont la vogue s'était perpétuée sous tous les régimes. Achalandée par les petits auteurs, familière aux vauriens du quartier et trop bien connue des constables, cette maison ne fermait guère avant l'aube du jour, sa porte étroite et ferrée comme l'huis d'une geôle.

Quand on pénétrait dans la salle, on entrevoyait à la

lueur de deux lampes une boiserie brune, déchiquetée çà et là ; l'hôtesse, mistress Tottenham, endormie à son comptoir, entourée de ses robinets et retranchée derrière une série de pots d'étain rangés en tuyaux d'orgue; puis, des tables distribuées en double file, chargées de pots et de verres groupés en manière de petits villages, avec des flambeaux de fer en guise de clochers. De maigres chandelles mouchetaient les ténèbres, de quelques lueurs impuissantes, arrachées à l'épuisement d'une mèche couronnée de champignons de suie rouge. L'unique ornement de la taverne était un petit modèle de navire suspendu au plafond; car on ne saurait considérer comme un objet de luxe la vieille horloge qui marquait aux habitués de cette taverne, avec une aiguille de fer, les lentes heures de la vie.

C'est là que des artistes en herbe, des poursuivants de dame Fortune, des ambitieux, des ouvriers en goguette, les comparses du théâtre voisin et quelques écoliers échappés de Cambridge ou d'Oxford venaient oublier leurs misères, en arrosant de gin ou de porter les illusions de leur esprit. Pour eux, ce taudis lugubre était une retraite charmante, un palais décoré d'illusions, d'enthousiasme, de projets ardents, resplendissant de gaieté juvénile et d'espérances dorées.

D'illustres générations avaient usé les manches de leur pourpoint sur les tables de la taverne de Drury-Lane, destinée à devenir le berceau de la Société royale

des arts; les anciens avaient tour à tour cédé la place à des successeurs condamnés, comme eux, à subir la trempe de la pauvreté, apprentissage qui devenait de jour en jour plus rude; il faut expliquer pourquoi.

Dans l'Angleterre, transformée en un vaste comptoir par la vigoureuse impulsion donnée aux affaires par les whigs, l'argent commençait à établir entre les diverses classes une séparation profonde, à implanter une aristocratie qui tendait à jeter dans l'ombre les éléments inertes de la vieille société. Repoussés dans les bas-fonds d'une civilisation remuante et vorace, les élus de l'esprit luttaient contre l'indifférence publique; livrés en pâture, — premières et tristes victimes, — à cette insatiable tyrannie des intérêts, destinée à consolider son règne, en donnant à ses favoris l'exploitation du monde, et les deux tiers de la nation à dévorer.

Ainsi se préparaient, sous de telles influences, ces générations de héros silencieux de la volonté, de la résistance et du génie, réservés à des luttes, retracées par certains biographes du dix-huitième siècle. Déjà, à l'époque où le premier Pitt essayait ses forces au Parlement, Londres triait ses parias et les mettait en coupe réglée; exploitant les plus forts, comptant avec les plus hardis, écrasant sous des monceaux d'or ceux qu'il fallait posséder à tout prix, et s'en remettant aux séductions du vice, pour énerver les autres, pour les précipiter dans le bourbier du crime ou dans l'inanité de la

démence. Les brelans et les tavernes dont fourmillait la ville écoulaient l'excédant de leurs habitués sur les pontons, dans les hospices, aux îles de déportation, à Tyburn, à Bedlam et dans les cachots.

On comptait bon nombre de ces prédestinés dans le tripot de mistress Tottenham qui dormait d'ordinaire toute la soirée. La plupart d'entre eux faisaient comme elle; ils sommeillaient pour abréger la route; d'autres s'abandonnaient à une silencieuse ivresse. Les Anglais ne renoncent guère, même dans ces prétendus lieux de plaisir, à leurs habitudes taciturnes.

Mais, à l'extrémité de la salle, loin de l'hôtesse et de la porte, quelques jeunes gens plus éveillés devisaient familièrement, étonnant les échos par quelques éclats de voix, entremêlés de rires.

— John, mon ami, disait un jeune homme brun, plein de vivacité, à un garçon de vingt-quatre ans qui portait le costume ecclésiastique; John, vous ne ferez pas cette folie! Nous sommes à la fin de mars; avant trois mois vous serez docteur, votre place est marquée dans l'Église; déjà, vous avez subi avec honneur la première thèse ès-lettres divines, et il ne sera pas dit que le fils de l'illustre Benjamin Hoaldy, évêque de Bangor, aura déserté la chaire pour suivre une troupe de comédiens!

— Avec votre permission, mon frère, ajouta Benjamin Hoaldy, l'aîné du théologien, David Garrick a rai-

son. Comme vous j'aime le théâtre, et tout en étudiant la médecine, j'ai plus d'une fois fait hommage aux muses. Mais pourquoi briser vos études et l'espoir de notre père? Soyez prêtre, alignez des vers, allez à la comédie; voilà la vie d'un homme sensé.

— Qu'est-ce en effet, s'écria Garrick en gesticulant avec feu, que ce métier de bateleur? Descendre sur des tréteaux, user sa vie à faire rire ou pleurer la foule, s'exposer à être lapidé avec des pommes! un travail ingrat; l'humiliation en partage, et l'hôpital en perspective... Pour moi (poursuivit ce jeune homme qu'attendaient à son insu les plus beaux triomphes de la scène anglaise), pour moi, j'ai traversé bien des épreuves. Ne m'a-t-on pas vu écolier en théologie à Litchfield, commis marchand de vins à Lisbonne, précepteur sans disciples à Oxford, avocat sans cause à Lincoln's-Inn, serviteur d'un géomètre à Rochester? Eh bien, je vends du vin baptisé dans Cheapside; j'étudie pour mon plaisir à mes moments perdus, et je préfère mon humble comptoir aux lauriers du divin Shakspeare.

— *Optime!* cher Garrick, articula sentencieusement un pauvre hère dont les traits anguleux étaient relégués dans l'ombre; car ses yeux endoloris se détournaient de la lumière.

— Du latin! il voudrait faire accroire qu'il n'en sait pas un mot; mais il en est bardé, et sa mine en fait foi. Bateleur... mais c'est la carrière la plus joyeuse! puis,

on n'a rien à faire. Voilà mon lot, et cette idée me sourit d'autant plus, qu'en me reconnaissant sur les planches, la comtesse de Macclesfield, ma noble mère... en crèverait de dépit !

— Je vous l'ai toujours prédit, Richard Savage, reprit avec gravité le latiniste, vous périrez sur un fumier, et je ne suis pas habile prophète. Faut-il donc aimer une créature si imparfaite et si fragile !

— Fragile ! si je l'étais, je serais mort depuis longtemps. Il faut vous dire que l'amante dénaturée du lord Rivers, s'avisa l'autre jour de faire assassiner le doux fruit de ses amours; oui, depuis mon enlèvement. Aussi, je me suis rendu insaisissable par un procédé dont l'économie sied à ma fortune. Ce grand saint latin qui me catéchise en sait quelque chose; depuis dix nuits nous couchons ensemble sur le pavé de Londres. Les loyers y sont à bas prix. Peu lui importe, à cet orgueilleux; il croit, il espère... Mais moi, je patiente et j'oublie comme je le peux... Mistress, un verre de gin !

— De gin ? répéta, en fermant la porte, un nouvel arrivant; Savage est là !

— William Hogarth ! crièrent en chœur les convives ébahis.

— En pied, grand comme nature, et qui n'a pu se faire aux délices de la France.

Ce compagnon, dont la présence inattendue produisait une sensation si vive, était un très-jeune homme,

d'un aspect vigoureux, petit de taille et doué d'une vivacité de gestes plus méridionale que britannique. Ses traits chiffonnés, vulgaires, mais énergiques, avaient une expression franche et hardie; son œil était perçant, sa bouche sardonique; son regard, fuyant et mobile, allumé par les reflets de la lampe, qui projetait des lueurs rougeâtres sur un habit couleur de brique, et enveloppait un front bombé que partageait une profonde cicatrice, son regard curieux examinait tour à tour ceux qui se trouvaient là réunis.

Un seul visage était nouveau pour lui; il s'y arrêta quelques secondes : c'était celui du disgracieux compagnon des nuits errantes de Savage. Après avoir parcouru des pieds à la tête ce long et sec personnage, William Hogarth se tourna vers Garrick et dit à haute voix :

— De mes jours je n'ai rencontré un malade si robuste, ni lu tant d'ambition sur la face d'un maître d'école.

— William n'a qu'à signer, murmura Benjamin; le portrait est fini.

Que l'on se représente, sur un corps athlétique, disproportionné, et sans cesse agité par un tic nerveux, une tête petite, anguleuse et moricaude; des yeux fixes, bordés de rouge et ravagés par un mal qui avait déjà éteint l'une des deux prunelles : au-dessous des mâchoires, le cou est gercé de cicatrices immondes, tendues par

des glandes engorgées. Un commencement de surdité oblige ce malheureux à pencher la tête du côté de sa bonne oreille, ce qui donne à son attitude une expression craintive et sauvage. La tournure du personnage est dégingandée; ses traits sont durs; sa voix est solennelle et fêlée; son teint verdâtre, sa lèvre aride et mince. Son front large et plissé s'élève en pointe comme celui des êtres superstitieux; son allure est timide, son geste gauche; mais, son nez carré, flanqué de narines béantes, le développement de ses os maxillaires, dénotent une singulière énergie de volonté; tandis que la susceptibilité se décèle le long de ses sourcils mobiles, broussus et circonflexes, ainsi qu'à deux sillons qui, encadrant la base du nez, se creusent aux extrémités de la bouche, en venant chercher le menton. Cet homme n'a point d'âge apparent; sa perruque ronde est ébouriffée; ses coudes ont percé l'habit sale et trop large dans les plis duquel se dandine une carcasse osseuse et vide. Frippé, rapiécé, constellé de taches, le costume porte les signes d'une misère ancienne, incurable et qui a renoncé à tout décorum. Les manches de l'habit, frangées et luisantes, étreignent jusqu'à le rougir un poignet lourd et massif, terminé par des mains d'une beauté royale.

Avant de se rasseoir, cette ébauche humaine s'était efforcée de réprimer l'irritation produite par le brutal compliment d'Hogarth. Un tic convulsif, pareil au sil-

lage d'un éclair, courut le long de cet être bizarre, et il répondit avec placidité :

— *Perite judicatum :* je suis malade et à demi-décomposé; robuste à vous briser comme un roseau; ambitieux... quelque peu, et j'ai été maître d'école.

— Il fut mon maître, interrompit Garrick, il est mon ami; plus d'une fois, cher Will, je vous ai parlé de Samuel Johnson, le plus méconnu des grands hommes de l'avenir.

Au bruit de son nom, l'inconnu tressaillit seul : seul encore il subissait le prestige de ce nom, destiné à retentir par toute l'Angleterre. Il était écrit, pourtant, que les plus nobles, parmi les pairs du royaume, se disputeraient un jour l'honneur de transporter sur leurs épaules à Westminster, près du tombeau des rois, le corps difforme et scrofuleux de ce mendiant.

Cependant William Hogarth, craignant d'avoir blessé son ami Garrick, cherchait à atténuer l'effet de sa boutade : — Je voudrais être en état de répondre à vos honnêtetés, monsieur Johnson, balbutia-t-il; mais je ne sais pas le latin, parce qu'on ne me l'a pas enseigné. Le plus habile, d'ailleurs, ne saurait rien m'apprendre... (Ici notre héros sentit qu'il fallait conclure par une parole obligeante, et jetant un regard sur la mine hétéroclite de Samuel, il ajouta) : — Je m'engage sur l'honneur à ne jamais faire votre portrait!

La naïveté de ce compliment causa une certaine

gaieté parmi les assistants. Johnson lui seul ne se dérida pas; mais quand chacun eut repris sa gravité, il partit d'un grand éclat de rire et redevint sérieux tout à coup.

Tandis que Will parlait, Benjamin, en le désignant, disait tout bas à son frère : — Faites-lui raconter sa mésaventure de Calais ; il la croit inconnue; nous verrons comment sa vanité s'en tirera.

— Çà, mon cher Will, s'écria le révérend Hoaldy, quelle existence menez-vous ? L'autre semaine vous nous quittez pour voyager en France : on vous serre les mains, on vous pleure... et c'est pour une absence de huit jours que vous mettez en frais notre sensibilité?

— Que voulez-vous ! j'ai failli périr de faim; il ne reste pas miette à manger dans cet affreux pays ! Le peuple se repaît de pain trempé dans l'eau chaude, de crapauds, d'escargots, de souris; et pas moyen de s'entendre, avec des brutes qui ne parlent, ou plutôt ne croassent que le français ! En vain le gouverneur de Calais, enchanté de voir un Anglais, a-t-il prétendu me retenir à force d'instances : j'ai résisté. D'ailleurs, j'effrayais les habitants; ils craignaient que je ne m'emparasse de leur ville ; j'ai dû même en boxer vingt-cinq à deux cents, pour les mettre à la raison; les soldats m'ont aidé à les rouer de coups.

— Il est donc bien vrai, reprit le célèbre boxeur Figg, qu'ils mangent des grenouilles ? chacun le dit,

mais je n'osais pas y croire. Ils leur enlèvent la peau, n'est-ce pas ?

— A la table du roi : mais autrefois, l'habitude générale était de les dépouiller. Seulement, depuis que Louis XIV a enfoui tout l'or du pays à Versailles et ruiné le royaume en bannissant les calvinistes, on mange la peau des grenouilles. Soupe maigre, une grenouille par homme, trois limaçons le jour de la Saint-Louis ; voilà l'ordinaire du soldat.

Figg écoutait complaisamment ces grossières facéties, secouant sa tête insignifiante et béate, déprimée à la partie postérieure, et à demi enfouie dans une épaisse encolure de taureau. Cette comique appréciation de la France résumait les idées de *John Bull* à l'endroit de ses voisins d'outre-mer, et il est bon d'ajouter qu'à l'heure où l'on écrit ces lignes, les préjugés des rustiques populations du centre sont demeurés à peu près les mêmes. Dans les bas quartiers de Londres, la classe ignorante et sédentaire des artisans et des manœuvres nous traite journellement de *mangeurs de grenouilles*; insulte amère au pays du roastbeef, où la pauvreté et le mal-vivre sont considérés comme dégradants.

Bientôt Garrick s'aperçut que le peintre ayant consumé son feu, tombait dans la rêverie et buvait pour s'étourdir. Hogarth avait le vin triste; il fallait l'arracher à cette influence; d'ailleurs, son brusque retour

alarmait, pour certain motif que nous connaîtrons, l'amitié du bon David. Il fit un signe à Johnson, et tous trois sortirent de la taverne sans bruit... et sans payer.

Ils se dirigèrent par Bow-street du côté de Long-Acre, et se perdirent dans un dédale de rues enveloppées d'une profonde obscurité. Appesanti par le brouillard, Will se taisait.

— Vous pouvez parler, lui dit Garrick; je ne suis qu'un reflet de la pensée de Johnson.

— Volontiers; je n'eus de ma vie rien à cacher, l'art de se taire m'est inconnu, et je ne me souviens pas d'avoir menti... sauf par manière de plaisanterie, comme je l'ai fait tout à l'heure. Les hommes valent-ils l'humiliation que la dissimulation impose? A chacun je jette crûment la vérité, face à face, jamais en fuyant. Un roi assez vain pour aspirer à la liberté que j'ai conquise, perdrait son trône. Jugez, monsieur Johnson, si j'ai à redouter de m'expliquer devant vous!

— Nous nous entendrons d'autant mieux que mes principes sont absolument opposés.

— Vous êtes ambitieux?

— Je suis fils d'un jacobite, et tory; pauvre comme Job, toujours souffrant, affamé à toute heure, et peu disposé aux égarements de l'amour. Je prise le gouvernement absolu, j'aime la domination religieuse et si je n'étais anglican, je voudrais être catholique,

tant l'unité satisfait à mes instincts. Défendre le principe de l'autorité, ce sera l'œuvre de ma vie.

— Pour moi, dit Hogarth, j'appartiens à l'opinion contraire : whig contre les torys, je serai radical contre les whigs constitutionnels, dès que le pouvoir les aura corrompus.

— Sans que je fasse un pas, observa Johnson en souriant, nous nous rencontrerons à la fin de notre carrière...

— Moraliste d'une école inconnue, poursuivit Hogarth, je me suis créé dans le silence, dans l'observation et la liberté, un genre de talent étrange et puissant. J'ai fait descendre dans cette main une âme, un cerveau, un esprit subtil qui m'obéit et parle. Répudiant la soi-disant correction, qui n'est qu'une routine de banale élégance, j'ai fait du dessin une émanation sensible de la vie. Il m'est aussi aisé de faire passer un visage par les sentiments ou les passions les plus contraires, qu'il vous le serait de dire : il était joueur ; il devint hypocrite ; il fut saisi de pitié, ou emporté par la furie du meurtre. Voyez Garrick : est-il une physionomie plus loyale ? S'il me plaisait de placer, dans une estampe, Garrick à une table de pharaon, et de l'accuser d'avoir biseauté les cartes, chacun reconnaîtrait Garrick et s'écrierait : — Il triche au jeu ! Ceux que cette main atteindra seront démasqués. Je graverai, dans cette cité de boue, d'or et de sang, les illustra-

tions d'un livre, que plus tard on écrira devant mes tableaux, et les secrètes abominations de Londres seront flétries !

— Il n'existerait, observa Johnson ébahi, aucun mortel doué d'un si robuste orgueil...

— Si vous n'existiez pas, conclut Hogarth.

— J'aurais fini la période autrement ; elle n'est pas mal de la sorte, on peut la laisser. Mais avec une foi semblable, d'où vient que vous êtes assez soucieux pour alarmer David ?

— D'où vient ? De ce que je vous ai raconté des chimères : cette foi va s'éteindre, cette force est dissipée; ma volonté plie, ma pensée n'est plus libre ; un secret chagrin me travaille : Garrick le sait, il vous le contera. Dans Londres, ici, près de... quelqu'un, réveillant à mon insu des espérances insensées, je ne puis revenir au calme ; j'avais fui sur le continent ; il m'a fallu revenir...

— Vous aurez commis quelque imprudence?

— Cent imprudences ! autant que de paroles. Qu'y faire? j'ai les Français en horreur. Bref, on m'a pris mon argent, jeté dans un canot et embarqué sans chapeau. Maintenant, ami, le sort est jeté : mon avenir, ma vie sont dans la balance; il en faudra finir !

— Apprenez, mon bon Johnson, dit alors Garrick, que notre ami ayant eu le malheur de voir chez sir James Thornhill, peintre du roi, la fille unique de ce

grand artiste, s'est épris d'un sentiment très-vif. Mais le baronnet est riche, un peu ambitieux ; William sans réputation, sans fortune ; ses idées sur l'art ont choqué le maître, qui se refuse à cette alliance. Pendant deux ans, Hogarth a travaillé comme un nègre pour se faire une épargne. Placé chez un graveur en métaux, il se clouait dans l'atelier douze heures par jour, et il consumait ses nuits à graver des armoiries ou des adresses pour les marchands, des cartes d'entrées pour les théâtres ou les bals publics, des illustrations pour des volumes de voyages, des fleurons pour des livres tels que ceux de Beaver et de La Motraye, des frontispices pour des tragédies ou des opéras; que sais-je, enfin! Dix-sept planches, annexées à la dernière édition de l'*Hudibras* de Butler (1), lui furent assez bien payées par

(1) C'est en 1726 que fut publiée cette réimpression du poëme étrange de Butler, satire amère des presbytériens et des indépendants, au temps de Cromwell et de Charles II. Notre satire Ménippée donnerait une vague idée d'un ouvrage qui, très-populaire à l'époque où les illusions étaient saisies par l'esprit de parti, tomba peu à peu dans l'obscurité quand les passions furent calmées. Les estampes d'Hogarth lui rendirent une vogue éphémère. Elles sont animées, comiques, incorrectes, mais très-vivantes et franchement empreintes de la vérité locale. Ce n'est pas sans peine que je suis enfin parvenu à trouver un exemplaire de cette édition, qui commença la réputation de notre artiste. La destinée du poëte qu'il illustrait exerça-t-elle de l'influence sur les opinions du peintre satirique? Je ne sais ; mais observons qu'Hogarth, qui a constamment travaillé au profit du peuple anglais, mourut dans l'aisance; tandis que l'illustre et renommé Butler, grand poëte et grand esprit, qui mit sa verve au service de Charles II, vécut et mourut dans la plus affreuse misère.

Browne, et réunissant ses économies, il espéra pourvoir aux premiers frais d'un établissement. MM. Bowles et Overton, célèbres éditeurs, l'occupèrent et parlèrent avantageusement de son talent. Néanmoins, les refus obstinés de sir James Thornhill firent évanouir les desseins de William, qui, pour oublier ses chimères et vaincre une passion qui risquait de l'entraîner à quelque faute, réunit ses ressources et partit pour la France. La fatalité le ramène : Quel est son projet?

— Me voilà ruiné, murmura Hogarth; pour accomplir une œuvre comme la mienne, il aurait fallu toute la liberté d'esprit qui favorise la méditation, toute la sérénité qui produit la force. Pourquoi, d'ailleurs, le dissimuler? cette jeune fille est devenue pour moi un soutien nécessaire; on ne peut créer dans le vide, et miss Thornhill est le seul être qui, s'associant à mes plans, ait mis autant de foi dans mon génie que j'en avais moi-même. De plus, je le sens, la tâche que je me suis imposée m'appelle à une vie plus grave, plus concentrée; notre existence de bohémiens m'énerve. J'ai voulu fuir, la Providence me ramène; Jane sera ma femme. Comment? Je l'ignore; mais je le veux, cela sera.

— N'espérez pas, objecta Johnson, immoler à de coupables manœuvres la sainte autorité d'un père : la paternité est la bouture de l'arbre social et le symbole de l'autorité. J'excuse une faiblesse inexplicable; j'y compatis sans la comprendre; mais si votre projet est

d'enlever miss Thornhill, l'amitié m'engage à vous dire, et le devoir à vous affirmer, que dès demain j'irai prévenir sir James, afin de le mettre sur ses gardes.

— Des menaces, un défi? Le succès est à moi! à moi, qui reculais depuis un an! Oui, certes, vous êtes un homme robuste; car vous me saisissez tremblant sur le rivage, et d'un seul coup vous me lancez sur l'autre bord.

— Cher Johnson, s'écria Garrick, vous n'entendez rien à l'amour!

— Dieu, dans sa clémence, répondit Samuel avec un flegme hyperboréen, ne m'a point bâti pour acquérir cette branche du savoir.

— Mais...

— Mon plan est arrêté : Je verrai Thornhill et je plaiderai la cause. S'il rejette mes conclusions, je l'avertirai du péril.

— C'est m'obliger... et c'est m'engager tout à fait! articula William.

— Si tel est le fruit de ma loyauté, si mon avis maladroit vous pousse à quelque extrémité, je vous aurai favorisé dans ma candeur, et je penserai que votre succès était écrit.

A force de piétiner, ces trois enfants perdus de la Cité étaient arrivés à la porte du Strand. Garrick comprit qu'il fallait emmener Johnson et lui faire oublier ses vertueuses résolutions. Ils pénétrèrent donc dans

un cabaret où ils se grisèrent. Quant à William Hogarth, il n'avait plus de domicile, et il continua d'errer jusqu'au jour. Ses pas le conduisirent à travers des terrains vagues, aujourd'hui remplis de belles rues, aux environs de Leicester-Fields, où s'élevait la maison de Thornhill. Il resta là plus d'une heure en contemplation. Les vents qui soufflaient sur sa tête, dans les rameaux défeuillés, apportaient à son oreille le chant monotone et lointain des veilleurs de nuit qui criaient les heures.

I

Le prince de Galles chez le peintre du roi.

Il arrive parfois, que des gens doués de ce talent pratique du savoir-faire qui captive la fortune, joignent à cet avantage superficiel, assez de mérite pour s'élever à un sort brillant en demeurant honnêtes. Chacun applaudit à leurs succès; leur existence est honorée; l'envie, qui souvent prend l'équité pour prétexte, est sans armes contre eux, et l'émulation qu'ils inspirent n'éveille pas d'amertume. Telle fut l'heureuse destinée de sir James Thornhill, né gentilhomme, en 1672, à Londres, et non à Weymouth, comme l'ont écrit les biographes français, et qui, protégé par le prestige de son origine, aiguillonné par la pauvreté, devint, sans autre souci que le travail, le seul peintre d'his-

toire de l'Angleterre. Neveu de l'illustre médecin Sydenham, qui, dès l'âge de trente-quatre ans, possédait la plus riche clientèle de Londres, James dut à son parent l'avantage de conserver la maison qui l'avait vu naître et où il était destiné à mourir.

Ruiné par la révolution de 1648, le père de notre artiste avait aliéné successivement presque tous ses biens. Grâce à son pinceau, James se trouva de bonne heure en position de les racheter et de reconquérir le rang de ses ancêtres. Ses études furent rapides; un barbouilleur inconnu lui apprit à charger une palette, et le jeune homme défrayé par son oncle, se hâta de traverser la France, l'Allemagne, la Flandre, la Hollande, pour contempler les œuvres des maîtres du Nord. Son esprit pratique le dissuada de voir l'Italie. Il avait remarqué, disait-il, que les qualités des artistes du Midi, incompatibles avec une organisation septentrionale, ont pour effet de la priver de son caractère propre, de la déclasser, de la plonger dans une stérile incertitude. Il est, à cet égard, curieux d'observer que près de deux siècles auparavant, le Florentin Fra-Bartolomeo était revenu de Rome entièrement troublé, et n'avait retrouvé son génie qu'à la condition d'oublier ce qu'il avait appris dans la nécropole des arts.

De retour dans sa patrie, Thornhill, présenté par Sydenham à l'apogée de sa réputation, trouva si vite l'occasion de faire ses preuves, que l'on se disputa

tout d'abord ses ouvrages. Il eut le crédit d'être choisi par la reine Anne pour décorer la coupole de Saint-Paul de Londres, la merveille du moment, et dès lors sa renommée fut au-dessus de toute discussion. Dans ces huit grandes peintures murales qui représentent la vie du patron de la basilique, Thornhill, fraîchement impressionné par l'art français, se montra peintre de style; l'ordonnance des compositions rappelait le Poussin par la sévérité, Lebrun par la pompe académique. L'artiste se modifia depuis et se rapprocha de Rubens, dont il participait par la facilité et par ses instincts de coloriste. A Londres, dans l'ancienne salle de galas du palais de White-Hall, pièce devant une des fenêtres de laquelle Charles Ier fut décapité, et qui sert aujourd'hui d'église au culte anglican, il existe un plafond de Rubens, d'une dimension formidable, représentant Jacques VI entouré d'un olympe allégorique. Cette peinture d'apparat exerça une puissante influence sur la manière de notre artiste. Quand on examine, au musée naval de Greenwich, les deux gigantesques pages dont Thornhill a revêtu les parois du salon, et qui représentent l'apothéose de Guillaume d'Orange et de la reine Marie II, entourés d'un essaim de Génies, de Vertus symbolisées et d'Amours qui voltigent, on ne saurait méconnaître la parenté de Thornhill et du Véronèse des Flandres. Cette décoration, d'une véritable habileté, d'un ton éclatant et d'un arrangement splen-

dide, est le monument de la grande peinture anglaise.

Comme le patriotisme de nos voisins ne laisse pas volontiers sortir de la mère-patrie les œuvres des maîtres nationaux, le lecteur nous pardonnera de lui donner quelques renseignements sur des artistes intéressants, dont l'existence est à peine connue sur le continent.

Ces œuvres magistrales valurent à Thornhill le surnom de *Rubens* de l'Angleterre. Son oncle vécut trop peu pour jouir de ces triomphes : Thomas Sydenham, populaire chez nous par une préparation du laudanum à laquelle il a légué son nom, était mort âgé de soixante-cinq ans, en 1689; laissant des traités médicaux dont la partie physiologique est imprégnée de la philosophie que Locke ne devait pas tarder à répandre. Sur la tombe du docteur, l'Angleterre avait inscrit le nom d'*Hippocrate*.

Thornhill peignit, à Hampton-Court, un appartement où il plaça les portraits de la reine Anne et du prince Georges de Danemark; un salon au palais de Bleinheim, résidence de Marlborough; le réfectoire de Greenwich, aujourd'hui fort détérioré, et une foule d'autres tableaux. Sa fécondité était inépuisable.

La reine Anne le combla de présents; Georges Ier le nomma peintre du roi; Georges II, chevalier-baronnet, le peuple de Londres l'élut membre du parlement. Et voilà l'homme dont William Hogarth, sans feu ni lieu, ni réputation, prétendait épouser la fille unique!

Tandis que Will rêvait à sa chimère, sir James, qui l'avait éconduit, sans lui interdire l'accès de son atelier, d'après ce principe honorable, qu'il n'appartient point à un peintre au comble de la prospérité de fermer sa porte à un artiste pauvre, sir James recevait la ville et la cour, ne songeant plus à cette affaire, et rêvant, pour miss Thornhill alors âgée de dix-huit ans, quelque brillant parti.

Il attendait le prince de Galles, et achevait, entouré de courtisans que cette visite lui avait amenés, une nymphe aquatique surprise par des faunes. Que l'on se représente un vaste atelier, avec un plafond gothique soutenu par des solives saillantes à modillons sculptés, et couvert de peintures dans le goût du siècle de Louis XIV; des divans moelleux, des fauteuils dorés, des fleurs çà et là groupées, des marbres, des portraits de Van-Dyck; enfin, tout ce qui constitue le luxe d'un salon de grand seigneur. Nonchalamment étendus sur les coussins, des lords, des membres du parlement suivent le pinceau de leur collègue; ils donnent des conseils en jouant avec le rabat de leurs jabots. Thornhill écoute ces avis, admire combien ils sont justes, et ne les suit point.

Debout à son échelle, une palette sur le pouce, la tête poudrée à neige, le pinceau à la main, il travaille, en habit de gala (il a été gravé dans cette attitude), secouant une manchette qui le gêne, et l'épée au côté,

pour recevoir en gentilhomme l'auguste visiteur qui doit descendre chez l'artiste. Pour faire trêve aux observations esthétiques dont il est impatienté, Thornhill se met souvent à conter quelque histoire, à parler du bill, de la guerre d'Allemagne ou du ministère. Ses yeux limpides et bien fendus expriment la droiture et la bienveillance unies à une certaine finesse; son nez aquilin, légèrement bombé, rehausse la dignité de son personnage, bien que le buste soit un peu replet; sa lèvre épaisse, bien modelée, souriante, concourt, avec l'ensemble d'un visage aux contours mollement arrondis, à donner à cette physionomie un air un peu sensuel. Il a cinquante-huit ans, mais ses traits ont subi peu d'altération depuis l'époque où il les a fixés au dôme de Saint-Paul, sur le premier plan à gauche, du troisième de ses huit tableaux.

— Je vous disais donc, murmurait-il, en plongeant dans un paquet de blanc sa brosse imprégnée de laque et d'une pointe de vermillon, que de ma vie je n'ai couru un danger pareil à celui d'hier, et que c'est au sang-froid d'un inconnu que je suis redevable du bonheur de vous le raconter ce matin.

— Vous nous faites frémir!

— Vous savez qu'une lézarde survenue à la coupole de Saint-Paul a exigé l'entremise des maçons: des pierres ont été remplacées; il a fallu recrépir le mur, et deux des figures de la Conversion de l'Apôtre ayant été

recouvertes, j'ai dû les repeindre. On a donc, d'après mes ordres, suspendu dans les airs, et vous n'ignorez pas à quelle hauteur...

— La tête tourne rien que d'y songer. Je ne sais comment vous osez peindre ainsi, entre ciel et terre, perché sur trois planches, sans garde-fous...

— Cela me connaît de si vieille date... que j'ai eu le temps de perdre la mémoire. Vous allez en juger. J'achevais mon saint, une tête bien préférable à la première : près de moi se trouvait, je ne sais ni comment, ni pourquoi, un pauvre hère, dont la présence ne m'a point étonné; comme il était vêtu de noir, je le prenais pour un employé de la paroisse. Ayant donc donné le dernier coup de brosse au Saint-Paul, je veux juger de l'effet et prendre de la distance. Je recule d'un pas, puis de deux; je recule, je recule...

— Ah ciel! et le précipice?

— Debout, très-près du tableau, mon voisin, impassible de visage et prompt comme l'éclair, lève le bras et d'un seul coup barbouille la figure du saint. Furieux, je me jette en avant pour l'arrêter. — Que fais-tu? malheureux! Mais lui, du doigt désignant l'abîme, il répond avec tranquillité : — Je vous sauve la vie. L'empreinte de ma semelle, qui avait écrasé de la craie, est marquée sur le bord de la planche, et mon talon a plané dans l'espace! Je fus obligé de m'asseoir à terre; mon œil voyait des ronds bleus dans les airs...

— C'est un miracle de présence d'esprit ! s'écrièrent les auditeurs respirant à peine.

— Heureusement que ma journée était finie ; il m'eût été impossible de continuer à peindre. Redescendu dans l'église avec moi, mon sauveur me dit qu'il y était venu tout exprès pour me voir et solliciter une faveur. Parlez ! parlez ! m'écriai-je au comble de la joie. Mais, aussi délicat qu'il paraît être indigent, ce brave garçon a répondu : « Quand votre esprit sera plus calme ; demain, si vous le trouvez bon. Il me répugnerait de surprendre vos sympathies. »

Thornhill termina par ces mots : — Et je l'attends, messieurs, avec une certaine curiosité.

L'auditoire était sous l'impression de cette anecdote, lorsque la portière fut soulevée par un valet, qui introduisit sans l'annoncer, ce solliciteur, qui n'était autre que Samuel Johnson.

En abordant sir James Thornhill, notre Johnson se sentait intimidé par la présence des personnages réunis chez leur confrère. Le peintre chercha à le rassurer, l'invita à parler, et Samuel jeta autour de lui un regard inquiet, compris par les amis de l'artiste, qui s'éloignèrent sous prétexte de parcourir la galerie de sir James.

— Eh bien ! mon sauveur, mon ami ? dit ce dernier, resté seul, à Johnson qu'il avait fait asseoir à son côté.

— Eh bien, sir James, votre bienveillance abrége les préliminaires d'un discours qui venait vous chercher

hier à Saint-Paul. L'auditeur paraît aussi bien disposé qu'il le puisse être; il convient donc de supprimer l'exorde et de retrancher la péripétie. Ce que j'ai à cœur est une affaire de conséquence : j'ai l'honneur de demander à sir James, baronnet, la main de miss Thornhill, son unique enfant.

A cette proposition inouïe, le chevalier-baronnet ne put s'empêcher de parcourir d'un rapide coup d'œil, avec la sagacité propre aux artistes, le costume, les traits de ce malheureux, affligé d'une laideur rebutante et maladive. Il se hâta de prendre la parole, pour déguiser la vivacité de cette impression.

— S'il s'agissait de toute autre faveur, probablement... Mais, ma fille ne m'appartient pas comme tout autre objet...

— Mobilier?

— Tout l'obstacle est là ! Son inclination...

— Arrêtez ! j'entrevois un argument périlleux par les déductions qu'il me fournirait contre vous, et je tiens à ne pas vous surprendre.

— Quoi ! reprit Thornhill ébahi, ma fille aurait témoigné?..

— Je l'espère, et le crains tout à la fois. La jeune miss a fait éclater ses sentiments; mais nous devons les subordonner à la sainte autorité d'un père.

— Voilà un aveu qui me confond ! Elle vous connaît? et elle n'a pas craint...

— Je ne l'ai jamais vue. Vous commettez quelque méprise, *candidus error*. Il ne s'agit point de votre humble serviteur, qui est des plus disgraciés, et d'un sang, à le garder pour soi...

— Non, non : je vous trouve très-bien, murmura Thornhill rasséréné.

— Le ciel vous en préserve ! Un goût si dépravé serait funeste chez un peintre.

— Dans quelle gaîne est allée se plonger cette âme d'ange ! pensait l'artiste en examinant à la dérobée Samuel, qui reprit :

— Nous ne sommes, auprès de vous, que le chétif avocat d'un ami. Sir James connaît, je le suppose, un certain William Hogarth ?

— William Hogarth ! si je le connais ?

— C'est un enfant d'un grand cœur ; un talent... neuf !

— Oh ! très-neuf ! interrompit le peintre en se dressant avec brusquerie.

Il courut prendre au fond de l'atelier une toile retournée contre le mur, et la plaçant à son jour : — Tenez ! s'écria-t-il avec indignation, le voilà, votre Hogarth ! Voilà son style et son exécution. Ceci n'est point une poissonnière de Fish-street-Hill ; c'est *Danaé*, l'amante du maître des dieux, qu'il a parée de ces grâces charmes ! Et admirez la fantaisie d'un cerveau malade : voyez-vous, à travers cette pluie de gui-

nées, une Maritorne accroupie? Que fait-elle, Monsieur? Elle a la bassesse d'essayer entre ses dents, Monsieur, une des guinées de Jupiter, pour voir si le métal est de bon aloi, Monsieur, et si le roi de l'Olympe n'est pas un fripon! Voilà les fleurs qu'il répand sur la muse antique. Un barbouilleur, un vaniteux qui croit en savoir plus que moi! Un *cockney* trivial, un colorieur d'enseignes! Il n'a vu le temple des arts que par le trou de la serrure! Et Thornhill serait assez dénaturé pour sacrifier sa fille à un pareil drôle! J'aimerais mieux... vous la donner, à vous, sur-le-champ!

— C'est me faire honneur, et je vous remercie. J'accorde que Will a un peu exagéré la circonspection, dans la suivante de miss Danaé; mais cette faute dénote un homme ami de l'ordre et de l'économie. Ne serait-il pas dommage, pourtant, que cette servante en effigie séparât deux êtres réels? car, je le répète, miss Thornhill s'intéresse à mon ami.

— On vous en a imposé! ma fille est sage, respectueuse; jamais elle ne m'a dit un mot en faveur de ce vaurien, qui la mettrait sur la paille, oui, sur la paille!

— Que faut-il de plus pour construire un nid?

— Bon! si les amoureux étaient des merles. Vous me voyez désolé d'être obligé de... mais soyez certain que ma fille...

— Sa conduite est une leçon pour moi : si elle s'est tue, c'est que la prière devait être inutile; ou

bien, son silence a des motifs que je n'ai pas le droit d'apprécier. Un autre péril est imminent, et mes principes, incompatibles avec toute rébellion contre une autorité légitime, m'imposent le devoir de vous mettre en garde. Le jeune Hogarth, emporté par la fougue de la jeunesse, m'a fait part de son intention d'enlever miss Thornhill, et de l'espoir qu'elle consentira. Il est prévenu que si vous restez inflexible, je vous avertirai du péril, et cette circonstance le portera peut-être à précipiter ses desseins. Ma tâche est accomplie.

— Plus j'y réfléchis, dit Thornhill en retenant son étrange compagnon, plus je soupçonne qu'on vous a rendu victime d'une mystification d'atelier, et que les gens riraient bien de nous, si...

— On a ri moins souvent de la défiance que de la crédulité.

— Laissons ce sujet, mon ami, mon sauveur ; parlons de vous, et des services que je suis impatient de vous rendre !

— A moi? Je n'étais venu que pour mon ami William.

— Enfin, Monsieur, je vous dois la vie...

— Je ne puis vous l'ôter pour que nous soyons quittes.

Ils parlaient encore, que lady Thornhill, tout en pleurs, s'élançait dans l'atelier, une lettre ouverte à la

main : — Ma fille! criait-elle; ma fille a disparu! courez... il est temps encore...

— Il faut se taire, ma Judith, et ne point attirer les quolibets sur nos têtes blanches! interrompit en lui prenant les mains, le baronnet, qui répétait consterné : — un Hogarth! un rapin sans avenir! Ah! je ne la connais plus; qu'on ne m'en parle jamais!

Soudain, un mouvement se manifesta dans la maison; les gentilshommes rentrèrent en foule, tandis que lady Thornhill s'enfuyait pour cacher ses pleurs. Son mari, l'œil fixe, demeurait immobile dans son fauteuil. Lorsque la tapisserie disparut, et que la porte, ouverte à deux battants, livra passage au prince de Galles, sir James Thornhill se redressa par un mouvement convulsif. On remarqua qu'il marchait avec peine. Mais le vieux courtisan se remit vite; il rajusta son jabot, son épée, et ayant fait glisser sur ses traits le masque d'un obséquieux sourire, il se précipita au-devant du prince de Galles.

III

Situation d'Hogarth à ses débuts. — Samuel Johnson et sa vie ; caractère de son talent.

Dans un modeste appartement, à South-Lambeth, rive droite de la Tamise, William Hogarth attablé devant l'embrasure d'une fenêtre, gravait une plaque de cuivre. A trois pas de lui, une jeune femme, dont la mise élégante et sévère contrastait avec la pauvreté du logis, s'occupait d'un ouvrage de couture. Tous deux gardaient un silence qui permettait d'entendre quelques soupirs, à demi étouffés dans le cœur de l'artiste. Sa gravure semblait l'attacher ; mais comme son esprit préoccupé n'y apportait qu'une attention machinale, l'œuvre n'avançait guère. Bientôt, hors d'état de

continuer, William jeta loin de lui ses outils, et vint tomber accablé sur un coffre, en face de sa compagne, sur laquelle il laissa tomber un regard désolé.

Mistress Hogarth pleurait sans bruit.

— Malheureux que je suis, s'écria William; qu'ai-je fait! pourquoi mon affection vous a-t-elle arrachée aux douceurs de la maison paternelle! pourquoi vous ai-je fait épouser la solitude et la misère!

— Je ne puis trop vous le répéter, mon ami, répondit l'aimable femme en s'efforçant de sourire; mon bonheur, c'est vous, et le plus beau jour de ma vie est celui où j'ai vu notre union consacrée à Paddington. Je n'ai qu'une pensée : vous rendre heureux. Vous ne l'êtes pas, je le sens, et je pleure…

— Et moi, qui voulais la rendre orgueilleuse de m'appartenir! Ambition, qu'elles sont vaines, les chimères dont tu berces notre amour-propre! Une pensée m'accable : élevée dans l'enivrante atmosphère de la gloire de Thornhill, tomber tout à coup au fond du galetas obscur de William Hogarth!

— Mon ami, vous vous trompez : la célébrité de mon père, je l'ai trouvée dans mon berceau, j'en ai joui sans prendre part aux luttes qui la lui ont conquise. Dans la vôtre, Hogarth, j'aurai ma part; car nos deux âmes ne font qu'une âme, et je combats à vos côtés. Cessez donc, cessez de me représenter ce dévouement comme un sacrifice.

— Frère, cette femme a raison ; ta fausse délicatesse est d'un esprit débile et manque de grandeur, dit avec la solennelle familiarité d'un quaker, Samuel Johnson, qui en entrant avait entendu la fin de cet entretien. Dieu t'a constitué l'appui de cette faible créature, et non son esclave, Eh quoi ! dès le premier jour son soutien plie ; la fragilité trouve l'exemple du découragement et du désespoir ! Elle a pleuré ; pourquoi ? le sais-tu ? parce que sa foi s'ébranle, parce qu'elle aime à t'estimer et qu'elle se voit réduite à te plaindre. Travaille, sois pauvre s'il le faut ; mais sois grand, tu la verras sourire.

Hogarth se promenait agité, tandis que Jane s'étonnait qu'un homme affligé d'un extérieur si ingrat eût pénétré si avant dans les secrets de sa pensée.

— Ha ! poursuivit Johnson, tu succombes avant la chaleur du jour ? tu te crois malheureux ; tu penses avoir combattu, et tu t'abats dans une mélancolie puérile ! As-tu besoin d'une leçon ? Faut-il t'enseigner la vie et retremper ta vertu en lui montrant les chemins que d'autres ont frayés ? Écoutez-moi donc, et quand la comparaison de nos destinées aura allégé la tienne, tu renaîtras peut-être. Vous aurez, mes enfants, les prémices d'une biographie qui doit un jour émouvoir les entrailles de l'égoïste et dédaigneuse Angleterre.

Johnson s'assit sur une table et commença son récit,

en balançant ses longues jambes pendantes, tandis que Jane et son mari prenaient place à ses pieds sur un banc de chêne.

— Vous ne me croyez pas jeune, Hogarth, et vous avez raison; car les maux de plusieurs existences, accumulés sur ma tête, ont ridé mes traits et courbé mes épaules. En réalité, Will, mon cher enfant, vous avez huit années de plus que moi.

Jane fit un geste de stupeur, et Will répondit :

— Je vous crois sans peine, car je l'avais deviné.

— Depuis que je respire, reprit Samuel, je lutte contre trois ennemis : la mort, la misère et la paresse. Mon aspect éloigne les sympathies, mon caractère est peu flexible; mon esprit mordant ne m'a pas fait d'amis. A peine ai-je vu le jour. à Lichtfield, dans le comté de Warwick, où mon père, ardent jacobite, exerçait la profession de libraire, que j'ai commencé à souffrir. Ma mère était morte jeune, en me laissant pour héritage une santé ruinée par le germe que son sang m'a transmis. Je suis dévoré par ce mal affreux, qui a fait tomber mes dents, éteint un de mes yeux, et si rudement attaqué mes oreilles, qu'après des douleurs inouïes je suis resté à moitié sourd. De plus, des spasmes nerveux m'ont fait contracter un tic convulsif que vous avez sans doute remarqué. Mon état habituel est la lassitude; le travail me coûte un effort surprenant. J'étais encore enfant, lorsque mon père se ruina, mourut de chagrin,

et me laissa seul au monde, possesseur, pour tout patrimoine, d'une bourse contenant vingt livres.

» Ne sachant rien, aspirant à tout, je me traînai à Oxford, où je trouvai asile dans une cave, et vivant de pain noir, travaillant nuit et jour, je parvins à m'instruire, non sans peine; car mes condisciples, saisis de dégoût à mon aspect, s'éloignaient de moi et m'interdisaient leur approche. Relégué près de la porte, loin du professeur, j'avais beaucoup de difficulté à le suivre à cause de ma surdité. Ai-je besoin de vous dire que cette vie malsaine augmentait sensiblement l'intensité de mes maux, et faut-il parler de ce que j'eus à souffrir dans mon orgueil et dans mes sentiments? Hélas! toute affection m'était fermée!

» Cependant mes ressources étant taries, je fus mis à même de continuer mes études par un écolier riche; mais bientôt il me quitta, et je fus obligé, faute de secours, d'abandonner l'université, où je m'étais fait remarquer par la traduction en vers latins du poëme de Pope sur *le Messie*. Banni d'Oxford, je me fis répétiteur dans une école de village; mais houspillé par mes écoliers pour mon extérieur étrange, je dus quitter le pays. A Birmingham, un chirurgien me prit en qualité de factotum : il étudiait ma maladie et se livrait, sur ma carcasse, à des expériences qui ne me firent aucun mal, grâce à l'extrême vigueur de mon estomac. C'est chez lui que j'ai traduit du français le

Voyage en Abyssinie de Jérôme Lobo, — un volume in-4° qu'un libraire me paya cinq guinées. Cette somme m'aida à me vêtir à neuf, et vers le même temps, mon maître, qui se targuait, comme les rois de France, de guérir l'infirmité dont je suis atteint, me donna congé, furieux de ce démenti, obstinément infligé par un malade incurable et compromettant, à l'infaillibilité de ses remèdes. Je me trouvai sur le pavé, en proie au plus sombre découragement : car il est bon d'ajouter que je tiens de mon père un autre mal qui me plonge souvent dans une sorte de démence hypocondriaque, durant laquelle je suis réduit à la séquestration et à l'oisiveté. Ce fut à la fin d'un de ces accès que, mourant de faim, las de coucher dans les champs, et convaincu que mon avenir, dont je n'ai pas douté un seul instant, était perdu si je prolongeais une manière de vivre qui commençait à ébranler mon cerveau ; ce fut, dis-je, au milieu de ces dispositions que, rencontrant pour la première fois une âme compatissante, j'en fus vivement touché. C'est une vieille marchande du village d'Edial près de Birmingham : elle me recueillit exténué par la faim ; ne sachant que faire pour elle, et découvrant que le veuvage lui pesait, je l'épousai. Huit cents livres qu'elle possédait me mirent à même de fonder une petite école, où je comptais, tout en travaillant quelques années, faire des économies pour aller réaliser mes destinées à Londres. Mais au lieu de me procurer une épargne, je dé-

vorai celle de ma femme en peu de temps, et comme je lui devenais à charge; comme la classe, où les écoliers s'obstinaient à ne pas venir, causait un surcroît de dépenses, je laissai mistress Johnson à son commerce, et je la délivrai d'un époux onéreux. Pauvre bonne mère! elle ignore les motifs de cette apparente ingratitude, et tout ce qu'il m'a fallu de courage, pour renoncer à la seule affection que j'aie goûtée en ce monde!

» Je me trompe : parmi mes trop rares écoliers se trouvait un jeune garçon vif et léger, fils d'un officier sans argent, et petit-fils d'un négociant français chassé de sa patrie par la révocation de l'édit de Nantes. Ce jeune homme me plut, il avait su m'apprécier; et nous partîmes ensemble pour Londres. Vous le connaissez, c'est David Garrick, qui possède une âme puissante et un génie sans objet comme sans aspirations.

» A Londres, j'ai essayé de tout. Mais résolu de ne plus me jeter hors de la voie qui doit me conduire au but de ma vie, et délivré, par la manière dont j'avais quitté mon empirique, de la superstition des places, j'ai mieux aimé mourir de faim que de puiser des ressources en dehors de la littérature. Je n'ai jamais cherché que deux résultats : me convaincre de mon talent et en accroître la somme. La vie matérielle n'est qu'un accessoire, heureusement, sans quoi le principal aurait souvent fait défaut. J'ai débuté par une tragédie d'*Irène*, qui ne verra jamais le jour, et perdu six mois à m'ef-

forcer de la faire jouer : on écrirait un roman avec l'histoire de mes aventures; je les ai racontées au docteur Smollett (1).

» Revenu des illusions théâtrales, j'ai fait des satires, elles sont inconnues; des chansons morales pour les tavernes, moyennant quelques pences. Pope ayant lu mon poëme de *London* a prédit que l'inconnu cesserait un jour de l'être. Ce que j'ai conçu de projets est prodigieux; Savage qui les compte en est au trente-neuvième. Mais tout vient échouer devant l'insouciance de ce pays prostitué au veau d'or. J'ai annoncé les éditions de nos vieux auteurs; la souscription n'a pas répondu. Bref, mon ami, j'ai broché des prospectus, des prologues, des factums, des chansonnettes, des sermons pour les pasteurs bornés ou paresseux. Tant de travaux, accomplis au milieu des angoisses de la faim et des maladies, n'ont eu jusqu'ici d'autre résultat que de me réduire à passer les nuits sur le pavé des rues, et à ramasser au coin des bornes le papier sur lequel j'écris, dans quelque taverne, où l'on admet par pitié le vagabond, le bohémien, l'enfant perdu de la littérature.

» Eh bien! cher Will, je suis aussi certain de mon futur triomphe, aussi confiant dans la puissance de ma volonté, que je l'étais en arrivant à Oxford... *labor im-*

(1) Smollett en tira depuis un des plus piquants épisodes de *Roderick-Random*, roman d'aventures faussement attribué par les traducteurs français à H. Fielding.

probus! Et voyez si j'ai plus que jamais raison d'être convaincu de mon talent : un Français de beaucoup d'esprit, M. Arouet, qui se fait appeler Voltaire, et qui, déjà célèbre, est destiné à aller loin, a écrit dernièrement que, par mon éloquence, je rivalise avec les orateurs de Rome et d'Athènes... »

— Allons, Samuel, vous déraisonnez...

— Vous en jugerez, Will. Depuis un an, vous le savez, il n'est bruit que de l'éloquence et du talent oratoire qui tout à coup ont révélé dans le parlement une foule de Démosthènes?

— Il est vrai : l'on s'arrache les numéros du *Gentlemen's Magazine*; Londres rappelle les beaux jours de Rome au temps de Cicéron.

— Et c'est là ce que Voltaire a franchement signalé à l'honneur de notre patrie.

— Eh bien?

— Mais ce que vous ignorez, le voici. L'accès du parlement étant, très-judicieusement, interdit au public, le cours des débats oratoires est communiqué aux journaux par de simples notes, rédigées pour eux par les huissiers payés à cet effet. Ces notes me sont communiquées : au moyen de ces renseignements, pour un salaire vil, je construis à mon gré des discours, que je donne pour ceux de nos premiers hommes d'État, qui daignent se reconnaître, et sont imprimés tout vifs par M. Cave, dans ce même *Gentlemen's Magazine*. Je dois

ajouter qu'aucun d'eux, modestie surprenante! ne s'est avisé de réclamer. Nos comptes-rendus, supérieurs à ceux des autres feuilles, ont été adoptés par tous les journaux, et les lords vont disant partout que le *Gentlemen's Magazine* rapporte seul *avec exactitude* les discours du parlement. Chacun est intéressé à me laisser obscur, et si je m'avisais de revendiquer une feuille des lauriers dont je couvre en me jouant ces têtes vides, je me verrais accusé de calomnie, écrasé par tous les partis, enlevé, déporté ou pendu. Qu'importe! j'ai acquis la conscience de mon talent, l'occasion de l'exercer et la certitude de me rendre célèbre, dès que mes travaux m'en laisseront le temps.

— Mais, interrompit William émerveillé, quand vous cesserez de remplir cet humble et magnifique emploi, Cicéron va disparaître, Démosthènes s'éclipse, Alcibiade s'évanouit...

— Ignorez-vous donc la puissance des traditions? J'ai frayé la voie, ils la suivront sans peine. J'aurai fondé l'éloquence du moderne Forum, au profit de l'heureuse Angleterre. La beauté de mon œuvre est là. Moi-même, un jour, j'irai complimenter mes élèves sans le savoir, qui croiront tenir tout de la nature.

— J'admire votre philosophie.

— Que ne l'imitez-vous! Voilà ce que j'ai fait, et je suis en apparence aussi avancé que le premier jour. Je n'ai pas désespéré une heure, je ne faiblirai jamais, et

puis-je me flatter d'être à moitié de la lutte! Quant au résultat, j'en suis assuré : je lasserai la fortune. Cessez donc, Hogarth, de déplorer vos maux, tant qu'un toit sert d'abri à votre tête, une femme aimée d'asile à votre cœur. Surtout, ah! surtout, ne la plaignez pas!

— Non, s'écria Jane embellie par un saint enthousiasme; car un jour on dira d'elle : cette femme heureuse entre toutes fut la fille et la femme des deux plus grands peintres de l'Angleterre!

Hogarth, transporté, se jeta dans les bras de Johnson, qui, l'enlevant comme une plume, et le pressant sur sa poitrine, s'écriait comme Richard III : « O marâtre nature, pourquoi m'as-tu refusé les dons qui font les êtres aimés! » — Mais, ajouta-t-il, j'ai préservé mon âme en donnant à mes passions un autre cours; je me suis enflammé du désir d'être utile; ne pouvant plaire, je ferai bénir mon nom, et je contraindrai mes contemporains à des sympathies que n'effacent ni le caprice, ni les ans. Plus fortuné que moi, Will, vous avez du génie, je n'ai que le savoir et la puissance de la volonté; je serai critique, je serai biographe, moraliste, philologue surtout, et même poëte s'il le faut; mais mon lot, dans les lettres, est de devenir la loi vivante.

» L'Angleterre a possédé le génie le plus puissant de l'ère moderne, et son rôle commence à peine; mais, en dehors des excentriques, il nous manque ce qui con-

stitue les écoles et cimente les traditions. Shakspeare n'a pas eu son Aristote, ni Milton ses grands prêtres; notre langue même attend encore la consécration de son génie et de son unité; bref, nos classiques sont à naître. Je leur ouvrirai le champ, et, le dernier debout, je serai la synthèse générale. Classique et tory, voilà mon lot; ces deux conditions sont inséparables. L'université d'Oxford ne fut-elle pas le boulevard du jacobisme et la pépinière des torys? la discipline dans les œuvres de l'intelligence, la règle au-dessus des hardiesses de la fantaisie, correspondent, dans l'ordre politique, à la prééminence de l'autorité légitime. Pour méconnaître cet accord latent, il faudrait être livré à toute l'inconséquence française. Donc, ô William, mon destin ne sera jamais de flatter les passions, ni de prêcher une ère nouvelle: jugez si mon heure sera lente à venir et mon succès tardif! N'êtes-vous pas dans le camp opposé, vous? marchez donc en sécurité; ce que je poursuis avec effort ne vous saurait faillir; la nature a fait les frais de votre entreprise, et les passions humaines conspirent avec vous. Que vous faut-il? un rien : des talents supérieurs. Votre barque n'a qu'à suivre le fil de l'eau, la mienne remonte contre le courant. Accablé par ce corps misérable, que j'ai traîné douloureux et tombant en lambeaux parmi tant de désastres, si je succombais, j'aurais rêvé l'impossible. Quand votre courage, à vous, s'abaisse jusqu'à plier, vous êtes lâche ou sans foi. »

Cédant à je ne sais quel allégement, mêlé d'une honte qui n'était pas sans charme, car elle témoignait pour lui de son découragement vaincu, Hogarth, en s'arrachant, comme on sort d'un mauvais rêve, à la navrante impression du récit de Johnson, Hogarth se sentait un autre homme. En personne active et sensée, il rentra soudainement dans le domaine du vrai ; il tendit la main à Samuel et serra la sienne, en disant : — Frère, merci ! je n'ai point à m'apitoyer sur votre sort, bien que mes doléances ne puissent amollir votre vertu ; mais ce serait me méprendre sur vos intentions. Si jamais vous atteignez ces heures d'angoisse, désormais finies pour moi, vous me trouverez sur la brèche où vous m'avez lancé. Venons au nécessaire : il faut pétrir le pain de la semaine qui s'approche, car je ne suis plus seul et j'y dois pourvoir. Voilà des planches à peu près terminées et que j'ai successivement rejetées avec dégoût...

— Parce que, les ayant commencées dans le seul but de gagner quelque argent, vous avez voulu faire œuvre d'art, de ces sujets qui laissaient votre imagination en repos : quand on ne s'occupe que de nourrir sa femme, il ne faut pas songer à l'éblouir.

— Frappé juste ! s'écria Will, vous avez mis le doigt sur le mal.

— *Inde mali labes,* riposta Johnson rendu à ses habitudes professorales.

— *Et proïntle remedium*, ajouta Jane en serrant les doigts de son mari.

— Ma femme sait le latin! s'écria Will avec transport; et moi qui ne sait rien du tout...

— Encore! interrompit Johnson, ce Will est vaniteux comme un maître à danser.

— Un peu de latin, comme un peu de cuisine, sont de petits talents dont il ne sied point à une femme de se glorifier trop haut, repartit finement Jane : vos gravures sont très-agréables.

— Je n'entends rien à la peinture, dit Johnson; mais si je connaissais les sujets...

— Ils ont un intérêt de circonstance, reprit William; cette jeune femme, je l'ai dessinée dans sa prison; demain elle sera pendue. C'est la fameuse *Sarah Malcolm* qui a assassiné trois personnes.

Ici, Hogarth dit quelques mots gaillards à l'oreille de Johnson, qui jaunit sensiblement; c'est la façon dont il rougissait.

— Cette dernière image, reprit Hogarth, est satirique; reconnaissez-vous?..

— Trop bien! Kent, le duc de Chandos, le lord Burlington, et que vois-je? Pope! c'est la critique du *False Taste* (1), et vous ne craignez point...

— Loin de là, j'espère...

(1) *Le Faux goût*, poëme d'Alexandre Pope.

— Que le chatouilleux Pope, en ripostant, fera retentir le nom de son adversaire, et créera un succès au railleur qui l'atteint? comptez-y! Pope ne dira rien tant que vous serez inconnu; mais il se souviendra, quand vous aurez grandi, tout assez pour se taire de peur de ranimer un souvenir éteint; seulement, à l'occasion, il placera votre nom dans ses prières. Et voilà tout ce que vous avez fait?

— Depuis quelques jours, répondit sa femme, il esquisse des dessins et ébauche des peintures à Spring-Garden, au Vauxhall, pour notre voisin M. Tyers, qui nous héberge dans cette maison. Il a livré les cartons des quatre Saisons, qu'Hayman doit exécuter, et que mon père ne désavouerait pas.

— Aussi, ajouta Hogarth, M. Tyers m'a-t-il promis une carte d'entrée perpétuelle, en or, pour mes amis et moi, qui aura cette devise : attendez... c'est du latin.

— *Ad perpetuam beneficii memoriam* (1).

— Courez vendre vos planches, afin de vous occuper à des ouvrages sérieux.

— Je l'eusse fait déjà, sans un échec qui m'a découragé; le lord B** m'a demandé son portrait, et je l'ai achevé depuis deux mois...

— Le lord B***! Mais il passe pour presqu'aussi laid que moi! De plus, on le dit bossu.

(1) Cette carte est encore en possession des derniers neveux de la famille d'Hogarth; les droits qu'elle conférait n'ont pas subi de prescription.

— C'est ce que j'ai si consciencieusement démontré, que ce gentilhomme m'a envoyé un vilain compliment, en refusant de payer une peinture, que je croyais assez bonne.

— Quelle iniquité! les gens de notre mine devraient payer double. Dans une conjoncture analogue, un peintre français traça sur sa toile, devant l'image du modèle rebarbatif, un grillage de barreaux de fer, au travers desquels on reconnaissait le personnage. L'artiste écrivit au bas : PRISONNIER POUR DETTE, et accrocha le cadre à un clou devant sa porte. Les passants prenaient si gaiement la chose, que notre avare se hâta de s'exécuter; on lui restitua son image, mais les barreaux étaient en bonne couleur : il eut la cage par-dessus le marché.

— Vous me donnez une idée au sujet de l'affreux lord B***.

Hogarth prit une feuille de papier et écrivit le billet suivant, dont on parla beaucoup dans ce temps-là, et que Nichols nous a transmis.

« Hogarth présente ses respects au lord B***, et regrette de se voir contraint à lui demander de nouveau le prix d'un portrait honnêtement exécuté. Si Hogarth n'a pas satisfaction sous trois jours, il a l'honneur de prévenir le lord B*** que son image, enrichie d'une queue, et de quelques autres agréments, sera vendue à M. Hare, le montreur d'animaux, qui sera charmé de

la posséder pour servir d'enseigne à sa ménagerie. »

— Mon espoir maintenant, dit le peintre, c'est qu'il ait plus d'avarice que de poltronnerie.

Mais il fut déçu : le lord paya le jour même, et se fit justice en livrant son image au feu.

— Désormais, dit l'artiste à Johnson avant de le quitter, soyez sans souci sur mon compte ; j'ai mis sur le chantier une grande œuvre, et bientôt vous entendrez parler de moi.

En disant ces mots, Hogarth, après avoir exigé que Samuel attendît son retour, sortit avec ses planches de cuivre, et bientôt il rentra au logis avec de l'argent et des provisions. A la nuit tombante, on dîna, et les conversations prolongèrent si bien le repas, que William dut reconduire chez lui Johnson, qui jurait de ne jamais retrouver tout seul son chemin jusqu'à la taverne où l'attendait Richard Savage, en vue de qui, sans exciter l'attention, il avait serré quelques reliefs du repas dans ses poches. A la vérité William avait détourné la tête avec beaucoup de complaisance ; c'est un homme à qui rien n'échappait.

En traversant à tâtons les terrains blafards de South-Lambeth, Johnson dit à son ami : — Croyez-vous aux pressentiments ? Non ; tant pis ! c'est dans mes rêves que j'ai reçu la révélation de mon avenir, et ces avertissements ne trompent pas. Faible et maladif, je me suis dit que j'existe par un miracle de la Providence

qui me destine une certaine mission ; de là mes travaux acharnés et le triomphe que j'ai remporté sur ma paresse. Si j'abandonnais mes desseins, si ma vie cessait d'avoir un but, je suis convaincu que Dieu me l'ôterait à l'instant.

— Ce sont des idées où je ne me suis jamais abandonné.

— Il est difficile de ne pas admettre des choses surnaturelles; les anciens sages y croyaient, comme depuis les docteurs chrétiens. Et, tenez : la nuit de sa mort, mon père m'est apparu...

En devisant de la sorte, Johnson avait pris une voix creuse et basse; ils allèrent ainsi jusqu'au cimetière de Westminster qu'il fallait traverser, comme on le traverse aujourd'hui. Pendant le trajet, Johnson regardait furtivement autour de lui, tressaillait et doublait le pas. Un peu avant Charing-cross, il congédia son compagnon, reprit son ton habituel, et assura qu'il retrouverait sa route. Hogarth, ébahi, comprit qu'il n'avait pas osé franchir seul l'asile des morts.

—Quelles étranges contradictions! dit-il en rentrant à sa femme ; cet homme si fort, cet esprit si lucide, cette âme supérieure, Johnson, qui le supposerait? il croit aux revenants, aux pressentiments, aux jours néfastes, aux superstitions du jeune âge, et il a peur des fantômes...

— Que de travers on découvre en étudiant les gens

de bien près ! répondit sa femme ; chacun a son faible, et, en somme, je crois que les humains sont de grands fous.

— Voilà tout justement, lui dit Hogarth, ce que mon pinceau se propose de démontrer.

IV

Détails de famille. — Premier succès. — Discussion sur l'art, entre le peintre Thornhill et son gendre.

Cependant, le vieux sir James obstiné dans son ressentiment, ne parlait jamais de sa fille, et afin d'éviter les questions qu'on aurait pu lui adresser à ce sujet, il se réfugiait dans un travail sans relâche, ressource des affligés qui ont du caractère. En vain, plus indulgente, lady Thornhill avait-elle, à ce que rapporte Wilkes, essayé de fléchir le courroux paternel; son mari ne répondait rien et quittait la place

En Angleterre, chacun le sait, nombre de mariages sont déterminés par des enlèvements, et ce genre de faute, pourvu que la réparation soit prompte, n'expose pas, comme chez nous, un jeune couple à la réprobation du monde.

C'est pourquoi la mère de Jane s'enhardit un jour jusqu'à dire à son seigneur et maître : — Serez-vous sans pitié pour une escapade que tant d'autres ont commise ? Notre fille est si jeune ! elle se sera fait illusion sur le mérite d'un jeune homme, qui risque de tourner à mal, tandis que vos leçons et vos conseils pourraient...

— Mes conseils ? il les dédaigne : entouré de vauriens, il se croit chef d'école, et Thornhill, à ses yeux, est un astre éclipsé. N'ai-je pas tenté de le mettre dans la bonne voie ? Savez-vous sa pensée ? qu'il est le Messie de la nature, et que mon partage est de donner une forme à tout ce qui n'existe pas.

— Mon ami, c'est à votre cœur que votre Judith s'adresse : si l'une de nos servantes, nous ayant quittés pour faire un méchant mariage, tombait dans la détresse, votre assistance lui serait-elle refusée ? Je ne demande rien de plus pour votre malheureuse enfant. Soumise et désolée, je ne braverai point votre volonté ; mais si je reste livrée à de telles angoisses sur le sort de ma fille, j'en mourrai, je le sens là ; car je ne suis plus jeune, moi, j'ai trois années de plus que vous.

— Votre fille n'est plus la mienne ! je n'ai donc rien à ordonner, rien à interdire ; mes yeux sont fermés pour elle, ils le seront sur vous, à une seule condition : l'on ne m'en parlera jamais.

C'était obtenir plus que n'avait espéré la bonne Ju-

dith ; elle pensait avoir sondé la blessure du peintre du roi, et elle se disait : — Quel malheur que ce jeune homme soit dénué de talent !

Peut-être se méprenait-elle, faute de connaître assez les hommes, et surtout les artistes.

Toutefois, plus touché qu'il ne le laissait voir, Thornhill, avec la tendre inconséquence d'un père, revint de lui-même à un sujet qu'il avait interdit. Aussi jamais ne sembla-t-il plus brutal.

— Après tout, reprit-il, qui sait ce qu'elle est devenue, cette héroïne ! dans quelle chaumière, dans quel bouge de la cité se cache-t-elle avec son noble époux ? J'espère bien que vous ne la retrouverez pas et que nous serons délivrés de ces gens-là.

Judith reçut cette bordée avec la plus complète insensibilité, et sir James se dit : — La mère sait où est notre fille...

Peu de jours auparavant, une dame était entrée chez l'éditeur Owerton, à qui elle avait demandé à voir le recueil des gravures de M. William Hogarth. Ce dernier, en ce moment, se trouvait là : relégué dans l'ombre, au fond de la salle, il entendit prononcer son nom. Tandis que l'inconnue parcourait les estampes une à une, laissant échapper des signes de déception, entrecoupés de certains mots, tels que : — Trivial... insuffisant... trop peu... pas encore... Hogarth lui-même, par impatience ou par curiosité, traversa le magasin pour gagner la rue.

La dame leva les yeux, et l'artiste reconnut la mère de sa femme, dont il avait de loin examiné les mouvements, dans un simple intérêt d'amour-propre. Ils restèrent saisis l'un et l'autre. Des témoins les observaient : Hogarth ému se borna à adresser à lady Thornhill un salut profond, et il sortit.

De retour au logis, il s'abstint de raconter cette rencontre à sa femme; mais la déception de lady Judith ne lui avait point échappé, et il tomba dans ce découragement, dont Johnson vint à propos le relever. Trois jours après, le jeune ménage reçut, dans une bourse appartenant à Jane, vingt guinées, que Will renvoya sans hésiter. Une nouvelle tentative, étayée d'une lettre de lady Thornhill, n'eut pas plus de succès : on garda la lettre, on refusa les présents. Alors, ne consultant plus que son cœur, lady Thornhill arriva.

La scène attendrissante qui s'ensuivit est plus facile à concevoir qu'à retracer. Près de quitter sa belle-mère, Hogarth, en la reconduisant, lui dit : — Madame, j'ai deviné ce que vous cherchiez chez Owerton, et j'en suis profondément touché. Votre goût n'est pas moins noble que votre cœur. Il n'y avait là rien qui fût digne de l'indulgence de sir James Thornhill. Daignez retourner chez 'éditeur dans un mois.

A cette époque, Hogarth ébauchait à la fois sur la toile, sur le papier et même sur le cuivre, les scènes d'un drame en six actes, destiné à représenter dans leur

salutaire horreur les phases de la vie d'une courtisane. Il prétendait offrir une leçon terrible à la jeunesse, et stigmatiser le vice opulent qui propage la corruption des mœurs. Cette œuvre, écrite en tableaux saisissants à l'usage du peuple, était destinée à assigner à l'auteur une place parmi les moralistes.

Hogarth comprit qu'il fallait se hâter de terminer une de ses planches ; il choisit celle qui mettait en scène le plus petit nombre de personnages. C'est le moment où son héroïne déchue, traînant dans un bouge les vestiges d'un luxe qui contraste avec le dénûment du mobilier, cache, demi nue, sous les débris d'une maigre orgie, le produit des vols dont un amant l'a rendue complice. Inquiète, la malheureuse tient l'oreille au guet. Soudain la porte s'ouvre et laisse voir un groupe de constables, précédés d'un magistrat qui vient procéder à l'arrestation. Le juge alors investi de cette fonction jouissait d'un vénérable renom de probité : c'était sir John Gonson. Afin de rendre son œuvre plus réelle et plus frappante, Hogarth donna à son juge les traits de Gonson, dont il fit un portrait d'une vérité prodigieuse. Quant au travail matériel de cette gravure, il est d'une franchise au-dessus de tout éloge.

Dès qu'on eut obtenu la première épreuve de cette gravure avant la lettre, lady Thornhill la plaça tout encadrée dans la salle à manger de sa maison. L'objet frappa les yeux du peintre, qui, l'ayant contemplé avec

attention, s'écria : — Voilà qui ne ressemble à rien que je connaisse et ne fait songer à personne. Nomme-t-on l'auteur?

— C'est l'essai d'un jeune homme qui vous a fait hommage de la première épreuve; son devoir l'y obligeait; il serait trop heureux de penser que son droit l'y autorise.

— Ce n'est pas assurément un de mes élèves?

— Il n'a pas cet honneur; il tient à vous de plus près encore.

Thornhill se détourna vivement et se mit à table. Après le repas, il regarda de nouveau l'estampe et dit d'un ton railleur : — Un homme qui a tant de talent peut épouser une femme sans dot...

Le lendemain, lady Thornhill, assez déconcertée par cette boutade, qui fit assez de bruit pour parvenir jusqu'à nous, voulut enlever le cadre; mais son mari le fit placer dans son atelier.

— Il a quelques dispositions, obscurcies par un goût... funeste, dit le baronnet à sa femme; mais il n'est pas peintre; la gravure n'est qu'un métier. On m'objectera qu'il grave ses compositions. Belle merveille! Moi, je fais graver les miennes. La peinture seule met un homme au premier rang. Ce n'est pas que je dédaigne les arts du dessin; j'ai manié la pointe avec assez de fermeté; je n'ai dédaigné ni le paysage, ni l'architecture, et j'ai construit moi-même sur mes

propres devis, ma maison de campagne. Mais ces fantaisies n'ont rien ajouté à l'éclat de mon nom : Rembrandt lui-même, s'il se fût borné à graver, serait moins connu que Van-Ostade ou Miéris.

Le lendemain, lady Thornhill dit à son gendre :
— Il faut apprendre à manier les couleurs.

Et lui de répondre avec sa tranchante assurance :

— Moi? je peins comme le bon Dieu. N'ai-je pas prévu, ce qu'il est inutile de me dire? Voyez, je suis prêt.

C'était le premier tableau de la série entreprise : *A harlot's progress* (une vie de courtisane).

— Nous sommes sauvés ! s'écria lady Thornhill. Mon gendre, avez-vous du cœur, et oserez-vous risquer une rebuffade? L'assaut sera rude ; mais si vous êtes doux, patient, si vous savez courber l'épaule, tout n'est pas désespéré. Mais songez-y, votre vanité sera mise à rude épreuve...

— Nous sommes perdus ! dit naïvement Jane.

— Allons, répliqua son mari ; je boirai le calice et je ferai de mon mieux, non pour moi qui n'ai besoin de personne, mais pour vous. Votre souvenir me soutiendra, pourvu que sir James n'aille pas trop loin.

— Je serai là, dit Jane, et si vous êtes rebuté, vous ne serez pas seul.

En dépit de l'assurance que devant eux, elle avait dû feindre, lady Thornhill était fort incertaine des résultats

de cette démarche. Le premier moment passé, son mari, de lui-même, était revenu plus d'une fois sur la composition de son gendre, avec une amertume croissante, comme s'il en eût été obsédé. On l'entendait s'écrier : — Ce n'est qu'un insolent manifeste ! ou bien : — Goût sauvage, esprit désordonné; point de style ! où allons-nous !

— Je pensais, osa objecter lady Thornhill, qu'il y avait là un germe de talent...

Ce mot fit bondir le peintre. — Du talent... du talent ! quand ils ont dit du talent, ne croirait-on pas !.. Du talent ! j'aimerais mieux qu'il n'en eût point du tout; on lui en ferait un !

La bonne lady ne concevait rien à ces contradictions apparentes; car elle ne soupçonnait ni le fiel des rivalités d'école, ni la pénétration qui les révèle de si loin au despotisme ombrageux d'un vieux maître.

Inquiète sur l'issue de son petit complot, la femme de Thornhill n'appréciait pas, cependant, tout le danger de la lutte; lorsqu'elle fit apporter dans l'atelier de son mari le tableau d'Hogarth. La toile, sans cadre, fut posée sur un chevalet, où le peintre du roi la découvrit à son lever.

Cette fois, il n'eut pas à chercher le nom de l'auteur; Judith, qui tremblait comme la feuille, crut remarquer sur les traits du peintre un sombre nuage; mais il refusa de s'expliquer. James prit ses pinceaux

froidement, les repoussa, les reprit, les abandonna encore, chantonna un petit air entre ses dents et finit par grommeler avec amertume : — Le sujet est vulgaire ; et quel art monstrueux ! c'est laid ; c'est bête comme nature !

— Ce que c'est que d'ignorer ! objectait la timide lady ; j'avais conçu quelques espérances...

— Des espérances ! vous êtes bien difficile : le drôle possède une vigueur, et sa touche est d'un esprit !

— Il se pourrait !

— Bon ! chantez victoire ! c'est un succès ramassé dans la boue... c'est le comble du cynisme, et de la brutalité !

— Enfin, mon ami, que faut-il penser ? annonce-t-il au moins des... dispositions ?

Thornhill, au comble de l'impatience, haussa les épaules, et dit sur un ton furieux. — Il n'existe pas deux hommes en état de peindre une... une chose comme cela ! Êtes-vous contente ? Eh bien, n'en parlons plus !

— Je suis satisfaite, si vous l'êtes ; mais l'auteur est plus difficile : il sollicite l'honneur de recevoir vos avis et de mettre à profit vos lumières.

— J'entends : il est là dans quelque coin, comme un chat. Mes lumières ! il s'en soucie bien, vraiment ! Vous l'entendrez... Voyons, où est-il ? et finissons-en !

William parut, d'un air gauchement assuré qui trahissait une intimidation véritable.

— Monsieur, dit sir James avec assez de hauteur, on m'assure que vous désirez me consulter au sujet de cette peinture ; votre intention, je veux le croire, n'est pas de m'embarrasser par un honneur que certes je n'ambitionne pas ? Je n'apprécie pas bien ces tableaux qui ne comportent ni le style, ni les lois ordinaires de la composition. Votre œuvre est magnifique ; voilà mon sentiment : je désire passer pour connaisseur.

— Telle qu'elle est, Monsieur, et en dehors de ces questions de style où je suis étranger, je désire savoir de vous si les figures sont à leur place, si l'effet vous semble juste, si la lumière...

— Bref, les notions élémentaires, celles qui sont à ma portée. Revoyez vos modèles ; il suffit pour cela de battre le pavé : je n'entends rien à ces sortes de besognes. Selon moi, l'art, destiné à plaire, doit indemniser les gens délicats des laideurs de la vie réelle.

— C'est, répliqua William avec feu, le condamner à l'inutilité absolue ! Je serais désolé de vous déplaire ; mais j'oserai soutenir que si l'art est en droit de sacrifier aux charmes de la fiction, il est digne d'aspirer à un rôle plus moral et de répandre la vérité.

— Ce garçon est intraitable, pensait lady Thornhill ; tout ceci finira mal.

— La vérité ! répéta sir James impatienté ; parce

que ces visages sont vulgaires, vous les croyez vrais : qu'en sais-je, moi ? je ne les ai jamais rencontrés.

— Ai-je donc rencontré, moi, nos rois tout nus dans les nuages, avec Vénus, Apollon et Jupiter ! Mais parce qu'ils ne peuvent exister, vous les croyez beaux !

Nul n'avait osé lutter avec cette vivacité contre Thornhill. Sa femme elle-même en fut indignée et s'écria : — En vérité, monsieur Hogarth, vous êtes fou !

— Non, Madame, et si je cédais, j'aurais perdu tout droit à votre intérêt. Sir James suit une route glorieuse et frayée. Son art flatte les passions des grands qui ont honoré son immense talent, en le faisant grand... comme eux. Le mien attaque ce que sa muse encense ; je m'adresse à la foule, et si je réussis, je serai grand comme le peuple.

— Et grossier comme lui ! riposta sir James exaspéré. Si c'est pour m'insulter, Monsieur, que vous avez feint de solliciter mes conseils, on ne se fait plus écolier à mon âge. J'avais supposé, je l'avoue, que le sentiment de vos torts vous rendrait moins tranchant dans vos idées. A ce prix, j'aurais peut-être eu la faiblesse...

— Si je vous ai blessé, j'en suis pénétré de douleur ; mais, quant à renier des lèvres les convictions enracinées dans mon esprit... je tiens moins à vos bienfaits qu'à votre estime.

— Quoi ! vous osez, bravant mon expérience, en face d'une misérable... croûte, — ma foi, le mot est

lâché ! — ajouter à vos griefs une obstination si coupable ! Qu'entre nous, tout soit rompu ! ingrat ! J'aurais pu le mettre dans la bonne voie, me créer en lui un successeur...

— Je n'aurais accepté qu'à la condition de rester libre. Ce que vous appelez *une croûte,* c'est une œuvre originale, que je n'ai point ramassée dans les cartons des vieux maîtres !

— Va, je te renonce ! Tu m'as volé ma fille, tu la tues pour son père une seconde fois.

— Hogarth, interrompit lady Judith en pleurs, ce n'est point Jane, c'est votre pinceau que vous aimez !

— Qui ? moi, j'irais, pour un intérêt vulgaire, jouer la comédie devant James Thornhill ! Non, plutôt mourir à la peine ; et quant à votre enfant, je saurai la dédommager. J'ai dans l'âme un feu que rien n'éteindra, et dans cette main du travail pour quarante années.

— C'est un cœur d'acier ! pensait Thornhill, à qui toute patience échappait. Pourtant, reprit-il en s'efforçant d'être calme ; si Thornhill, si votre maître eût exigé, dans l'intérêt de votre avenir et pour prix d'un pardon...

— N'achevez pas ! je tromperais votre espoir !

— Malheureux ! cria Thornhill avec une violence inconcevable ; tu céderas, pourtant !

— Jamais !

Les traits du baronnet prirent une expression terri-

ble ; d'un coup d'œil il scruta l'âme de son adversaire, et tout à coup, ouvrant les bras avec tendresse, il dit avec un sourire ému : — Il faut étouffer ces monstres-là !

Un cri de joie répondit du fond de l'atelier au cri d'étonnement de lady Judith, et Jane s'élança dans les bras de son père.

— C'est donc un coupe-gorge que cette maison ! balbutiait le peintre en étreignant sa fille. Will, ajouta le vieillard, tu as un cœur d'artiste. — Il n'a pas reculé d'une ligne ! Mais, des convictions ne suffisent pas, et sans la pureté du goût... Je te mettrai dans le bon chemin !

— Monsieur, répondit Hogarth en essuyant une larme, vous trouverez en moi le cœur d'un homme et le respect d'un bon fils !

Le beau-père caressa beaucoup son gendre. On soupa en famille et, pendant le repas, Jane oubliait de manger, pour contempler son père qui posait souvent sa main blanche sur la main de William Hogarth. Avant de le quitter, il lui dit : — Je veux te faire cadeau de mon habit de gala, et te présenter au beau monde de la cour.

LONDRES

IL Y A CENT ANS

SECONDE PARTIE.

I

Londres peint par Hogarth : — Prison du Fleet. — La vie d'une courtisane, drame en six tableaux.

On a pressenti que le but de cette étude, où les personnages ont retracé leur caractère et les simples événements de leur vie, tout en nous découvrant un coin des mœurs contemporaines, doit s'étendre au delà des limites d'un dénoûment d'action ; prologue plus ou moins animé de ce modeste mais consciencieux travail.

Dans notre pensée, la péripétie attendue, c'est l'œuvre d'Hogarth, c'est la destinée littéraire de Johnson, son vivant contraste ; de Garrick et de cette pléiade encore obscure qui vient çà et là peupler la scène. Pour

ce qui est du peintre, dont les œuvres nous fourniront le canevas d'une espèce de voyage rétrospectif dans l'Angleterre du XVIIIe siècle, nous avons cherché à initier le public aux idées, aux principes qui ont dirigé sa vocation; à faire en sorte que l'on désirât connaître les productions d'un jeune homme qui s'engageait si avant, et s'annonçait ainsi.

Nous avons vécu avec lui; l'intérêt qu'il inspire rehaussera celui qu'est susceptible d'exciter la description d'une œuvre dramatique, dont l'auteur, à la fois célèbre et mal connu dans notre patrie, a déjà contracté avec nous quelque intimité.

Nos musées français ne possèdent pas un tableau des peintres anglais; les toiles de Thornhill, de Wilson, de Gainsborough, ont rarement traversé le détroit. Jamais la France n'a possédé, même une esquisse d'Hogarth, qui ne doit sa notoriété européenne, qu'à l'esprit bizarre empreint sur certaines planches, la plupart du temps travesties par de mauvaises contrefaçons. Les écrivains secondaires de la grande Bretagne, qui ont exercé tant d'influence sur notre école encyclopédique et libérale, sont presque ignorés de la foule, et l'on rencontre à chaque instant leurs noms sans savoir à quoi les rattacher.

William Hogarth qui ne savait pas l'orthographe, et qui était étranger aux lettres anglaises, comme au latin dont il a cependant abusé dans les légendes

qui accompagnent ses gravures, afin de se faire honneur de l'érudition de sa femme, Hogarth, prototype des moralistes pittoresques, adonnés de son temps à l'exploitation du roman, atteignit d'un seul coup, après d'infructueux essais, à la renommée, qui devait lui assigner une position mixte entre les peintres et les écrivains.

La troisième planche de *the Harlot's progress*, celle où, comme nous l'avons dit, figure le portrait de John Gonson, magistrat très-populaire, ayant paru avant les autres, un gentilhomme, qui se rendait à une réunion des lords de la Trésorerie, s'avisa de l'acheter en passant et de la montrer à ses collègues. Cette production leur fit un si grand plaisir, qu'en sortant ils coururent en choisir des épreuves. Le lendemain, on les porta à la séance du Parlement, et le portrait de Gonson eut un tel succès que, le soir même, le tirage fut épuisé, et le nom de William Hogarth rendu célèbre dans l'espace de vingt-quatre heures.

Enhardi par un pareil encouragement, l'artiste se hâta d'achever la série; mais dans l'intervalle, il peignit dans Headley-Park, chez M. Huggins, à un plafond de son beau-père représentant *Flore et Zephire*, un satyre et des silènes si vigoureux, si étincelants de verve comique, que Thornhill fut obligé de raviver le ton local et l'expression des autres figures.

Vers le même temps, il fit un autre essai plus si-

gnificatif de la puissance de son talent, et à ce sujet, il regretta la disparition de Johnson, qui s'était éclipsé de Londres et avait été courir à Dublin, pour un brevet de maître ès-arts qui lui fut refusé.

Il existait alors à l'entrée de la cité une prison célèbre et toujours pleine, le *Fleet*, geôle affreuse où les détenus étaient traités avec la dernière barbarie. Des réclamations élevées à diverses reprises avaient amené des commencements d'enquêtes, invariablement suivis d'ordonnances de non-lieu et de la plus honteuse impunité. Forts de leur puissance, le gouverneur et le geôlier, d'intelligence, infligeaient aux captifs des privations odieuses et les tortures les plus arbitraires, dans le but de leur extorquer de l'argent.

Rien de plus horrible que le régime des prisons à cette époque, et cinquante ans par delà. A Newgate, pour être admis à la *Cour de Presse*, lieu privilégié, il fallait payer un impôt de cinq cents à deux mille guinées : il est bon d'ajouter, pour donner la mesure de ces exactions, que M. Pitt, l'un des gouverneurs à Newgate, avait amodié la Cour de Presse au prix de cinq mille guinées.

Lorsqu'à son entrée, un détenu pour dette ou un prisonnier d'État ne pouvaient fournir la taxe imposée par les porte-clefs, ils étaient jetés dans d'horribles cachots, pêle-mêle avec les plus vils scélérats.

Dans toutes les geôles, on tolérait des tavernes, desservies par les concierges, où l'on vendait à un taux usuraire du vin et de l'eau-de-vie. La plus ignoble débauche régnait dans ces repaires. Il existait en outre deux salles de torture : la chambre *des Ceps* où l'on attachait à des ceps les infortunés pour leur arracher des aveux ; et le cachot *du Pressoir*, réduit ténébreux où se trouvait une énorme machine en bois, sous laquelle on écrasait, jusqu'à ce que mort s'ensuivît, la poitrine des accusés qui refusaient de répondre aux interrogatoires. Ces tortures ne furent abolies en Angleterre, dans ce pays de réforme et de liberté, qu'à la fin du règne de Georges III, c'est-à-dire, de 1815 à 1820...

Telles étaient les abominations commises à Newgate et au Fleet. Le scandale qu'elles causaient s'étant renouvelé, comme à l'ordinaire la chambre des communes nomma une commission d'enquête, destinée, selon toute apparence, ainsi que les précédentes, à conclure par l'*ordre du jour* en faveur du ministère.

Mais le dénoûment fut changé par le seul William Hogarth qui mit son burin dans la balance. Sans perdre un instant, il lança une petite gravure, dont Horace Walpole nous a légué la description en ces termes : « La scène représente la commission assemblée. On » voit sur la table les instruments dont on se servait » pour tourmenter les prisonniers : l'un d'entre eux,

» couvert de haillons et exténué par la faim, se présente
» devant la commission, avec une contenance noble et
» ferme. Près de lui l'on aperçoit le bourreau des dé-
» tenus, l'implacable geôlier. C'est la figure que l'on
» eût rêvée pour représenter Iago voyant ses crimes dé-
» couverts. La bassesse, l'infamie, la terreur sont peintes
» sur la face livide de ce misérable: ses lèvres sont
» contractées, sa tête jetée en avant semble prête à pro-
» férer quelque imposture; ses jambes se portent en
» arrière comme s'il songeait à fuir. Il plonge avec vio-
» lence une de ses mains dans sa poitrine à demi-dé-
» braillée, tandis que les doigts de l'autre cherchent à
» s'accrocher aux boutonnières de l'habit. Ce portrait
» est sans contredit le plus frappant qu'on ait jamais
» peint. »

En guise de pendant, William représenta François Page sous des traits odieux, avec la hart au cou. C'était un juge en butte à l'adnimadversion de la foule, pour son implacable sévérité.

Ces images, expression du sentiment général, prêtèrent une telle force à des accusations devenues publiques, qu'il fallut compter avec le défenseur de l'humanité. Les geôliers, Brambridge et Huggins, furent punis, le régime de la prison fut réformé, et François Page, précipité dans le néant par une illustration qui cloua son nom au pilori, resta stigmatisé pour jamais.

Dès lors, le zèle d'Hogarth, à l'abri du besoin et

soutenu par l'opinion publique, ne se ralentit plus; sa mission était tracée, il y resta fidèle. Pour cet homme si consommé dans son art, la peinture, le dessin cessèrent d'être un but et ne furent qu'un moyen facile de rendre la pensée : carrière sans exemple, où Greuze seul, plus peintre et moins penseur, l'a suivi de loin.

Hogarth dessinait comme un autre raconte; tout ce que l'imagination est apte à graver dans la mémoire, il le rendait sur la toile ou sur le papier. Il exécutait sans hésitation un portrait de souvenir, et telle était sa science par rapport au jeu des physionomies, qu'il imprimait à ses modèles, sans nuire à la ressemblance, l'expression exigée par la situation. Il était de force à entamer une plaque de cuivre sans dessin préalable et à improviser au bout de la pointe des figures d'une incomparable précision. Ce procédé lui était familier.

Ses défauts étaient la trivialité dans les sujets de style, où il échoua; certaine lourdeur inhérente à la recherche trop exclusive de la clarté, et une préoccupation trop minutieuse parfois, des détails significatifs ou des intentions subtiles : il côtoya plus d'une fois les scabreuses difficultés du logogriphe. La mise en scène, où tout objet a sa valeur et sa raison d'être concourant au drame général, ressemble aux descriptions si finement analysées de M. de Balzac.

Quant à la peinture d'Hogarth, elle est peu profonde, d'une gamme médiocrement étendue, d'une so-

lidité suffisante, touchée du reste avec vigueur et sûreté de main, qualités jointes à la plus heureuse audace. Bien enveloppée, très-homogène, elle doit à ces qualités l'avantage de paraître plus finie qu'elle ne l'est en réalité. La manière de William Hogarth, le rapproche plus des traditions françaises que des écoles d'Italie ou de Flandres, dont il est totalement dissemblable. Tel qu'il est, et avec ses imperfections, nous ne craignons pas, après l'avoir, à diverses reprises, bien étudié à Londres, de le placer parmi les bons peintres de genre. D'autres ont été plus brillants comme Metzu, plus précieux comme Gérard Dow, plus puissants d'effet comme Chardin; mais nul n'a si complétement exécuté ce qu'il a voulu; aucun n'aurait pu se proposer un but si complexe, ni si difficile à réaliser. Tel est, par exemple, le dessein de grouper dans un sujet, à des plans plus ou moins reculés, plus de cent figures, sans qu'une seule laisse le spectateur indécis sur le rôle qui lui est assigné dans l'action générale; elles viennent toutes y concourir, avec des passions ou des pensées aussi clairement retracées sur les visages lointains, indiqués en deux coups de pinceau, que sur les têtes plus achevées des personnages du premier plan.

Thornhill pressentit la célébrité de son gendre, resté de nos jours presqu'aussi populaire que Shakspeare; le peintre de la cour eut le temps de combler de ses bienfaits le Molière de la peinture anglaise; mais il mourut

avant même que William eût mis au jour les six tableaux de *the Harlot's progress*.

Reconstruisons, la gravure sous les yeux, les six actes de ce drame, dont les scènes furent reproduites à la sanguine jusque sur les éventails, et dont Théophile Cibber a tiré un ballet-pantomime, représenté à l'Opéra de Londres, sous le titre de *the Jew decoyed*. Au dénoûment près, notre mélodrame de *Victorine ou la Nuit porte conseil*, n'a pas eu d'autre origine; car les romans d'où il est issu descendent des imitateurs de William Hogarth, dont nous aurons à signaler plus d'une fois l'influence et la paternité, à l'égard des ouvrages français de la fin de l'avant-dernier cycle littéraire.

1er *Tableau :* — La patache hebdomadaire du Yorkshire, pays renommé pour la beauté des femmes, venait d'arriver comme à l'ordinaire, à l'auberge de *la Cloche*, dans Wood-street, et de déposer sur le pavé de Londres une jeune fille assez belle, dont les traits resplendissant de santé, et l'expression modeste charmaient les curieux et les passants arrêtés devant l'hôtellerie. Elle avait nom Maria Hackabaout, ainsi que l'indiquait l'adresse clouée sur sa malle, et avait reçu une pieuse éducation dans son village, où son père, honnête et simple vieillard, exerçait le saint ministère. Contraint

par la modicité de ses ressources à se séparer de son enfant, il comptait la confier aux soins d'une de ses parentes, à qui Maria apportait, en guise de présent, une belle oie grasse, adressée par mistriss Hackabaout : *à sa chère cousine*. Mais le père n'avait pas eu le courage de quitter sa fille au pays, et, pour la protéger durant le voyage, il l'avait accompagnée à cheval sur une rosse blanche, étique, et de plus, affamée; car tandis que l'ecclésiastique s'étudiait à déchiffrer sur une lettre l'adresse du très-révérend évêque de Londres, à qui on l'a recommandé, sa monture dévore à belles dents un tas de paille qui a servi à emballer de la faïence.

La distraction du ministre, en ce moment, était au moins imprudente; car à Londres, les filles des pasteurs sont la facile proie des séducteurs de profession, et les recrues ordinaires des repaires vicieux : une éducation candide ne les prédestine que trop à tomber dans le piége.

Avides de ces sortes de conquêtes, les désœuvrés de la ville, alors dévorée par une corruption babylonienne, venaient chercher pâture aux heures d'arrivée des voitures publiques, et s'il s'offrait un objet de nature à réveiller leurs sens émoussés, d'infâmes créatures, apostées à dessein, s'efforçaient, en liant connaissance avec la victime, de l'attirer dans leurs filets.

Parmi les plus éhontés de ces suborneurs, le mépris public avait enregistré le nom du colonel Chartres, per-

sonnage fort riche, bien en cour et très-redouté. C'était un vieillard assez dégoûtant, connu pour attendre les voitures au passage, et qui fut tour à tour flétri par Hogarth, par Swift, Pope et Arbuthnot. Adossé à la porte de l'auberge, une main sur sa canne, le colonel Chartres, en compagnie de John Gourlay, son confident, contemplait les attraits de la fleur du comté d'York. Timide et souriante, celle-ci prêtait l'oreille aux compliments obséquieux que lui prodiguait une dame d'un certain âge, vêtue avec une austère modestie, et qui l'avait abordée avec cette familiarité bienveillante, qu'autorise la suprématie de l'âge et du rang.

Cependant une âme moins pure ou plus expérimentée aurait ressenti de l'éloignement pour la dame si empressée. Cet œil en coulisse, ce nez crochu, cette bouche sensuelle, animée d'un sourire faux et sans gaieté; ce cou replié et tendu en avant par une préoccupation intéressée; cette attitude nonchalante et sans dignité, en dépit de la rigidité du costume, ne pouvaient tromper qu'un cœur naïf. Les passants mieux éclairés savaient à quoi s'en tenir, et chacun avait reconnu avec dégoût la mère Needham, la providence des débauchés, qui ne craignaient pas de lui faire escorte; sirène experte à tout déguisement, et dont la police aurait dû coller le portrait au coin de chaque rue pour exciter les défiances de la jeunesse.

Mais la pauvre Maria, tout étonnée par l'aspect de la

grand'ville, livrait ses secrets avec l'innocence du jeune âge, et, charmée des bontés de cette belle dame, elle ne voyait point le colonel Chartres qui surveillait l'œuvre de sa messagère. Maria cherchait des yeux son père pour le présenter à son officieuse protectrice; et son père songeait, soin vraiment opportun, à aller rendre ses devoirs à l'antichambre de cet opulent nabab, que l'on révère sous le titre du lord évêque de Londres.

2e *Tableau* : — Tandis qu'au fond de sa province le digne pasteur Hackabaout termine l'éducation de ses cinq ou six filles cadettes, pour les livrer à leur tour à la consommation de Londres, refuge de ces infortunées mises au monde par des parents nécessiteux, qu'est devenue Maria?

Dans un appartement surchargé de meubles somptueux, mais lourds et mal appareillés; luxe écrasant et de hasard, acquis de seconde main, l'on voit sur une ottomane une jeune femme nonchalamment renversée, parée sans être vêtue, suivant la pittoresque expression d'un prédicateur, et dont les traits sont animés de l'expression la plus railleuse et la plus insouciante. Sûre de ses charmes, elle forme un contraste saisissant avec la jeune fille gauche et timide que l'on a entrevue. Ce sont les mêmes traits pourtant; on la reconnaît, et l'on est surpris de l'avoir reconnue.

Les leçons du colonel Chartres ont profité; l'élève

abandonnée, mais dépravée à fond, est à la hauteur du maître. Maria est à l'apogée de sa fortune et défie l'avenir. Elle appartient à un banquier juif fort laid, à un de ces Portugais qui, jadis, rapportaient de l'Inde des fortunes colossales. Cet enfant d'Israël est un piètre ragoût pour un tendron de vingt ans; aussi Maria prend soin de régler le chapitre secret des indemnités. Un amant de cœur s'est glissé près d'elle; mais le Juif inattendu vient déranger la partie. Situation perplexe, où la présence d'esprit prend beaucoup d'à-propos.

Tandis qu'une servante protége la prompte évasion du damoiseau, qu'elle suit en lui portant ses chaussures, Maria, pour détourner l'attention du financier, renverse d'un coup de pied mutin un vaste plateau chargé de porcelaines. Un négrillon, qui apportait la bouilloire à thé, recule d'épouvante, tandis que le juif, tout à son mobilier, s'efforce en vain, non sans d'affreuses grimaces, de retenir la table lancée sur lui. Pour justifier cette feinte, la rusée friponne a sans doute simulé une querelle; car sa figure est empreinte d'un mélange de courroux et d'envie de rire tout à fait plaisant.

Contre les murs du salon, on voit le portrait de Woolston, auteur d'une *Apologie du Christianisme*, adressée aux Juifs, et deux tableaux bibliques : c'est David dansant devant l'arche et excitant l'ironie de la fille de Saül. Dans le lointain, Osa soutient l'arche chancelante; mais un personnage, coiffé d'une mitre, à qui

sans doute il convient de laisser chanceler l'arche sainte, poignarde Osa par derrière. A côté, dans l'autre cadre, c'est Jonas, qui, de loin, menace l'impudicité de Ninive. Ces fantaisies tiennent lieu de réflexions et d'intermèdes.

3e *Tableau :* — Du désordre à l'indigence, il n'y a pas plus loin que de la débauche au crime. Nous sommes à Drury-Lane, quartier dévolu aux mauvaises mœurs, dans un taudis, et sous les toits, car on voit le ciel par une porte entrebâillée. Un grabat, une chaise unique en paille, qui, servant de table, porte une bouteille convertie en chandelier, et une assiette à soupe condamnée à un pire usage; un triangle de miroir cassé, adossé à une jatte crénelée de brèches; une bouteille d'eau-de-vie, un peigne gras, une boîte à pommade qui porte l'adresse d'un apothicaire, une cafetière boiteuse, une tasse dépareillée de sa soucoupe, posée sur une espèce de billot; un petit pain, avec du beurre enveloppé dans une feuille des lettres pastorales de Gibson, évêque de Londres, afin, sans doute, d'utiliser la morale; tel est le fond de l'ameublement. Cependant, on a sacrifié aux grâces. A côté de la boîte à perruque de James Dalton, célèbre voleur de nuit, récemment pendu, sont attachés les portraits de Macheath, filou illustré dans l'opéra des *Gueux*, et du docteur Sacheverel, *sanctæ theologiæ professor*... L'artiste avait une médiocre opinion du clergé de son temps.

Ce galetas est desservi par une matrone ignoble. Belle encore et flétrie, Maria s'éveille à midi, après une nuit orageuse, et constate l'heure à une montre volée qu'elle tient à la main. Sa dernière heure de liberté a sonné : le drame est à son apogée, et le juge Gonson, suivi des constables, apparaît sur le seuil.

4e *Tableau.* — Quel triste aspect que celui d'une maison pénitenciaire ! La maison de force que nous avons à visiter est à la fois une géhenne et une école de dégradation. Parcourons cette longue file de créatures déchues, occupées à battre du chanvre avec de pesants fléaux, sur une rangée de billots. La pièce est sombre, malsaine, et sans autre ornement que la caricature du juge Gonson, charbonnée sur le mur et suspendue à un gibet ; œuvre de quelque captif.

Près de la porte se tient un garde-chiourme d'une figure brutale, répugnante, inepte : du bout de son fouet il menace une jolie fille, nouvelle recrue de ce séjour ; charmante, harassée de fatigue et accablée de douleur. Tandis que la malheureuse Maria, toute à la terreur, soulève sa massue avec effort, la femme du geôlier, qui l'effraie pour détourner son attention, lui vole ses dentelles et son mouchoir, en la chargeant d'invectives. Plus loin, un vieillard en habit brodé, l'épée au côté; bat le chanvre avec philosophie : c'est un gentilhomme, un joueur et un fripon. Ailleurs, une

fille hideuse et trapue, prototype de malice et de dépravation, se repose sur son marteau en jouissant de la désolation de Maria. C'est la paresse qui a conduit là cette créature, mal avoisinée, car auprès d'elle on a placé une enfant de douze ans ; les traits de cette dernière sont intéressants : elle travaille de son mieux et reviendrait au bien si la justice l'avait mise à meilleure école. Plus loin, une courtisane abrutie, à côté d'une femme enceinte que la rudesse des travaux met en danger de mort.

Au premier plan sur la gauche, la duègne de Maria, horrible, avec un nez à demi rongé, ajuste à sa jambe un bas de soie à coins argentés qui ne fut pas tissé pour elle. Elle a trouvé une compagne dans une servante de bas lieu du même âge ; elles sont gaies, et, on le voit, pratiques accoutumées de ce séjour.

Voilà la dernière étape de la jolie fille du comté d'York; c'est là qu'elle doit achever de se flétrir ; c'est là qu'atteinte par la douleur et les remords, elle comprend enfin qu'elle ne se relèvera jamais, et laisse deviner, à sa physionomie profondément altérée, que l'endurcissement de la conscience ne lui donnera jamais la brutale insouciance devenue la consolation de ses compagnes. Son pâle visage tourné vers le spectateur, elle regarde les cieux comme une victime résignée, et celui-ci, touché de tant de charmes, de jeunesse et de misère, ne peut s'empêcher de se dire : — Voilà ce que Lon-

dres fait d'une honnête fille, élevée à la sagesse par un ministre de la religion, quand elle a le malheur d'allier ces deux dons funestes : l'indigence et la beauté.

5e *Tableau.* — On publiait autrefois à Londres un journal hebdomadaire, rédigé par deux médecins tarés, qui couraient les logements garnis pour recueillir au chevet des malades des observations curieuses. L'un, au visage replet et luisant, se nommait Misaubin ; jadis bouffon d'un empirique de foire, il s'était enfui de Hambourg, poursuivi pour quelque méfait, et il finit par être pendu en Angleterre comme meurtrier. L'autre, maigre et emporté, avec une figure de lézard, eut le même sort quelque temps après : il avait traité par le poignard son hôte malade et confié à ses soins. Ces deux praticiens se rencontrèrent un jour dans une chambre mortuaire, et, sans égard à la solennité du moment, ils se prirent de querelle sur l'efficacité de leurs drogues : l'un défendait son élixir, l'autre ses pastilles. Ce dernier, nommé Mac-Gennis, à bout d'arguments, renversait en gesticulant, chaises, tables, écuelles et pots.

Tous les remèdes avaient été épuisés sur la malade, et, dans sa mansarde, où la lumière entre obliquement par une lucarne, on reconnaissait pêle-mêle d'ignobles ustensiles, et une boîte de pilules. Une pipe cassée indique la présence récente d'un familier du logis ; un

galant, qui aura le premier, pris la fuite. Pour sauver la mourante, on a employé les vomitifs, puis un remède tout différent, comme il apparaît par un vase ébréché laissé devant le lit, et par une vessie pendue à un clou et terminée par un petit tube pointu, forme populaire et peu connue de l'instrument que Molière a mis en scène. Ces détails, d'une répugnante familiarité, contribuent à la poignante réalité de la scène.

Cependant, la joie, en des temps plus heureux, a illuminé cette pauvre chambrette, où elle a laissé un souvenir gravé, avec la fumée d'une chandelle aux solives du plafond : un chiffre M. H. entouré d'emblèmes galants. Le feu brille sous l'âtre, où, devant une marmite qui bout et déborde, rôtit, pendu à une ficelle, un morceau de viande, qu'un enfant déguenillé, l'orphelin, fait tourner avec insouciance.

Tandis que la mort s'abat sur ce toit, une mégère agenouillée inventorie la malle de la défunte, cette malle que l'on a vue autrefois sortant de la diligence d'York ; l'horrible femme, saisie d'une joie cupide, commence à butiner. Elle est à demi cachée par les deux docteurs aux prises.

Derrière eux, frappée d'un jet de lumière, étendue sur un fauteuil, enveloppée dans la couverture arrachée à son lit et qui retombe autour d'elle en plis écrasés et lugubres, Maria, la tête renversée en arrière, expire, soutenue par sa hideuse tutrice, reconnaissable à son nez

ébréché. Les joues de la misérable fille sont décharnées, ses lèvres livides, son nez serré. Ces yeux si pénétrants sont clos de leurs paupières gonflées ; la mort a détruit les restes d'une beauté fatale et n'a attiré aucune âme sympathique aux derniers moments de celle qui vient de s'éteindre dans l'opprobre, dans la solitude et la nudité de la misère, car l'unique chemise de Maria est à sécher au-dessus de sa tête, sur une corde où on l'a étendue.

La réalité des détails ajoute à la sinistre impression de ce dénoûment.

Exploitée de son vivant par deux charlatans infâmes, volée avant que d'être morte, et laissant livré au dénûment un orphelin, la fille du pasteur a quitté ce monde poursuivie jusqu'au dernier soupir par ces outrages et cette douleur.

6e *Tableau.* — Le drame est achevé ; mais l'auteur poursuit son héroïne au delà de la mort. Il manquait à cet enseignement l'implacable dérision des funérailles. Il faut que l'élément comique vienne sceller avec la plus navrante réalité la moralité de l'histoire : non le comique enjoué de Molière, mais le sarcasme amer et fantasque dans sa noire philosophie, comme l'a parfois lancé la sauvage énergie de Shakspeare.

En effet, le respect des morts est un des derniers scrupules qui s'évanouissent au fond du cœur humain,

et la pensée des profanations dont on pourrait un jour devenir l'objet est une de ces fiévreuses rêveries qui confinent au cauchemar.

Il est là tout ouvert, ce cercueil, posé sur des tréteaux, dans une salle basse, et environné d'un essaim de créatures sans nom. Belle, la gorge découverte, l'œil provoquant, telle en un mot que l'on a vu Maria naguère, une fille, penchée sur ces restes, regarde ce qu'à son tour elle deviendra. Sur le couvercle de la boîte, posé en travers, on lit : M. H. *mourut le* 3 *septembre* 1731, *âgée de* 23 *ans*. A côté de l'inscription est une bouteille d'eau-de-vie, que la servante de la défunte tient par le goulot. Au pied de la morte, son enfant drapé de deuil enroule une ficelle au flanc de sa toupie. Autour de la défunte, d'anciennes compagnes s'enivrent et rient; l'entrepreneur des funérailles courtise une demoiselle qui lui vole son mouchoir; sa voisine minaude devant un miroir; le marguillier, l'œil en flamme, se livre à un entretien équivoque; les verres circulent; le cercueil n'est plus que le buffet d'une taverne. Quoi de plus monstrueux que cette gaieté; de plus capable, que cette profanation, d'inspirer la compassion et l'effroi!

Tel est, avec son épilogue, ce drame en six tableaux, où les effets du vice sont traduits dans leur plus pittoresque horreur. Les acteurs qui y sont mêlés sont des portraits, livrés sans distinction de rang à la réproba-

tion publique, avec une audace inconnue jusque-là. Le succès de cette tragédie populaire fut si grand, qu'il retentit jusqu'au fond de la Russie, et que, peu d'années après, il arriva de la Chine des porcelaines, qui reproduisaient les scènes de *the Harlot's progress*, dont le théâtre s'était emparé.

II

Conversation de minuit. — Bier-Street et Gin-Lane. — Invention des jardins anglais. — Anecdote sur Farinelli.

Un jour, William Hogarth, qui cherchait volontiers à accomplir l'impossible, eut l'étrange fantaisie de peindre des sons. Cette idée lui vint le soir de la première et unique représentation de *Judith*, oratorio de Fesch, composé sur un livret du jeune Huggins, fils de l'ancien et abominable geôlier du Fleet. La chute de l'ouvrage fut due à une cause singulière, en dépit d'une mise en scène splendide. Pour être agréable à John Bull, on n'avait reculé devant aucun effet de mélodrame, et un moment vint, où l'héroïne juive fit voler d'un coup de cimeterre la tête sanglante et monstrueuse d'Holopherne, jusqu'au bord de la rampe. Le peuple poussa des cris d'indignation, et Holopherne eut

beau protester, en exhibant sa vraie tête sur son vrai cou, le parterre contraignit Judith à quitter les planches.

Comme Hogarth avait assisté aux répétitions, il en offrit la représentation au public. Son estampe donne l'idée d'une musique exigeant un formidable déploiement de mouvement et de cris. On reconnaît, aux attitudes et aux contractions des visages, le registre de voix de chaque exécutant. Le ténor, le baryton, le soprano, la basse sont aisés à distinguer, et les notes placées devant chaque pupitre justifient exactement les contorsions des chanteurs.

Depuis son mariage, notre artiste ne faisait plus que de rares apparitions à la taverne de mistress Tottenham. On l'y voyait pourtant; mais il ne cessait de tonner contre les excès de boisson de Savage, de Garrick même et du jeune Hoaldy. Le punch était surtout l'objet de ses invectives; cette boisson, disait-il, rend l'estomac malade et réagit au cerveau; l'effet du punch sur la société anglaise est désastreux. Un soir, il apporta triomphant à ses amis une planche dont nous sommes obligé de parler, car elle est restée la plus populaire des œuvres de ce peintre : c'est *la Conversation de minuit*.

Douze personnages totalement abrutis, et dans un état voisin de la démence, sont restés réunis, jusqu'à quatre heures du matin, autour d'un baquet de punch. Des membres des quatre facultés, en grand costume,

des commerçants, des militaires; un pasteur en soutane, qui fume et agite le breuvage, avoisiné d'un chantre qui lui a jeté sa perruque sur la tête; un légiste, le lord Nottingham; un médecin débraillé qui verse le contenu d'une bouteille sur un officier étendu mort ivre; un diplomate hébêté dans un repos léthargique, et dont les poches vomissent des écrits politiques, (ledit grand politique enflamme gravement sa manchette et sa cravate, persuadé qu'il allume sa pipe); un petit-maître portant bourse à cheveux et postillon d'amour; enfin, un filou qui, la main sur son cœur, fait un discours contre le vice : tels sont les commensaux de cette orgie nocturne, remarquable par la dégradation imprimée sur les physionomies, par le mouvement de la scène, la vivacité des effets, et le sentiment de répulsion qui résulte de l'aspect général. Comme les douze convives étaient autant de portraits de débauchés hypocrites, on s'arracha cette image, et, pour la première fois à Londres, on se moqua des ivrognes. C'était un beau résultat, mais trop léger, pour un moraliste qui prétendait les ériger en un sujet d'horreur et d'épouvante.

— La société anglaise, dit-il un jour au cabaret, périra par l'abus des spiritueux; déjà l'on ne rencontre que des brutes en tous lieux. Ce peuple hâve, exténué, race de spectres, est dévoué à ce genre de mort par son gouvernement qui, ne voulant pas le nourrir,

le livre à la débauche pour lui ôter l'énergie de la révolte. Tout ce qui est pauvre est destiné par la Providence à s'enrichir par le travail : ici, l'indigence énervée perd son courage, son génie, et roule dans le bourbier d'infamie. L'eau-de-vie, le rhum, le gin, quels fléaux! Vous avez soif, toujours soif... que ne buvez-vous du cidre ou de la bière! Voyez, poursuivit-il en s'animant, ce qui se passe dans les rues où l'on débite la bière, et comparez-en l'aspect à celui de ces carrefours, de ces ruelles, dévolues sous la protection impie des constables, à la consommation du gin.

« Au quartier de la bière, la gaieté rayonne et la santé s'épanouit : ce sera le boucher du coin qui cause avec son voisin le maréchal, et, les coudes sur la table, commente avec esprit la politique du roi Georges. Ils ont bon appétit, et tiennent leur cuisine approvisionnée, car ils font bien leurs affaires. Les voyez-vous, le nez dans leur pot, reprendre haleine en cajolant quelque joli minois? Puis, voici les poissonnières entonnant d'une voix claire et point enrouée la chanson de M. Lockmann sur la pêche des harengs... Un portefaix reprend ses forces avec un verre de porter; le porter est le vin bourguignon de la joyeuse Angleterre. Paveurs, porteurs de chaise, ouvriers; du savetier dans son échoppe souterraine, jusqu'aux combles des maisons, jusqu'au couvreur sur les toits, chacun se désaltère; le travail se poursuit allégrement; la bière

entretient l'activité, la santé et l'animation des esprits. C'est là que notre ami, le peintre Étienne Liotard, va chercher ses modèles; mais le pauvre diable ne saisit bien que la physionomie des bouteilles, il a totalement échoué dans le jambon, car il n'est pas coloriste. Eh, vive le porter et l'ale d'Écosse! — quoiqu'elle soit d'Écosse; — voilà une boisson fraîche, piquante au goût, qui fait rire l'estomac, donne saveur au rôti, et fait aimer le sel, qui loin d'être ingrat, nous ramène à boire!

— Parbleu! s'écria Garrick, il donnerait soif à la Tamise!

— La bière, observa Savage, est pour le tube digestif le moins fastidieux des balais... mais le gin!

— Le gin! s'écria William avec fureur; le gin! tenez, voyez-en les résultats! voilà Savage; un enfant... on le prendrait pour un vieillard, avec son œil cuit, sa figure pâle et flasque. Plein de talent, tu étais né pour être un homme; tu n'es rien, tu crèveras dans la boue...

— Je te ferai voir... répliqua Richard furieux, en se postant pour boxer.

— Tu n'as plus de vigueur, et je t'abattrais d'une pichenette. Veux-tu faire le gentilhomme? Tu as une épée : mais tu n'as plus de bras... des pistolets, donc? ta main tremble... Écoute, alors; ou va te coucher.

— Enfin, on ménage la dignité de ses amis...

— Il est loin de compte, l'ami, s'il me croit mis au

monde pour exécuter la danse des œufs sur le turf de ses vanités !

— Eh bien, insulte ce que je respecte, et abolis le gin... ajouta Savage en s'accoudant lourdement sur la table, à faire vibrer verres et bouteilles.

— Je n'en dis rien que l'on ne puisse constater ; il suffit d'aller à midi dans une ruelle consacrée à ce genre d'empoisonnement. La plus horrible est celle de Saint-Gilles ; vous n'avez qu'à passer deux heures aux alentours de ce caveau, qui porte sur son enseigne : GIN ROYAL, et plus bas, sur un écriteau : « Ivre pour un penny, ivre-mort pour deux pences, la paille fraîche gratis. » Vous verrez ce qui se passe sous le patronage du roi, père de son peuple, qui a laissé s'installer deux prêteurs sur gage, avec leur enseigne, à côté de cet affreux tripot, où ils vont engigner des êtres privés de leur raison.

— Qu'en résulte-t-il ? que l'on boit, comme partout...

— On boit toujours et encore ; on boit ses meubles, sa paillasse, ses vêtements, jusqu'à sa chemise ; on boit ce qu'on devrait manger, on boit à crédit, on boit la subsistance de sa femme, de son enfant, et l'ivresse n'a d'autre terme que la léthargie. D'abord, avant-hier, un habitué du lieu s'est pendu dans sa chambre où il ne restait que les quatre murs ; il avait détaché et vendu les vitres, ainsi que la serrure... C'est avec raison que

le peuple dénomme le gin, du *strip-me-naked* (dépouille-moi nu). J'ai vu un ivrogne empaler un enfant avec une broche; j'ai vu des mendiants se battre jusqu'à la mort; j'ai vu des filles déguenillées se traînant dans les ruisseaux, tandis qu'une autre rongeait un os ramassé dans la boue et qu'un chien lui disputait; plus loin, une malheureuse toute rouge de froid et d'asphyxie, dormait au coin d'une borne sur un tas d'ordures. Il y avait aussi une misérable couverte d'ulcères, accablée par l'ivresse, et dont l'enfant, tout atrophié, tomba du haut d'une rampe d'escalier et se brisa le crâne. Et quels visages repoussants! quel silence morne, quelle tristesse lugubre à travers cette ignoble cohue! Mais le plus affreux spectacle (il ne sortira jamais de ma mémoire), c'est celui du marchand de ballades et d'eau-de-vie, adossé aux murs de cet enfer : il a vendu ses bas, sa veste, sa chemise, et blême, épuisé, sans voix, sans mouvement, il étale son corps décharné dont on peut dénombrer les côtes. Ce squelette ambulant a les yeux caves, le crâne dépouillé, le nez rongé, les lèvres blanches et avalées; sa peau jaune et sèche, tendue sur les mâchoires par une maigreur idéale, est collée sur les dents qui, par leurs saillies, se dessinent une à une au-dessus des lèvres; des traînées d'une sale écume dévalent sur son menton; il frissonne encore et ne vit plus, l'alcool s'est substitué au sang dans ses veines : imaginez une momie peinte en blanc et qui remue;

tendez une peau de mort sur un squelette : voilà l'homme tel que l'a fait le poison du gin.

— Que le diable l'emporte ! murmura Savage d'une voix creuse en montrant William, il sera cause que de trois jours je n'aurai de goût à la boisson !

— Savez-vous, continua Garrick assez ému, qu'il y aurait là deux beaux dessins à faire?

— Ils sont faits, reprit Hogarth ; je vous les ai racontés...

— Il tira alors deux estampes de sa poche, où, selon son habitude, il les avait ployées en huit doubles ; on étendit le papier, et chacun trouva la description faible auprès de la saisissante impression du tableau, l'un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'artiste. *Bier-street et Gin-lane* furent très-répandus dans les ateliers pendant plus d'un demi-siècle.

Parmi les admirateurs de l'ouvrage se trouvaient, Thomas Tyers qui embellit les jardins du Vauxhall, entrepreneur, poétereau, chansonnier, moraliste; il promit de faire la complainte du gin et la chanson de la bière; — William Kent, architecte et peintre, qui, d'abord barbouilleur aux gages d'un carrossier, avait depuis étudié à Rome, et en revenant par les Alpes, s'était épris des pelouses couvertes de bouquets d'arbres, sortes d'Édens désignés dans le pays sous le nom de prés-bois. Dès lors, cherchant à marier l'ordonnance des jardins d'Italie aux caprices de la nature sauvage,

Kent avait consacré sa vie à planter des parcs; il créa les jardins anglais, destinés à être copiés par toute l'Europe, et fut le véritable Le Nôtre de cette école nouvelle.

Tandis que l'on devisait, Théophile Cibber, fils du comédien Colley-Cibber, et acteur lui-même, entre à la taverne : il sortait fort ému de l'Opéra. — Vous savez, dit-il, que Londres est depuis deux mois partagé par la rivalité de Farinelli et de Caffarelli? cette lutte a eu ce soir son dénoûment. Depuis quelque temps l'on se battait chaque soir au parterre; enfin, on a réuni les deux champions dans la même pièce, et le tumulte est devenu impossible à décrire durant tout le premier acte. Au second, les deux acteurs paraissent ensemble. Caffarelli, le tyran de Syracuse, vient insulter son captif au fond d'un cachot! Il a chanté son air avec une si admirable supériorité, que les *Farinellistes* se sont vus réduits au silence. A son tour, Farinelli secoue ses chaînes et prélude par un adagio; la voix a été si pure, l'expression si touchante et si profonde, que tout à coup le tyran, partageant l'émotion de la salle et entraîné par un irrésistible élan, oublie son rôle : Caffarelli se jette dans les bras de Farinelli... Jugez de la rumeur! la salle croulait; il a fallu reprendre la scène, et vous pouvez croire que les *Farinellistes* ont donné autant de hurras à Caffarelli, que les amis de ce dernier au divin Farinelli. Ces deux chanteurs, en-

flammés par l'enthousiasme général, ont dépassé les limites de la perfection humaine.

— Admirable, sublime! s'écria Garrick. Dieu, que je porte envie à ce Caffarelli!

— Vous voyez, poursuivit John Hoaldy, toujours sous la préoccupation de ses velléités théâtrales, que le sort d'un acteur n'est point si misérable...

— Non, s'il est le roi de la scène, et encore... qu'il faiblisse un jour et tout est oublié. Que reste-t-il d'un son quand l'écho l'a redit? rien. Puis, que de souffrances, de travaux et d'échecs, pour conquérir ces applaudissements-là! Croyez-nous; c'est un sot métier que celui de bête curieuse, fût-on tigre, lion, paon ou rossignol. Au surplus, si le diable vous tente, faites des pièces; nous les jouerons entre nous dans une des salles du Vaux-Hall, ou ailleurs, et vous aurez ainsi l'occasion de passer votre fantaisie. Vous verrez, John, de quel air votre ami Garrick sait remettre une lettre ou porter une bouteille!

— Voilà déjà mes rôles accaparés, dit en riant William; il ne me reste à briguer que l'emploi des muets.

En effet, doué d'une mémoire singulière des localités et des physionomies, Hogarth était incapable de retenir trois mots par cœur; il n'apprenait rien dans les livres, parce qu'en les parcourant il oubliait page à page, et même il ne savait calculer qu'avec des cailloux.

Mais cette tentative de digression n'entraîna point le jeune Hoaldy qui avait mordu à l'appât de Garrick avec beaucoup d'entrain. Ce jeune théologien, le futur chapelain du prince de Galles, puis de la reine, promit une pièce et retint les rôles d'amoureux. Nous verrons plus tard ce qu'il en adviendra.

— Vous savez, dit Cibber pour changer de propos, ce qui arrive à notre voisin Tom?

— A cet imbécile?

— Que vous avez surnommé *rakewell* (littéralement *bonne canaille);* oui, au fils de cet avare, de cet usurier?..

— Eh bien?

— Son père est mort, on l'enterre demain au soir.

— Oh! oh! répliqua William, j'irai voir le fils demain matin; si je ne m'abuse, ce dénoûment-là est le prologue d'un joli drame.

— Attendez au moins quelques jours... observa Garrick.

— Je m'en garderai bien; c'est une étude de mœurs à prendre sur le fait.

— Alors je vous accompagnerai.

III

Le petit lever d'un héritier. — Essais tragiques de Garrick. — Visite à Bedlam, en 1735. — The Rake's Progress, roman de mœurs en huit chapitres.

— Ce petit Rakewell, disait William à son ami Garrick en chemin faisant, est très-bien qualifié. Fanfaron de vice, il possède en germe tous les goûts dépravés dont la parcimonie de son père ne lui a pas rendu l'apprentissage facile. Bête, et sans plus de cœur que de cervelle, impatient de réparer le temps perdu, il ira vite et loin; son avenir me promet un symbole accompli de la vie de nos parvenus, et de nos désœuvrés de la ville de Londres.

Quand les deux amis furent admis à offrir leurs compliments de condoléance à Tom, ils le trouvèrent au milieu du salon qui servait de repaire aux opérations de l'usurier défunt. Notre héritier livrait les dimensions

de sa personne insignifiante et blondasse à l'arpentage d'un tailleur qui lui prenait mesure, tandis que des serviteurs et des gens de loi procédaient à l'inventaire du coffre-fort. Caisses, malles, bureaux, buffets, portes et fenêtres, tout était ouvert ou défoncé; les tables étaient chargées d'or, d'argent, de lingots, de contrats, d'actions de la compagnie des Indes; un tapissier, occupé à tendre en noir ce salon antique et délabré, faisait tomber une pluie d'or du sommet d'une corniche.

— Voilà qui est bien, dit William, après avoir supplié Tom de ne point se déranger; nous sommes libres de notre temps, et si notre assistance peut vous être utile...

A ces mots, un notaire assis à une table, où il semblait fort occupé, braqua sur eux deux yeux jaunes comme de l'or, avec une certaine inquiétude. — Observez cet homme de loi, continua Will à voix basse en poussant légèrement Garrick.

Le notaire inhuma tout doucement dans sa poche un sac mince et long, tandis que Tom, sous la main du tailleur, se détournait, en retroussant la basque de son habit, afin de faciliter la prise de sa ceinture.

— On croirait, murmurait David, que le défunt n'est qu'absent; voyez : son portrait est coiffé de cette même toque que nous retrouvons sur le marbre de la cheminée...

— Il manque à l'effigie son pendant ; les armoiries de ce râcle-deniers, trois tenailles en champ d'or. Et ce chat maigre sur ce coffre-fort, la patte posée sur un sac de trois mille francs... et ces vieux souliers rapiécés de la main de l'avare, avec le parchemin d'une bible gothique... et tout ce désordre si rapidement organisé par la convoitise... Vraiment, cela est fort joli. Tenez, voilà le journal intime des actes du vieillard ; là, sur le parquet : vous avez la vue longue, si l'on pouvait...

— « Le 3 de mai, épela lentement David, mon fils arriva d'Oxford ; — le 4, dîné à midi chez le cuisinier français ; — le 5, *je parvins à faire passer mon mauvais schelling...* »

— Quel événement ! c'est de la haute comédie. L'héritier d'un si galant homme sera-t-il dupe ou fripon ?

Tandis que nos observateurs agitaient cette question grave, deux femmes pénétrèrent dans l'appartement, l'une vieille, l'autre jeune, se ressemblant entre elles, et la dernière dans un état... intéressant.

— Eh quoi ! s'écria Tom, vous avez quitté Oxford et vous venez ici en un pareil jour ! C'est un procédé d'une inconvenance...

— Mon ami, articula avec peine la jeune fille ; j'espérais, vous m'avez promis...

— Ma chère, ce sont folies de jeunesse dont il ne

sied plus de se souvenir, surtout lorsque plongé dans le deuil...

Ces mots, l'air dédaigneux et railleur du jeune homme frappèrent au cœur l'honnête et tendre Sarah (c'était son nom); une vive douleur, une humiliation profonde se peignirent sur ses traits, et, prête à s'évanouir, elle tira de son doigt un anneau qu'elle montra silencieuse à son infidèle.

La mère avait plus de courage; elle produisit dans son tablier, dont elle avait fait une corbeille, la collection des lettres de Tom, terminées par des promesses de mariage; et usant tour à tour des prières et des menaces, elle demanda réparation pour son enfant déshonorée.

Quant à Rakewell, il prenait le tout lestement, assez satisfait de se poser en don Juan en présence de plusieurs personnes.

— C'est abominable! chuchotait David, et nous ne saurions souffrir...

— Ne gâtons pas la situation! interrompit Hogarth.

— Vous n'êtes pas révolté?

— Comment! une scène superbe! Je suis juge et sans passion; préliminaire indispensable d'un arrêt bien formulé.

Pour abréger la visite de ses victimes, Tom, sans quitter son attitude, ni se dérober aux investigations du

tailleur, saisit avec impatience une poignée d'or et l'offrit aux deux femmes.

Alors Sarah, tirant avec dignité sa mère, se rapprocha de la porte. Arrivée là, l'infortunée jeta un dernier regard baigné de pleurs, à l'ingrat qu'elle aimait encore, et elle sortit en sanglotant.

Tom s'empressa de parler d'autre chose.

— Me voilà fixé, dit Hogarth ; il sera dupe et fripon.

C'est d'après cette scène, fidèlement reproduite, que William peignit le premier tableau de la série intitulée *a Rake's progress* (la vie d'un libertin), si curieuse à étudier pour pénétrer dans la vie intime de la jeunesse dorée de Londres à cette époque (1). Cette suite logique à la décadence d'une courtisane se compose de huit tableaux, conservés maintenant au *musée Soane*, à Lincoln's Inn Fields, où ils occupent l'attention aussi longtemps et avec autant d'intérêt que la lecture d'un volume. L'auteur les a gravés lui-même; on les trouve dans l'œuvre du maître, incomplétement recueillie en deux volumes in-folio, au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale.

Après avoir terminé la première toile, William la mit dans un coin et n'en parla plus. Tom l'héritier ne

(1) Le mot *rake* n'est pas traduit dans toute son énergie par le mot libertin : il implique l'idée de tous les genres de bassesse poussés jusqu'à l'infamie. Notre substantif *racaille* n'est qu'un diminutif de *rake*.

fit à la taverne que de rares apparitions, pour faire parade de son luxe, et durant deux ou trois ans, les amis du peintre parurent l'avoir oublié. Seulement, parfois on le rencontrait en carrosse, ou l'on voyait son nom sur le programme des courses d'Epsom. Il continuait à rouler sur l'or.

— Je le vois toujours de temps en temps, disait Will avec insouciance; il va bien...

Leur attention fut détournée par d'autres occupations et d'autres plaisirs. John Hoaldy, tout à l'espoir de jouer la comédie, avait bâti des pièces, que la joyeuse bande se mit à représenter devant un cercle intime, et c'est là que le jeune docteur en théologie puisa, dans sa médiocrité comme acteur, la guérison de sa fatale manie. Garrick l'avait prévu : il savait, avec un tact prodigieux, tenter son ambition par les rôles qui lui convenaient le moins, se réservant à lui-même les plus propres à écraser par la comparaison ce rival malencontreux. — Je guérirai, disait Garrick, je guérirai notre ami John d'une si déplorable manie; je l'écraserai sous le poids de ses pastiches, et le dépit de se voir primé par un marchand de vin le rebutera. Johnson avouait que la moralité du but justifiait un moyen, en apparence inconsidéré.

Quant à Hogarth, il était franchement détestable, et montrait si peu de mémoire, qu'un jour, dans une parodie du *Jules César* de Shakspeare, chargé de l'em-

ploi fort secondaire du spectre, il lui fut impossible de retenir les quinze à vingt mots de son rôle. Il eut l'idée de les écrire en grosses lettres sur les flancs d'une lanterne de papier avec laquelle, en fantôme prudent, il entra en scène, à la grande hilarité de l'auditoire.

Ce jour-là, Garrick, chargé de parodier Brutus, parut endurer le joug des lourdes facéties qu'il avait à débiter, aussi impatiemment qu'un lion porterait le bât d'un âne. De son œil, jaillissait un feu sombre, l'amertume rendait son rire sinistre; le ton démentait les paroles; le geste incohérent se crispait au lieu de s'abandonner. Soudain, le fil qui retenait encore à demi détaché le masque comique, se brise; inspiré par une subite flamme, le clown amateur se sent transporté. Ce n'est plus Garrick, c'est Brutus qui s'avance; Brutus, l'âme en proie aux sombres pensées qui se pressent dans le monologue de Shakspeare. La stupeur crée un profond silence, tandis que le futur acteur se révèle, dans ce passage que la tradition nous a transmis :

« Depuis l'heure où Cassius m'anima contre César, je
» n'ai pas dormi! Entre le premier dessein d'une en-
» treprise terrible, et son exécution, l'intervalle qui
» s'écoule est un songe hideux plein de fantômes...
» La pensée et les forces humaines entrent alors en
» conseil, et pareil à un petit royaume, l'état d'un
» homme subit les déchirements d'une révolte! Oh!
» si nous pouvions atteindre l'âme de César sans dé-

» membrer César ! Mais, hélas ! pour cela, César doit
» saigner ! Eh bien ! amis, tuons-le avec audace et
» sans colère ! Tranchons-le comme une victime digne
» des dieux ; ne le dépeçons pas comme une carcasse
» que l'on jette aux limiers ! Oui, que nos cœurs aient
» du scrupule... à la façon de ces maîtres qui poussent
» des esclaves à un acte féroce, et les en incriminent
» après !... (Ici, une pause.) — Bons seigneurs, ayez
» le regard limpide et gai ; que vos yeux ne décè-
» lent point vos projets ! Non ; portez-les comme
» nos histrions de Rome : d'un esprit placide et d'une
» volonté constante. — O conspiration ! vois-tu de la
» honte à montrer à la nuit ton front dangereux, quand
» le crime en liberté s'épanouit au jour ! Où trouver,
» contre le soleil, une caverne assez sombre pour ca-
» cher ton monstrueux visage ! O conspiration, n'en
» cherche pas : masque-le de sourires et d'affabilité ;
» car, si l'on te voit sous tes traits naturels, l'Érèbe
» même ne serait pas assez noir pour te dérober au
» soupçon !.. »

Tels furent l'énergie, l'entraînement, la pureté, la vérité dramatique, et, par conséquent, la nouveauté de cette déclamation, puissante comme la foudre, qu'après ces tempêtes de poésie, le rire ne put être ramené sur les lèvres des spectateurs. La farce se dénoua dans le silence, sur ce théâtre où Garrick avait tonné pour la première fois.

A partir de ce jour, son esprit devint inquiet, son regard furtivement curieux, son attitude plus sévère, et quand John se félicitait d'avoir renoncé à ses lubies, David, embarrassé, détournait l'entretien. Il lui arriva de s'écrier qu'un homme comme lui ne pouvait pas consumer sa vie à vendre du vin à Cheapside. Enfin, toute sa gaieté s'éteignit.

C'est durant cette crise, que William engagea ses amis à le venir prendre un matin à South-Lambeth, leur promettant une promenade intéressante.

Ils le virent avec étonnement sonner à la porte de l'hospice des aliénés à Bedlam, et produire au concierge un permis pour visiter la maison.

Londres possède aujourd'hui trente-huit principaux hospices, desservant, tant sur place qu'à domicile, environ cent-cinq mille malades par an, et l'on construit sans cesse des succursales nouvelles. Bedlam, situé dans le quartier de Lambeth, et précédemment dans Moorfields, est l'un des plus importants et des plus célèbres. L'ancien hôpital de Bedlam, dont il ne reste plus de traces aujourd'hui, était un splendide édifice, construit en 1695, sur le modèle du palais des Tuileries, par l'ordre de Guillaume d'Orange, l'implacable ennemi de Louis XIV. On dit à ce propos que le grand roi fut si indigné d'une imitation, considérée par lui comme une insultante allusion à sa royale personne,

qu'il fit construire à son tour, sur le plan de Saint-James, un bâtiment affecté au plus vil usage.

Bedlam est le Charenton de l'Angleterre. Tous les monomanes qui ne descendent pas jusqu'au suicide viennent, depuis plus d'un siècle, expirer là.

Au milieu du siècle dix-huitième, Bedlam était un horrible lieu : c'était déjà l'autre vie avec les peines du purgatoire; les séides de la charité ressemblaient assez, dans leurs façons, à ceux qui représentaient Thémis à la porte des cachots.

Parvenus, après avoir traversé plusieurs salles, à l'entrée grillée d'un corridor dans lequel se succédaient les portes numérotées des loges, Hogarth et ses compagnons se trouvèrent enfin dans la partie de l'établissement réservée aux fous furieux. Quelques-uns avaient la faculté, durant les heures de calme, d'errer dans le corridor. Parmi ces derniers, l'un, bizarrement travesti en évêque, chantait des psaumes, une triple croix à la main ; tandis que son voisin accroupi, portant sur sa tête un lutrin, s'écoutait jouer du violon, avec une physionomie rayonnante d'espérance. Près d'eux, morne, à demi nu, un médaillon pendu au cou, un mélancolique rêvait à la charmante Betty dont il avait charbonné le nom sur la rampe. — Triple et navrant symbole, murmura William en les examinant ainsi groupés : la foi, l'espérance et l'amour, aux Petites-Maisons...

Il y avait plus loin un mathématicien traçant des li-

gnes, un astronome lorgnant dans un télescope de papier un ciel absent; au fond des cabanons, on voyait enchaînés, un roi couronné de paille, et un fanatique, rugissant devant une croix, au-dessous du portrait de saint Laurent. Entre les deux loges, on lisait encore (triste souvenir), le nom du poëte Lee.

Soudain, un mouvement s'opère; les gardiens terrassent un aliéné furieux et nu qui s'échappait en hurlant. Tandis que les uns se hâtent de lui attacher les fers aux jambes, d'autres soutiennent son buste, sur lequel étend son ombre une tête rasée, pâle, souriante, hébêtée, qui projette çà et là des yeux vides d'expression.

— Eh bien, dit Hogarth, le reconnaissez-vous?

— Qui donc?

— Votre ancien compagnon, le riche Tom Rakewell, le fils du vieil avare, ce brillant coureur d'Epsom...

— Ah ciel! et dans quel état! plus rien : pas une lueur d'intelligence...

— Si fait! observa Garrick, il a voulu se tuer; remarquez sur sa poitrine cette cicatrice recouverte d'un carré de taffetas gommé...

Bientôt une femme accourant, chargée d'une marmite de laitage, s'accroupit devant l'infortuné, l'appela, lui prit les mains, et toute en larmes, s'efforça de le calmer.

— Quelle est cette personne? demanda vivement William à l'un des gardiens, qui répondit :

— Une des servantes de la maison.

— O sublime effort du dévouement ! murmurait Hogarth en l'envisageant avec attention : est-ce bien elle, et l'a-t-elle suivi jusque-là !

Mais, tandis qu'il y rêvait, et que l'on se disposait à emporter le patient, la servante hospitalière, à l'aspect de deux femmes élégantes, à la mine effrontée, amenées par un sentiment curieux, rougit, se releva, et lançant à ces créatures un regard indigné, elle se hâta de sortir.

Sur un signe d'Hogarth on la suivit, et comme elle traversait le préau, l'artiste s'étant séparé de ses compagnons, la salua avec respect en disant :

— Miss Sarah Young...

Ce ne fut pas sans peine que le peintre se fit reconnaître et parvint à dissiper les appréhensions de la jeune femme, qui peu habituée à rencontrer des âmes sympathiques, finit par céder à l'attrait des confidences.

— Tom a été ma seule inclination, dit-elle ; n'est-il pas mon époux devant Dieu ? Mon devoir était de ne jamais abandonner le père de ma fille, et je l'ai suivi.

— Tant de courage, d'abnégation et d'amour... et l'ingrat n'en a point profité !

— S'il avait su être heureux, notre faute resterait impunie... Tom n'était que faible ; livré à ses seules impulsions, il était sans fiel, et tant qu'il habita chez ma mère à Oxford, son cœur était sincère. La fortune, les mauvaises compagnies ont troublé sa raison : il me

chassa dans une heure de folie, et se perdit à jamais en cherchant à s'étourdir.

Hogarth savait à quoi s'en tenir ; mais il n'essaya point de dissiper des illusions si chères ; consolations suprêmes d'un cœur brisé.

Nul ne connaissait mieux que lui les penchants vicieux et la vie coupable de Tom Rakewell.

A peine l'héritier avait-il solidement assujetti le corps de son père sous un lourd mausolée, que William, lui rendant visite, l'avait trouvé, gauche encore, insolent déjà, entouré d'un essaim de maîtres ès-arts de dissipation : un spadassin à ses côtés ; derrière lui un professeur de cor de chasse, contraint par une hernie acquise à force de souffler, à garder une risible attitude ; devant lui, Essex, maître de danse fort célèbre ; au fond de la salle, l'invincible Dubois, professeur d'escrime, ferraillant la muraille ; Figg, le boxeur, qui se faisait appeler *pugilliste* et tuait un bœuf d'un coup de poing...

Bridgemann, le décorateur, apportait des plans ; un jockey présentait un vase gagné aux courses ; des poëtes parasites, des musiciens offraient des épithalames, des couplets, et l'antichambre était encombrée de fournisseurs, leur mémoire à la main. Niais et infatué au milieu de sa cour, Tom était de bonne prise pour William qui, dans une gravure, avait tourné en ridicule tous ces corrupteurs du bourgeois-gentilhomme anglais.

Quelque temps après, Tom avait convié l'artiste à une orgie dans une maison trop famée de Drury-Lane. Ce que la débauche enfante de plus éhonté avait fourni le sujet d'un autre tableau : femmes déshabillées, avinées, ruisselantes de sueur et de punch répandu; verres cassés, vaisselle éparse, débris de repas amoncelés sur le sol, épisodes de friponnerie ou de cynisme, rien ne manquait à cette scène échevelée, où Tom abruti, ses bas sur les talons, ses vêtements en lambeaux, sa perruque en l'air et son chapeau sur le nez, ne reconnut même pas son convive, qui étudia avec épouvante sur ce visage tout jeune les ravages du vice. L'œil éteint et cerné, les lèvres pendantes, Tôm était en proie à un rire presque machinal, causé par l'impression d'une main plongée dans sa poitrine, tandis que la friponne lui volait adroitement sa montre. Hogarth, à cette vue, fut saisi d'un dégoût profond et s'enfuit.

Plus tard il retrouva au jeu, dans un brelan, consommant ses dernières pertes, son modèle à qui il ne parla point, et que depuis il avait perdu de vue. Quant à la catastrophe, et aux incidents qui l'avaient précipitée, il ignorait tout, et faute de documents, l'historien avait dû s'arrêter.

— Hélas! monsieur, lui disait Sarah Young, si vous saviez dans quelle circonstance je l'ai revu pour la première fois depuis notre séparation! c'était le soir, proche du palais de Saint-James et de la porte du célèbre et

infâme café White, repaire de joueurs de toutes les...

— De toutes les conditions, ajouta William. Nos seigneurs les chevaliers d'industrie y descendent en grande tenue de gala, pour continuer le jeu de la Reine à plus sûr profit.

— C'est là qu'il se rendait, le malheureux, fort bien mis, dans sa chaise toute dorée. C'était le premier de mars; il faisait froid; car les Gallois de la vieille roche, qui regardaient défiler les carrosses de la cour, avaient les mains dans leur manchon et la tige de poireau sur leur chapeau (1). Des joueurs battaient les cartes jusque sur le pavé; il en est qui exposaient en guise d'enjeu leur vote aux élections prochaines... Je les regardais en passant, chargée d'un carton, car j'avais pris l'état de lingère, et je rapportais une assez forte somme de chez lady Falsmouth. La chaise débouche de l'angle de la rue; un groupe d'archers se précipite, enlève les porteurs, et un mandat d'arrêt à la main, l'exempt arrache de son coussin, qui? le malheu-

(1) Ce bizarre usage, aujourd'hui perdu, avait une singulière origine. Le 1er mars 640, les Gallois, sous la conduite de leur roi Cadwallo, ayant battu les Saxons, restèrent maîtres du champ, qui consistait en une vaste culture de poireaux. Chaque vainqueur en cueillit des feuilles et ils en ornèrent leurs casques. Depuis lors, la tradition s'est conservée parmi les Gallois d'attacher, le 1er mars, à leur chapeau, comme une marque d'honneur, des bouquets artificiels de poireaux passementés d'argent. Il est question de cette coutume dans le quatrième acte de *Henri IV*, par Shakspeare, et le passage a fort intrigué les traducteurs.

reux Tom... Je le vois encore tout effaré, au milieu des huées des passants. Jugez de mon désespoir ; puis, de mon bonheur ! Sans ce hasard de ma rencontre, il était perdu. J'accours, je me porte caution de la dette, je la solde sur l'heure et je l'emmène.

— Céleste créature ! s'écriait tout haut William. Charmant tableau ! disait-il tout bas.

— Il n'avait plus rien ; mais il voulait réparer ses pertes... pour m'enrichir, disait-il : sa tête nourrissait un projet sérieux ; mais il fallait de l'argent. Malgré les avis de ma mère, je fournissais toujours ; la gêne atteignait notre maison, mais il s'agissait de son bonheur... Ah ! quelle vie d'inquiétudes, de vaines espérances, de soupçons et de querelles nous avons menée ! Enfin, le jour du bonheur se leva pour lui ; ce fut le plus cruel de ma vie : il se mariait... Je l'appris le matin même, et cédant aux instances de ma mère, j'accourus avec mon enfant, pour m'opposer à la trahison, qui s'accomplissait à la petite église de Marybone. Certes, je n'eus pas lieu d'être jalouse ! Sa future, une douairière de cinquante ans, noire, attifée, trapue, anguleuse et borgne, devait être bien riche, car elle était affreuse. Un vieux prêtre prononçait les paroles sacramentelles ; je voulus me précipiter dans l'église ; on nous chassa.

« Tom m'écrivit une lettre déchirante ; ce faible enfant n'avait pas eu le courage d'affronter la pauvreté et de m'entraîner dans sa ruine. Dure, exigeante, ombra-

geuse et d'un caractère atroce, sa femme l'accabla de maux; il se dissipa pour s'étourdir, se jeta plus que jamais dans les tripots, et il retomba sur la paille. Quant à moi, ruinée par les signatures que j'avais données pour lui et qui revinrent à l'échéance, je me vis expulsée de mon magasin, arrêtée et écrouée au *Fleet* le même jour que lui.

» Il est des destinées unies, en dépit des hommes, par des liens mystérieux. Il parut, et j'oubliai mes maux. Tom était en face de moi, dans une salle basse, attendant aussi sa destination : je le vois encore, le front plissé, les yeux égarés et fixes, accablé des injures de sa femme, penchée sur lui comme une harpie. Un dernier espoir lui restait, bien fragile... une tragédie présentée au théâtre de Drury-Lane; on vint lui apprendre qu'elle était refusée. Brûlé par la fièvre, les tempes humides de sueur, les lèvres sèches, manquant d'air, il demanda à boire, et je vis un affreux petit garçon placer un verre d'ale sous sa prunelle avide, devant sa gorge altérée, et le lui retirer brutalement pour en exiger le paiement. Je n'avais rien, Monsieur, plus rien ; et il râlait devant moi ! A la fin, il parut indifférent à tout, ses yeux se fermèrent, et il fallut m'emporter.

» Nous avons quitté le *Fleet*, lui pour la maison des fous, moi pour le servir. Pensez-vous, Monsieur, espérez-vous qu'il guérira? »

Ce récit émut William jusqu'au fond des entrailles.

—Hélas ! lui dit Sarah en le quittant, s'il m'avait épousée, nous serions trop heureux : j'ai de l'ordre, il vivrait dans l'aisance ; mais c'était rêver l'impossible ; cette fortune grossie du pain dérobé aux pauvres, et étayée sur l'usure, devait s'évanouir, en rendant douleurs pour douleurs. Les pères criminels sont châtiés dans leurs enfants.

Hogarth s'en retourna vivement affecté ; il ajourna pour ses amis le récit de Sarah Young, et rentra au logis où il embrassa plus de vingt fois, avec une effusion étrange, sa jolie compagne. La nuit suivante il ne dormit pas, et dès le lendemain le moraliste se mit à l'œuvre.

C'est dans cette série, par nous minutieusement décrite, on l'a compris sans doute, qu'il a dépensé le plus de verve mordante et d'âpre ironie. La scène du mariage étincelle d'esprit. C'est là, derrière le prêtre, qu'il a placé cette table de la loi dont il ne reste que les mots *I believe* (*je crois*) : tout le reste est arraché par des griffes inconnues. A côté, se trouve la liste des dix commandements, sur une plaque fendue et biffée à partir du sixième, ce qui met parfaitement à leur aise, en face de l'Église anglicane, les faussaires, les courtisanes et les voleurs. C'est aussi dans cette gravure, et contre un des piliers de l'église, paroisse attitrée des riches, qu'on découvre ce célèbre et satirique emblême de la charité des faux dévots : le tronc des pauvres,

sur l'orifice duquel une araignée a filé toute sa toile... Parmi les personnages de la septième et avant-dernière de ces huit peintures, représentant la scène de la prison, l'on voit au nombre des détenus pour dettes, un économiste qui laisse tomber de sa poche un manuscrit où l'on déchiffre ces mots : « *Nouveau plan pour payer la dette nationale, par* T. L., *prisonnier pour dettes.* »

Hogarth conserva jusqu'au dernier jour l'audacieuse ferveur de ses convictions, et *the Rake's progress* en offre une preuve assez piquante. L'œuvre gravée avait paru depuis vingt-huit ans, lorsque l'auteur au comble de la fortune, et aux limites de sa vie, s'avisa d'en donner une seconde édition.

C'était en 1763, peu de semaines après la honteuse conclusion du traité de Versailles, dont lord Bute, en dépit des whigs, avait arraché, à force d'or, l'adhésion à une assemblée corrompue. Les bureaux du payeur général étaient devenus un bazar de votes, et sous la direction de Fox, on paya jusqu'à 525,000 francs par jour. De plus, on destitua les fonctionnaires incorruptibles, et Georges III raya de sa main des officiers de son palais. Ce dénoûment de la guerre de sept ans souleva le mépris de la nation, et Hogarth se rendit l'expression de l'opposition, en ajoutant, à sa gravure si connue de la prison de Bedlam, un portrait allégorique de *Britannia* avec la date. De crainte que l'on ne se

méprît à son intention, le vieillard prit soin de peindre la figure allégorique de l'Angleterre, avec une chaîne au cou, aboutissant à la porte d'un cabanon d'aliéné. Hogarth était alors peintre du roi ; on redouta pour lui la prison ; mais on n'osa même pas le destituer.

Déjà, dans ce pays, où le gouvernement subissait le contrôle de la publicité, la discussion éclairait les partis, et tout en entravant parfois le pouvoir, elle l'empêchait de se méprendre sur l'opinion. Tandis que le principe d'autorité allait s'affaiblissant dans les divers États de l'Europe, il se raffermissait en Angleterre sous la plus libérale des oligarchies. C'est ainsi que, depuis un siècle et demi, la Grande-Bretagne conjure les dangers du despotisme et les périls de la démagogie, à la faveur de sa liberté parlementaire, qui permet le maintien de l'équilibre, parce qu'elle a un esprit public pour sauvegarde, et l'aristocratie comme contrepoids.

IV

Sermon en quatre points contre la cruauté. — Apologie du travail : — Richard Whittington, trois fois lord-maire, légende nationale.

Il existe en Angleterre des sociétés de tempérance et des sociétés protectionnistes des animaux ; deux institutions dont la création accuse les mœurs d'une populace dure et brutale. De ces sociétés la plus récente et la plus active est celle qui a pour but d'étendre jusqu'aux bêtes la jouissance d'une certaine liberté. Dans ce pays où, comme partout, le pauvre trouve peu de défenseurs, les chiens, les ânes, les chevaux et les chats ont leurs avoués, leurs avocats, leurs attorneys, et se font rendre justice devant les tribunaux. Naguère encore, l'on a vu un cheval plaider contre un aréonaute pour être dispensé de monter en ballon.

Quant aux compagnies de tempérance, leur succès

fut moins complet; elles avaient à combattre les instincts de l'homme, bien moins éclairé sur ce point que les quadrupèdes. Toutefois, il est permis de penser que William Hogarth a efficacement contribué à répandre la doctrine de la sobriété, à éveiller l'attention sur les inconvénients moraux et physiologiques de l'ivrognerie.

Son influence à l'égard de la cruauté fut plus décisive. Il lança le premier l'acte d'accusation et fut à l'instant soutenu par les gens éclairés de tous les partis : orateurs, prédicants, romanciers, poëtes coururent à la défense des animaux, et Pope lui-même s'écria: « Le moindre escargot foulé aux pieds, endure un supplice aussi grand que le géant qui meurt. »

Pope se trompait, mais on n'en savait pas plus long sur les phénomènes organiques, et l'erreur avait un côté salutaire.

Il appartenait à la philosophie d'attaquer enfin la férocité native de la race anglo-saxonne : trait de caractère impossible à nier. Les fastes de l'Angleterre sont souillées de sang, remplies de mélodrames atroces; les dynasties ont, durant le cours des âges, réglé leurs différends à coups de poignard ; les princes vivaient comme les Atrides, et les péripéties de la querelle des *Deux Roses* eussent effrayé l'antiquité. Dix à douze rois égorgés, souvent avec des raffinements horribles; des femmes, des enfants décapités, poignardés, ce sont des ré-

cits ordinaires, et le peuple s'associait avec ardeur à ces exécutions. Le lendemain du jour où tomba sous une hache la belle tête romanesque de cette Marie Stuart, objet, parmi nous, de si touchantes élégies, la bourgeoisie de Londres illumina partout, dressa des tables dans les rues et s'enivra d'allégresse et de porter. Deux siècles après, Culloden fut l'occasion de supplices implacables, réprouvés par nos mœurs.

Dans la classe moyenne du peuple, la férocité ne pouvait se donner de si pompeux spectacles : elle se dédommageait avec les combats des dogues et les duels de coqs. Il était de bon goût, parmi la jeunesse à la mode, d'irriter des coqs et de les harceler avec des bâtons jusqu'à les faire périr; le *cock-pit* n'était qu'une variété de ce divertissement, assaisonné de l'attrait des paris; car le violent amour du jeu accompagne d'ordinaire la brutalité des mœurs. C'est au latin que le coq doit le malheur de ses destinées en Angleterre. Son nom, *gallus*, synonyme et symbole des Gaulois ou *Français*, l'avait dévoué aux furies du patriotisme : guerre sans trêve, car on négligeait de comprendre le *gallus* ailé dans les traités de paix.

Mais le symptôme le plus frappant de la dureté de cœur parmi ce peuple, c'est la coutume d'entretenir des boxeurs qui s'entretuaient sans se haïr, par état, publiquement, aux applaudissements frénétiques d'une foule enchantée. Depuis quelques années, ces sor-

tes de représentations sont interdites : il a fallu, pour amener un pareil résultat, que les gros bonnets de la finance, intéressés dans les entreprises théâtrales, eussent à cœur de mettre fin pour ces établissements, à une concurrence ruineuse... La cupidité l'a seule emporté sur la barbarie. Déterminée par de si nobles motifs, l'aristocratie britannique, secondant les vœux de la philanthropie, consentit à fermer les boucheries humaines, décorées, au temps d'Hogarth, du titre honorable d'académies de pugilat. A cette époque, l'art de boxer faisait partie de l'éducation, non à titre d'art défensif comme aujourd'hui, mais de science offensive; les boues de la cité étaient journellement ensanglantées de rixes populaires, excitées par les curieux avides de spectacles, et terminées par la mort du vaincu, dont l'adversaire, porté en triomphe et soulé par la reconnaissance publique, était assuré de l'impunité.

Du reste, la cruauté était partout, jusque dans les lois, surtout dans les lois. Notre Hogarth en a flétri l'esprit, en plaçant, au milieu du cortége d'une exécution à mort, comme emblème de la magistrature, *la perruque légale*, au bout d'une pique portée par un boucher ; l'homme qui au delà du détroit, symbolise la soif du sang, et que, comme tel, on prive du droit d'être juré dans les affaires criminelles ; exception qu'il partage avec les chirurgiens.

La première croisade contre la barbarie des mœurs

fut donc entreprise par William Hogarth, qui fut bientôt secondé par la phalange des publicistes. Ses amis lui avaient reproché de se faire le courtisan de *John Bull* aux dépens de la classe heureuse. Il voulut, par ses enseignements, atteindre tous les ordres de la société. Personnifiant donc, sous le nom de Thomas Néron, un élève de l'école de charité de Saint-Gilles, il le représenta, dès son enfance, au milieu d'une troupe de garnements, infligeant des tortures à divers animaux. Les uns suspendent, par la queue, des chats à des lanternes ou les jettent par la fenêtre; d'autres plument des oiseaux; il en est un qui attache un os énorme à la queue d'un caniche, tandis que le fidèle animal lui lèche doucement la main. Thomas les surpasse en méchanceté.

Devenu cocher de fiacre, il exerce sa férocité sur son cheval qui tombe exténué de fatigue et accablé de coups. Là, se trouvent, un berger qui achève d'assommer un agneau ; un brasseur insouciant, qui fait passer la roue de son camion sur un enfant ; un ânier dont la monture ploie sous un triple faix; enfin, sur les murs, on lit l'annonce d'une lutte de boxeurs et d'un combat de coqs. Bientôt, l'habitude de la cruauté pousse Thomas à l'assassinat : il égorge sa maîtresse, la nuit, au coin d'une rue où il l'a traîtreusement attirée, et il finit par être pendu. L'épilogue de ce drame singulier retrace un des plus étranges préjugés de la

nation anglaise, celui qui concerne les chirurgiens. Cruel envers tous, Tom sera puni par la cruauté. Détaché du gibet, on l'a porté à la halle de chirurgie, meublée de squelettes et d'un chaudron où l'on fait bouillir des têtes. Réunis autour du corps du supplicié, graves, impassibles, indifférents, les chirurgiens le dépècent. L'un a arraché les entrailles et les entasse dans une cuvette; le doyen fait jaillir un œil; un élève scarifie le pied. Mais le patient n'était pas bien mort; il se réveille une seconde, et l'implacable Néron expire dans les tortures, sous le scalpel des praticiens, qui n'ont pas daigné s'apercevoir d'une si légère méprise.

Il se forma une société pour la propagation de ces quatre estampes, et l'auteur, pour les mettre à la disposition de toutes les bourses, fut obligé de les graver sur bois.

Stimulé par ce succès, Hogarth, cédant à la prière de quelques manufacturiers, entreprit de montrer aux ouvriers, dans une série de planches, les conséquences de la paresse et les bienfaits du travail. Il visita donc, à Spittlefields, des ateliers de tisserands, et représenta deux apprentis assis à leur métier. L'un, Thomas Idle *(fainéant)*, après avoir arrêté son pène avec un pot à bière, et une pipe introduite dans la chaîne, a laissé tomber sa navette et dort d'un sommeil troublé par des passions noires et tumultueuses. L'autre, dont les

traits dénotent une quiétude parfaite, fait glisser la navette avec rapidité. Idle a collé à ses côtés la chanson de *Moll Flanders*, complainte ignoble. Son confrère Goodchild *(bon compagnon)* a cloué au-dessus de sa tête l'édifiante histoire de Whittington. On devine la suite du conte. L'un s'enrichit et s'élève ; l'autre descend les échelons du crime. Les gravures se succèdent deux par deux sur la même feuille ; l'une est consacrée au bon ouvrier, l'autre au mauvais. Ce dernier, chassé, vagabond, affilié à une bande d'escrocs qui tiennent leur brelan dans un cimetière ; puis déporté aux îles ; scélérat fieffé à son retour, voleur, proxénète de bas lieu et meurtrier, périt de la main du bourreau ; tandis que Goodchild, aimé de son patron, associé à son industrie, épouse la fille du maître, devient shériff, et enfin lord-maire de la ville de Londres. On trouve encore cette série tout enfumée, dans la moitié des ateliers de l'Angleterre.

L'idée première en avait été fournie par la légende de *Richard Whittington*, objet des sympathies et modèle de la conduite de notre ami Goodchild. Et comme les légendes sont rares parmi le peuple des faubourgs, et que celle-ci dépeint assez bien ces populations mercantiles, faisant de l'argent le nerf du merveilleux et le nœud du dénoûment dramatique, nous essaierons de vous raconter une moralité naïve, qui remonte à des temps assez reculés.

DICK ET SON CHAT.

« Sous le règne de Henri VI, dans une campagne éloignée de Londres, vivait un petit orphelin bien pauvre, nommé Dick Whittington : trop jeune pour travailler, il devait sa maigre pitance à la charité des paysans, presqu'aussi malheureux que lui. Comme cet enfant était des plus avisés, il écoutait, pour s'instruire, les propos des fermiers et les récits du barbier de l'endroit. C'est de cette façon, qu'ayant ouï vanter la grande ville de Londres, il s'imagina que les gens qui y vivaient étaient tous de grands seigneurs ou de grandes dames, qu'ils chantaient du matin au soir, et que les rues étaient pavées d'or.

» Un jour, un charretier, avec sa grande charrette, attelée de huit chevaux qui faisaient sonner leurs grelots, vint à traverser le village, et Dick, pensant qu'une si belle voiture devait s'acheminer vers Londres, demanda au charretier la permission de marcher avec lui à côté des chevaux. L'homme, apprenant de Dick que ses parents étaient morts, et jugeant à son misérable aspect qu'il n'avait rien de pis à risquer, le laissa venir, et ils s'en allèrent ensemble vers la grande cité de Londres.

» A mesure qu'ils approchaient de la ville, Dick s'enflammait davantage pour les merveilles qui l'attendaient dans ce lieu pavé d'or, (le respectable barbier

l'avait dit) et où le reste, sans doute, était à l'avenant. Comme ce marmot, qui observait tout et se souvenait à la lettre, avait vu, dans son village, combien de blanche monnaie peut amener en échange la moindre pièce jaune, il fut saisi, près d'arriver à Londres, d'une si impatiente convoitise, que se hâtant de remercier son guide, il le devança de toute la vitesse de ses petites jambes, dans l'espoir d'écorner quelques pavés avant la fin du jour. Mais il eut beau courir et fureter ; il ne trouva dans les rues que de la boue et des pierres, et il resta consterné que la plus belle ville du monde fût si malpropre et si noire.

» Sans souper et sans asile, Dick fut réduit à passer la nuit dans les carrefours : il s'endormit enfin sur une grande pierre, d'où il se releva tout habillé, très-frais et pourvu d'un appétit désolant. En le voyant, si jeune errer par la ville, quelques désœuvrés le traitèrent de fainéant ; une cuisinière régala ses chausses d'un flot d'eau de vaisselle ; des passants moins revêches daignèrent le questionner, et lui de répondre, timide et le cœur gonflé : — Je cherche mon maître...

A force de cheminer, Dick arriva au bord de la Tamise, au moment où un gros marchand descendait d'une chaloupe, suivi d'un cortége de serviteurs qui chargeaient des fardeaux sur leurs épaules. Ces objets étaient précieux, car le patron surveillait ses gens avec sollicitude ; Whittington remarqua qu'il avait soin de

les empêcher d'en prendre plus qu'ils n'en pouvaient porter, comme aussi de stimuler le zèle de ceux qui se montraient trop ménagers de leurs forces. — Ce seigneur-là, pensa-t-il, est équitable et chrétien.

» Cependant, le marchand tenait à transporter tous ses ballots en un voyage, pour ne rien laisser derrière lui, et à escorter le convoi, parce qu'il y avait dans ce temps-là beaucoup de voleurs. Il arriva que, chacun s'étant mis en chemin avec son fardeau, il resta sur la berge un ballot et deux caisses, dont le patron ne fit aucune difficulté de se charger lui-même. Et Wittington de se dire : — Il n'est pas fier et doit aimer les bons ouvriers.

» Quand il eut assis le ballot sur son épaule droite et placé sous son bras gauche la plus grande des deux caisses, le patron se trouva empêché de savoir comment il emporterait l'autre. Tandis que pour y réussir il faisait des efforts inutiles, Dick s'approcha, tira poliment son bonnet, enleva la caisse, et se mit à la suite de la caravane, en ayant soin, pour épargner toute inquiétude au maître, de se tenir à trois ou quatre pas devant lui.

» Lorsqu'ils furent arrivés dans une des plus hautes maisons de la cité, le propriétaire s'essuya le front, rajusta son chapeau de velours, son surcot de fine laine et fit apporter du porter, dans un grand pot orné de la figure de la sainte Vierge, entourée du chœur des anges.

peints en couleurs d'or et d'azur. Dick n'avait rien vu de si joli, et la bière qu'on lui offrit dans un gobelet d'étain lui parut excellente. Quand le hanap fut vidé jusqu'à la dernière goutte, maître Fitzwarren, c'était le nom du trafiquant, ouvrit son escarcelle, et prenant une demi-rose toute neuve : — Tiens, mon garçon, dit-il, voilà pour ta peine.

» Mais Whittington ayant caché ses mains derrière son dos pour ne pas recevoir l'argent, baissa les yeux, et répondit : — Ce ne serait pas justice; car lorsqu'on aide son semblable, les anciens disent que c'est payé là-haut.

» — Oui-dà ! repartit le bon Fitzwarren; ce garçonnet raisonne comme un livre. Que faisais-tu là, quand je t'ai rencontré ?

» — Je cherchais mon maître.

» — Et quel est-il ?

» — Mon maître est riche, tendre aux pauvres, bon pour celui qui travaille et juste envers tout le monde.

» — Sainte Vierge ! tu as raison de le chercher !

» — Si vous avez pitié de moi, acheva Dick, les mains jointes et le regard suppliant, ce bon maître sera tout trouvé !

» Son compliment fit d'autant meilleur effet qu'il allait à son adresse, et les assistants en témoignèrent par un murmure d'approbation. Il ne faut pas s'étonner de voir tant d'avisement dans un simple pâtre : privé d'é-

ducation, il avait tout son naturel, et aucun maître ne lui avait rien désappris.

» — Quoi ! s'écria la cuisinière en entrant, allez-vous joindre encore ce fainéant à tous les vauriens qui encombrent la maison?

» Mais, sans l'écouter davantage, M. Fitzwarren ordonna que l'enfant fût hébergé. Comme il était trop faible pour travailler de ses bras, on le plaça, en qualité de marmiton, dans les cuisines, où il tournait la broche. Là, son sort eût été doux, sans la malice de la cuisinière, qui, dès le premier jour l'avait pris à grippe. Elle ne pouvait se passer d'un souffre-douleurs : si on lui eût enlevé son marmiton, elle aurait perdu son seul plaisir, celui de tenir sous sa main quelqu'un à tourmenter.

» Elle avait couché Dick dans un obscur galetas, près d'un garde-manger, dont le fumet attirait des légions de rats et de souris, qui, la nuit durant, trottinaient sur le visage de l'enfant et le réveillaient en fourrageant sa paillasse. Il se plaignit et fut tancé ; il se plaignit encore et fut battu ; il résolut de ne plus compter que sur lui-même.

» A quelque temps de là, comme il se promenait le long de la rivière, il vit des garnements occupés à attacher une pierre au cou d'un malheureux chat, pour le jeter dans la Tamise. Il essaya, mais en vain, de leur faire renoncer à ce jeu cruel, et touché par les miaule-

ments de la victime, il offrit pour la sauver, un penny; tout ce qu'il possédait. On consentit: après avoir délivré le matou de son lien, et serré le bout de la corde, afin de ne rien perdre, Dick rentra au logis avec son acquisition. En deux ou trois nuits, le chat, qui reposait sur les pieds de son libérateur, le délivra des souris et des rats, et l'enfant se loua de son marché. Comme un bonheur ne va guère seul, Dick eut l'occasion de rendre quelques services à un commis, qui, désirant se l'attacher, commença à lui enseigner le calcul et la lecture; si bien que, satisfait des dispositions de l'enfant, son maître lui fit tailler un vêtement complet, tout frappant-neuf, pour aller à l'église et pour marcher derrière Mistress Fitzwarren, quand elle allait visiter ses parents.

» Cependant, l'approche d'un événement mettait depuis quelques semaines en émoi la maison Fitzwarren: le patron, qui trafiquait au delà des mers, appareillait son navire, et ses nombreux commis travaillaient nuit et jour à rassembler, à enregistrer, à emballer les marchandises de la cargaison.

» Enfin, le jour solennel se leva: les serviteurs du domaine, grands et petits, s'assemblèrent pour prendre congé de leur maître, qu'ils attendaient à l'entrée du comptoir.

» Leurs regrets étaient sincères; le patron ne négligeait rien pour entretenir au milieu d'eux l'abondance et la paix. Dans le but de leur inspirer l'amour du tra-

vail et le goût du négoce, il les encourageait à échanger leurs économies contre des marchandises, qu'il consentait à joindre à sa cargaison, en leur tenant compte du fond et des bénéfices. Il devenait ainsi à son tour le commis de ses employés, et s'applaudissait d'une égalité qui, en le rapprochant d'eux, ajoutait un lien d'amitié à leurs intérêts mutuels.

» A l'heure du départ, M. Fitzwarren, son carnet à la main, faisait donc l'appel de ses gens, depuis le caissier jusqu'à la plus humble écureuse de vaisselle, et demandait à chacun ce qu'il comptait aventurer. Il tenait à recevoir de toutes les mains, et se plaisait à constater cette preuve de l'économie de ses serviteurs.

» Lors donc que, ce jour-là, le maître eût appelé les noms et fut arrivé à Dick Whittington, il fut surpris de ne recevoir aucune réponse. Le marmiton était là, pourtant; mais honteux de son indigence, il restait caché derrière la foule, contemplant de loin, et le cœur bien gros, son protecteur prêt à s'éloigner, peut-être pour toujours. M. Fitzwarren lui ordonna d'approcher, et Dick en baissant les yeux avoua qu'il ne possédait rien, sauf un gros chat qui lui avait coûté un penny.

» Il le tenait dans ses bras d'un air si piteux, que chacun se mit à rire. — Ce n'est pas là, dit le contremaître, une marchandise fort utile à bord:

» — Qui sait ! répondit le trafiquant; chacun fait ce qu'il peut; c'est à la Providence d'y pourvoir.

» Là dessus, M. Fitzwarren saisit le chat par le cou, et le remit tout effaré à l'un de ses matelots. Ce n'est pas que Dick en fût joyeux ; car il n'avait nulle envie de se séparer de son compagnon ; mais il n'osa résister à une faveur si marquée.

» Chacun renouvela ses adieux ; le patron, recommandé à la Vierge et à tous les saints, monta sur son navire, qui s'appelait *la Licorne*. Pour Dick, il pleurait son chat ; l'idée de le revoir instruit par les voyages ne le consolait pas du tout. Mais son protecteur, le caissier de la maison, lui fit oublier sa peine en le contraignant à l'étude. Il était bonhomme au fond, mais minutieux, et comme il n'avait ni femme, ni enfants à faire enrager, il se dédommageait sur son élève, à qui cette sévérité fut utile en excitant son zèle. Comme il n'avait jusque-là pratiqué que le commis et la cuisinière, il se figura que le reste des humains n'était pas plus agréable, et cette opinion, en le rendant indulgent pour les défauts d'autrui, l'habitua à recevoir comme des grâces, les moindres marques de bienveillance dont il fut l'objet. Ce caractère enclin à la gratitude le servit par la suite ; car en le quittant, chacun s'imaginait l'avoir obligé et s'en savait gré : c'est surtout envers soi-même que l'on pratique avec amour les devoirs de la reconnaissance.

» Mais notre camarade prodiguait en vain les trésors de son bon naturel : on admirait sa facilité pour ap-

prendre, et son précepteur qui avait tout appris sans être admiré, devenait jaloux; la cuisinière à qui l'on n'avait pas enseigné grand'chose était envieuse de son marmiton et l'accablait de besognes rebutantes; enfin, depuis que le chat courait les mers, les souris, que Dick avait fait décimer autrefois, se vengeaient de leurs pertes et lui procuraient des nuits aussi insupportables que ses journées.

» Sans amis, sans défenseur, il se sentit hors d'état de vivre plus longtemps de la sorte, et il fit ce raisonnement : — Quand j'ai quitté les champs, j'étais encore tout petit et trop faible pour conduire les troupeaux. Maintenant, je suis grand et fort : eh bien! je retournerai au pays, et j'y serai berger; on est trop malheureux à la ville. Pendant sept jours il mûrit son projet, et il subit de si mauvais traitements, qu'un matin il prit son vol, se détournant à chaque pas, dans la crainte d'être poursuivi. Arrivé près d'Highgate, il ralentit sa marche, et, tout pensif, il se reposa sur une pierre qui, depuis des siècles, est appelée la pierre de Whittington.

» Et tandis qu'il s'oubliait dans la contemplation de sa misère, voilà que les cloches de *Bow-Church*, dans la cité de *London*, prirent soin de l'égayer, en entamant un air de carillon si leste et si joli, que Dick en oublia sa peine. Et à force d'écouter ces cloches, il s'aperçut qu'elles disaient quelque chose, et en y prêtant une

oreille attentive, il entendit ce qu'elles contaient. Le carillon répétait à toute volée :

» Reviens-t'en, Whittington,
» Trois fois maire de London ! »

» — Lord-maire de Londres! répéta-t-il éperdu; on peut bien endurer quelque chose pour devenir lord-maire...

« Il avait, un jour, vu passer le lord-maire tout doré, avec une grande épée à poignée d'or et une suite également dorée. Chez son patron, on lui avait appris que le lord-maire marche devant, le roi après, et ensuite l'archevêque de Canterbury. Enfin, il n'ignorait point que le roi n'entre pas dans la cité sans la permission du lord-maire. Comment un garçon si pauvre que lui pourrait-il jamais devenir plus grand que le roi?

» Mais les cloches n'en voulaient pas démordre, et le petit Whittington étourdi de sa destinée, tremblant que le carillon ne le fît reconnaître à tous les passants, suivit son conseil et regagna le logis en tapinois, fredonnant bien bas la prophétie de *Bow-Church*.

» Cette chanson des cloches lui rendit courage; il s'appliqua au travail, tourna sa broche avec patience, et s'il était rudoyé, il lui suffisait, pour retrouver sa belle humeur, de répéter dans sa pensée :

« Bon, bon, bon, Whittington,
« Trois fois lord-maire à London » (1)

(1) Turn again, Whittington,
Thrice lord mayor of London.

» Il devait éprouver que, le plus sûr moyen d'arriver à son but est d'y songer sans cesse, d'agir pour le mieux et d'abandonner l'événement à la fortune. Au bout de deux ans, le navire *la Licorne* reparut en Tamise, richement chargé, avec tout son équipage frais et dispos, à l'exception du chat de Dick, qui n'était pas revenu.

» Ce fut un moment pénible; mais il revoyait son maître et il se consola. M. Fitzwarren avait vendu les marchandises de ses serviteurs, il leur remit beaucoup d'argent et ne donna rien au marmiton. Pour célébrer son retour, il ordonna un grand festin, ce qui réjouit tout le monde, et même Dick qui faillit se rôtir lui-même à force de zèle.

» Vers la fin du souper, quand on eut apporté le vin, les drageoirs et les épices, le patron qui s'était fait rendre compte des progrès du jeune gars, le fit appeler, et Dick s'avança avec timidité, vers le haut-bout de la table où siégeait son maître. — Eh bien! mon enfant, dit ce dernier, tu ne m'as pas encore invité à te rendre mes comptes?

» A ces mots, Dick ouvrit des yeux effarés. — Bonne ou mauvaise, reprit le bonhomme, toute affaire doit être réglée. Tu sauras donc que ton chat était une chatte, si bien, qu'au bout de six semaines, ton capital se trouva sextuplé. Tu m'avais remis un seul article; mais comme erreur n'est pas compte, je t'accuse réception de sept chats complets.

» — Où sont-ils? s'écria Dick en battant des mains.

» — Au delà des mers; bien loin, bien loin... Nous voguions le long des côtes Barbaresques, lorsqu'un accident nous contraignit de relâcher sur les terres d'une peuplade inconnue jusqu'ici. Nous fûmes invités à dîner dans le palais du roi, où suivant l'usage du pays, le repas fut servi sur une natte; et nous nous assîmes à l'entour, les jambes croisées, à la manière des tailleurs.

» A peine avions-nous pris place, qu'il survint une épouvantable armée de souris et de rats. Ils se précipitent sur les mets, nous montent sur le dos, et l'on est réduit à leur disputer les débris d'un repas qu'ils ont souillé. Le roi et la reine étaient contrariés, mais point surpris; et comme je leur marquais par des gestes mon étonnement de leur patience, ils me firent entendre, également par gestes, qu'il faut souffrir ce que l'on ne saurait empêcher. Qu'aurais-tu fait? Je glissai quelques mots à l'oreille d'un mousse, qui courut au navire et revint avec un chat. On le lança au milieu de la salle; il n'eut pas plus tôt fait trois cabrioles et étranglé deux souris, que la maison fut balayée.

» On ne saurait dépeindre la joie et la reconnaissance de ces princes et de toute la cour. Ton chat parut au roi de Barbarie une si estimable créature, qu'il manda le premier ministre, et lui ordonna d'inscrire cet événement dans les annales du royaume, comme un des

plus heureux de son règne. Ce remarquable prince nous combla d'amitiés et nous pria de lui laisser tes chats, pour en propager la race dans son royaume. Ai-je eu tort d'y consentir?

» — Non, maître; car ici nous en aurons sans peine, et ce pauvre roi n'en retrouverait pas d'autres.

» — Mais, Dick mon ami, je n'avais pas le droit de disposer de ton bien, et ma mission était de l'exploiter. Tu jugeras si je m'en suis bien acquitté...

» A ces mots, maître Fritzwarren fait un signe, et dix portefaix déposent aux pieds de Whittington d'énormes caisses d'or, ainsi qu'une cassette de perles, d'opales, de rubis et d'autres pierres précieuses.

» — Je n'avais fixé aucun prix, ajouta le capitaine du navire; mais le service était si grand, car les souris dévoraient les récoltes et les provisions de la contrée, qu'en nous le payant ainsi, sa Grâce barbaresque s'excusa de ne pas faire davantage. Voilà, mon garçon, le réglement de tes chats... contre quittance, à ton gré.

» Alors, ce fut à qui cajolerait Dick. Le caissier avait toujours prédit que ce garçon irait loin, les commis ne lui avaient point trouvé une mine ordinaire; la cuisinière elle-même lui fit la révérence.

» Revenu d'un premier saisissement, le jeune homme voulut partager ses biens avec son maître et faire une pension au caissier qui lui avait appris les lettres et le calcul. Étendant même sa sollicitude jusqu'aux mar-

mitons destinés à lui succéder, il gratifia l'insupportable cuisinière d'une somme assez ronde, pour qu'elle vécût loin des casseroles jusqu'au terme de ses jours.

» Maître Fritzwarren se refusa à accepter la moitié des biens de son ancien domestique; mais il consentit à le prendre pour associé : comme ils avaient beaucoup d'or, ils en gagnèrent bien davantage.

» Quand il eut atteint l'âge de prendre femme, dédaignant les familles où l'on ne s'était jamais avisé de le trouver aimable avant qu'il eût vendu ses chats, Dick épousa la plus pauvre, mais la plus jolie fille du Yorkshire.

» On rapporte que Whittington accomplit de grands voyages, et prit possession de plusieurs îles, où il établit des comptoirs au nom du roi d'Angleterre. Il advint, une année, que les moissons de l'Angleterre et de la France furent détruites en herbe, par des pluies trop prolongées, qui délayèrent les sillons, pourrirent la moitié du grain, et furent suivies d'une gelée qui dévora le reste. Aussitôt, Dick donna l'ordre à ses agents d'acheter tout le blé disponible, et, mettant à profit l'hiver, il s'achemina avec une flottille vers la Sicile. Il toucha la côte d'Afrique et revint chargé d'une immense cargaison de froment. Ses pourvoyeurs avaient tout écumé sur l'Angleterre, en Guyenne, en Bretagne, en Normandie, et jusqu'au pays Chartrain. Il n'était

pas seul à entreprendre cette spéculation : la disette étant survenue six mois après, les accapareurs commencèrent à élever le taux du grain sur les marchés, et il fut facile de prévoir que le peuple ne tarderait pas à mourir de faim.

» C'est alors que Whittington fit crier à son de trompe par un héraut, aux quatre coins de la ville, qu'on trouverait chez lui, durant toute la saison, le pur froment au tarif ordinaire. La spéculation fut réduite à la baisse et la population sauvée. Dick fut porté en triomphe ; il devint shériff de Londres, et le prince voulut le voir. Le bon roi Richard, qui avait fait assassiner ses deux neveux ; la reine sa femme, qui avait épousé le meurtrier de son premier mari, pensèrent honorer le négociant en lui disant : Vous êtes le plus honnête homme du royaume !

» Ils daignèrent même lui emprunter quelque argent.

» Quatre ans après, Whittington fut élu lord-maire. On l'éleva derechef à cette dignité, la neuvième année, et une troisième fois, la seizième, du règne de Henri VII, qui arma chevalier sir Richard Whittington.

» Des fêtes, les plus magnifiques que l'on ait jamais vues, furent données par sir Richard, qui légua, près de Highgate, de vastes terrains à la compagnie des merciers, pour y édifier des maisons charitables, placées encore sous le patronage de Whittington. Il adopta pour sa paroisse *Bow-church* et ne fut point ingrat envers son

voisin le carillon, dont il aima la musique jusqu'à la fin de ses jours. »

Telle fut, jusqu'à William Hogarth, la légende favorite des compagnons-ouvriers, dans la cité-mère de l'argent et du travail. Variée, paraphrasée d'âge en âge, cette historiette se vend encore, illustrée à l'usage des enfants. Certaines versions font remonter la naissance de Whittington au temps d'Édouard III, et ses magistratures à une période comprise entre 1397 et 1419. Dans quelques biographies françaises on fait vivre ce personnage de 1360 à 1425.

Quoi qu'il en soit, la comparaison entre le héros du quinzième siècle et le *Goodchild* du dix-huitième, nous offre le contraste des mœurs modernes avec celles d'autrefois ; elle résume, l'Angleterre intéressée déjà, mais crédule encore, et l'Angleterre rationaliste. Hogarth n'emprunta que son dénoûment, et replaça, comme nous l'avons vu, l'émulation sur le terrain de la réalité. Sa légende ne fit que plus d'impression, sur ce peuple positif et guéri du merveilleux. Il montra le vice à côté de la vertu, le châtiment en regard de la récompense, et fit dépendre le succès du seul travail ; laissant le moins possible à la fortune.

Au quinzième siècle, les hommes étaient encore près de l'enfance ; pour les frapper, il fallait étonner, et la morale y perdait. Il est donné à chacun de prospérer en suivant la règle de conduite tracée par Goodchild :

pour s'élever à la condition de Whittington, il est nécessaire d'avoir un chat, de deviner ce que disent les carillons, de trouver un roi et une reine mangés par les souris... Voilà bien des affaires!

LONDRES

IL Y A CENT ANS

TROISIÈME PARTIE

I

Les combats de coqs. — Suite de la vie de Johnson. — Débuts de Garrick. — Scène bouffonne à Drury-Lane.

La vie d'Hogarth, ses entretiens, les luttes qu'il eut à soutenir, avec plusieurs de ses amis, destinés comme lui à peindre ou à modifier leur siècle, nous ont laissé entrevoir la société au milieu de laquelle ils se sont fait jour. La description des premières œuvres de l'artiste, en nous signalant, comme dans une série de frontispices, les vices publics contre lesquels s'exerçaient les protestations des hommes avancés, a éclairé pour le lecteur la physionomie de l'Angleterre au milieu du siècle dix-huitième : c'est le principal objet de cette étude.

Ces résumés, William Hogarth les a tracés d'une main ferme ; un monde passé renaît dans ses œuvres. Avec son profond sentiment de la vie réelle, de la criti-

que, de l'action dramatique, il avait compris, qu'en dehors des fictions de la poésie ou des traditions idéales du beau, l'art est en droit de se proposer une fin d'utilité, sous l'inspiration d'une philosophie, appliquée à l'étude des vérités physiques. C'était chez lui une vocation de nature, éclose sous l'influence du protestantisme, destiné à préparer chez nous les débuts de l'école encyclopédique. Sur ce point, tous les écrivains anglais de ce siècle, d'Addison, de Swift et de Johnson, à Fielding, à Richardson et même à David Hume, sont accordés au diapason d'Hogarth. *Tom-Jones, Joseph Andrews*, *Clarisse Harlowe*, l'escortent ou lui succèdent, et le confirment : cette filiation de l'école anglaise avec notre peintre n'est pas moins incontestable que celle de l'abbé Prévost, de Diderot, puis d'Auguste Lafontaine, de Picard, d'Étienne, et de leurs émules de l'époque impériale, avec Smolett, Shéridan, Goldsmith et Richardson.

Grâce à la fécondité de son talent, Hogarth parvint de bonne heure à une position enviable. Redouté des fripons et des sots, aimé du peuple qu'il instruisait, recherché des hommes distingués, il vint s'établir à Leicester-Fields, dans une jolie maison où il accueillait ses nombreux visiteurs, avec une dignité mêlée d'une certaine morgue, assez fréquente parmi les élus du génie artisans de leur fortune. Il donnait à dîner; procédé excellent pour voir du monde sans rendre des visites,

et pour égayer le repas dans un logis sans enfants : Jane Thornhill ne lui en avait pas donné. Gai par boutades, caustique sans aigreur, William apportait à table de si profondes distractions, que, vers la fin du repas, il lui arrivait de se lever, de tourner autour de sa chaise, puis, machinalement, de se rasseoir et de se remettre à manger de tout. Heureux les estomacs complices de ces distractions-là !

Dans sa situation nouvelle, Hogarth resta ce qu'il avait été : naïvement soumis à la sincérité de ses impressions. Pauvre et sans influence, il avait peint les parias de Londres : devenu riche, il connut les riches et dirigea contre eux les traits de son burin. Son œuvre eût-elle été complète, s'il n'avait fait servir les classes élevées de contre-épreuves, de contrôle à ses révélations sur la phalange prolétaire?

Nous le suivrons sur ce terrain, où sa verve nous a ménagé de nouveaux spectacles.

Vers 1740, Thomas Sherlock écrivait à un Parisien : « Venez en Angleterre, ne fût-ce que pour voir *une élection* et *un combat de coqs*. Il y a, dans ces deux actes, un esprit d'anarchie et de confusion qu'on ne peut décrire et dont vos compatriotes ne sauraient se former une idée. »

Hogarth a retracé deux scènes de ce genre ; nous les dépeindrons d'après lui. Autour d'une arène peu spacieuse s'entassaient en foule les curieux et les parieurs.

Aux deux bouts du cirque se tenaient les maîtres des coqs. Les spectateurs du premier rang portaient ceux du second et du troisième sur leurs épaules : on se cramponnait aux perruques, qui volaient pêle-mêle avec les chapeaux ; les enjeux circulaient, on ne distinguait plus ses poches de celles de son voisin ; chacun jetait en gage sa bourse, sa montre, son épée ; les regards s'allumaient ; on criait ; on se démenait ; c'était une frénésie. Au plafond étaient accrochés des paniers où l'on suspendait en l'air les parieurs insolvables qui avaient risqué plus qu'ils ne possédaient. Confisqués, mis en sûreté, ils s'associaient encore au combat, et jetaient leurs vêtements pour derniers enjeux.

Là se heurtaient les plus hauts seigneurs avec les vauriens déguenillés de la cité : Hogarth nous montre le duc d'Albermale, président des pairs d'Angleterre, avec des jockeis, des filous et des preneurs de rat. Un autre lord, revêtu de sa plaque et du grand cordon, porte un menuisier à cheval sur ses épaules, et retombe sur un boucher, qui pousse contre la barrière un quaker, dont la perruque ronde va tomber sur les coqs. Tandis qu'un marquis français, qui proteste en gesticulant, répand sa tabatière dans les yeux d'un barbier, un chien, fort à son aise, les pattes sur le rebord de la barrière, contemple le combat d'un œil tendre en tirant la langue : il porte aux lutteurs emplumés un genre d'intérêt plus légitime.

Ce chien placé là pour divertir Garrick, contribua à la vogue de l'estampe, parce qu'il faisait allusion à une aventure que nous raconterons en reprenant les choses de très-haut, et sans craindre l'effet de la plus énorme digression.

Un matin, Samuel Johnson, qu'on ne voyait plus guère, car ses opinions d'un torysme exalté l'avaient un peu éloigné du peintre favori des whigs, entra chez lui profondément ému.

Embelli par la prospérité, Johnson était alors d'une laideur permise : sa peau tendue par l'embonpoint de la santé avait pris quelque transparence, et les cicatrices de ses maladies de jeunesse disparaissaient à demi sous les faces de la perruque. Un costume noir, un peu large et très-propre, rehaussait la haute stature de l'écrivain qui le portait avec dignité : sa physionomie peu sympathique au premier abord, à raison d'un tic devenu fréquent et d'un clignement d'œil causé par la myopie, portait cependant l'empreinte de la loyauté, jointe à un naturel sévère. Laconique comme les gens qui vivent en eux-mêmes, froid comme ceux qui ont souffert, sardonique et résigné comme ceux qui connaissent les hommes ; modéré dans ses allures, en personnage habitué à attendre, et tranquille comme la volonté, Johnson entre deux âges était bien mieux qu'en sa jeunesse. L'art qui couronne ses élus, la lutte qui les sanctifie, la

passion qui les exalte avaient mis sur son front blanc et ridé, cette invisible auréole qu'on devine sans la voir, et qui, aux yeux même des indifférents, tire de la foule les créatures d'élite. Au premier aspect, chacun devine que cet inconnu n'est pas comme tout le monde, et l'on se dit : *Voilà quelqu'un*.

Riche, il ne l'était pas, il ne le fut jamais. Ce tory convaincu, ce défenseur obstiné de l'aristocratie ne courait pas à la fortune : whig et même radical par ses mœurs, il ne prisait que la considération méritée, et il l'avait lentement acquise. Plusieurs brochures politiques, renforcées d'une philosophie religieuse austère, l'avaient signalé ; la publication d'un recueil périodique, *the Rambler* (le rôdeur), concentra sur lui l'attention. Comme il l'avait prédit jadis, il était devenu la loi vivante, il résumait le dogme du torysme ; *le Rôdeur* était consulté comme un évangile : succès lent à établir, mais durable, comme ceux qui fondés sur la suprématie de la raison, ne font point appel aux passions de circonstance.

En ce moment, l'Angleterre attendait de son érudition le monument destiné à consacrer son langage, à le fixer, à lui donner une valeur classique, à en recueillir le trésor jusque-là dispersé. Depuis près de six ans, Johnson, enfermé dans un bureau avec sept copistes, placés sous sa direction, travaillait à créer *le Dictionnaire de la langue anglaise,* entreprise défrayée par un

libraire, au prix vraiment modeste de mille cinq cent-soixante-quinze livres sterling (trente-neuf mille trois cent soixante et quinze francs).

La France, depuis deux siècles, pour consacrer un monopole stérile, a dépensé bien davantage : l'absence d'un dictionnaire complet, national, coûte encore à l'État soixante et dix mille francs par an. En effet, l'immortelle corporation à qui cette tâche est confiée, se refuse à en assumer les difficultés, dans la crainte de compromettre, par quelques inévitables erreurs, son renom d'infaillibilité. Ce qu'elle n'ose faire, l'érudition privée ne peut le tenter sans désavantage; car il lui manquerait l'autorité, à laquelle nul ne saurait prétendre en face d'un pouvoir officiel. Enfin, toute l'affaire se résume en quelques chiffres bien consolants : je ne sais ce que vaudrait un dictionnaire parfait ; mais, la certitude de n'en posséder jamais un passable n'a point paru, depuis deux siècles, trop chèrement achetée au prix de quatorze millions...

Redescendons à des travaux moins majestueux. C'est surtout à son dictionnaire que Johnson est redevable de l'immortalité. Admirable pour les définitions, profond dans les recherches, mordant et hardi quant à la partie critique, il n'a jamais été dépassé ; l'auteur eut la gloire de ne rien laisser à faire après lui. Il sut même, dans un ouvrage de cette nature, flétrir les vices contemporains et garder la piquante saveur de la polémi-

que. C'est ainsi qu'au mot *pension*, il écrivit : « En Angleterre, on appelle *pension* un salaire donné à un valet politique pour trahir sa patrie. »

La droiture a de ces illusions. Les whigs, sur qui tombait ce coup, ne le lui pardonnèrent pas, et lorsque depuis il accepta lui-même, à titre de pension, trois cents livres de Georges II, on laisse à penser si Churchill et les autres eurent un beau texte à commenter aux dépens du philologue.

Depuis la mort de Richard Savage, dont il avait écrit la vie si amère et si aventureuse, Johnson s'était retiré de la compagnie de ses anciens camarades. Entraîné par la nature de son talent vers les régions plus élevées de la société, il préférait encore la solitude au bruit, et le repos à la distraction, étant capable de s'enfermer pour ne rien faire, avec la certitude de n'être point dérangé. Ce penchant à la réclusion explique seul la singulière inopportunité de la visite dont il honorait William Hogarth.

Il avait appris *la veille*, que son ami, que son élève chéri, David Garrick, était sur le point de débuter à Londres, au théâtre de Drury-Lane, et il accourait pour supplier le peintre de l'aider à faire renoncer leur ami à une si funeste résolution.

— D'où sortez-vous ? s'écria William ; dans quel nid de quakers et d'ultra-conformistes êtes-vous enfoui, pour ignorer que David est comédien de profes-

sion depuis plus d'une année ? Sa résolution n'a pas eu de confidents. Un jour il a disparu, et peu de temps après nous avons appris, qu'engagé dans une troupe ambulante, il avait paru avec éclat à Ipswich. Depuis lors, il a parcouru nos provinces et il arrive à Londres, précédé d'une certaine réputation. C'est demain que son avenir se décide, et vous irez l'applaudir.

Johnson s'en défendit énergiquement et débita contre la profession d'acteur, à peu près les mêmes arguments qu'autrefois Garrick opposait aux goûts favoris de John Hoaldy, dont il rappela le souvenir.

— A l'égard de ce dernier, reprit William, David avait raison ; mais ce qui était vrai pour l'un ne l'est pas pour l'autre. Rien, à mon sens, ne démontre mieux l'irrésistible vocation de Garrick, que ses principes bien avérés sur ce point. Pour moi, cher Johnson, je suis heureux de voir enfin ce jeune homme arriver au port, après avoir trouvé l'emploi d'un génie évident pour nous, et sans objet jusque-là.

Mais le puritain Johnson, loin de se rendre à ces arguments, ne tarissait point sur les inconvénients moraux et religieux de la profession de comédien. — S'il en est ainsi, répliqua William, il faut mépriser Shakspeare, Dryden et tant d'autres; car s'il est peu estimable de représenter des pièces, l'art qui les produit pour être représentées n'est qu'une coupable séduction. Le scrupuleux Johnson lui-même, auteur d'*Irène*, est le

plus répréhensible de tous, puisqu'il transgresse ses principes absolus.

En dépit de ce raisonnement, Johnson établit des distinctions, subtilisa, se fâcha, se radoucit, se désola, et finit par jurer qu'il ne reverrait point Garrick. Ce dernier débuta le surlendemain et excita un enthousiasme jusqu'alors sans exemple. Ce fut une fête pour ses amis, présents à cette solennelle épreuve. — Vous et moi, lui dit après la représentation le révérend John Hoaldy, nous devons nos carrières à ces petites soirées dramatiques du Wauxhall où vous m'avez guéri du théâtre...

— En gagnant votre mal, répondait Garrick: j'ai pris votre place et vous venez de débuter par procuration.

Quant à Hogarth, il était radieux: reprenant tour à tour les passages les plus brillants du rôle de Garrick, il s'efforçait de les déclamer de même, et sa mémoire infirme trahissait sa bonne volonté. Garrick, encore en costume, le tira à part pour lui dire à voix basse:

— Et Johnson?

— Vous l'apprivoiserez, s'il vous entend jamais: Orphée a produit de plus grands prodiges sur les sapajous des bois et même sur les chênes; mais j'ai toujours supposé que le jour où ils s'inclinèrent, il faisait grand vent. Au moins, cher Garrick, êtes-vous heureux?

— Oui, je le suis; comme le jour où la voix du lord Granville a, pour la première fois, fait retentir au parle-

ment le nom de Johnson; comme le jour où le roi Georges entouré de sa cour a complimenté le peintre de *the Rake's Progress*. Maintenant, je me sens votre frère et ma vie a un but; car je nourris de grands projets.

Et Garrick développa l'étendue de ses desseins. Depuis le règne de Charles II, Sakspeare était oublié. Dryden n'avait eu à la scène qu'un éclat passager; le goût des pièces futiles ou licencieuses, introduit par les Jacobites, s'était perpétué sous les Brunswick. — C'est de l'acteur que dépend le succès, disait Garrick, et c'est lui qu'on vient voir. Je veux réformer la scène, créer une troupe nouvelle et user de ma vogue pour relever les chefs-d'œuvre dédaignés du génie national. Enfin, je prétends moraliser la classe des artistes, aussi bien que l'art par eux soutenu, et forcer à s'effacer le préjugé qui nous atteint.

Ces plans furent accomplis. Devenu très-riche, car il a laissé trois millions et demi, Garrick épousa la plus belle actrice de son temps, la signora Violetti, et sa maison devint le rendez-vous d'une fort bonne compagnie. Dryden, Shakspeare reprirent faveur; David joua les rôles du prince de la scène pendant quarante années, avec un succès soutenu et c'est de lui que date véritablement l'immense popularité de ce grand homme.

En quittant Hogarth, David l'assura qu'il saurait fléchir l'austérité de Samuel Johnson.

Garrick avait retrouvé dans les cartons de Drury-

Lane, la tragédie d'*Irène*, manuscrit enfoui depuis dix ans; il l'avait lue; l'œuvre lui ayant semblé viable, il résolut de la représenter. Johnson, comme il l'avait prévu, n'eut pas le courage de résister au désir d'assister à sa pièce, et Hogarth se disait avec raison : — S'il voit jouer Garrick, il se jettera dans ses bras.

Il en fut ainsi; l'ouvrage était faible; mais l'acteur fut sublime et le succès incontesté. Eperdu, stupéfait, pleurant d'admiration, Johnson dit à Garrick : — Un génie capable d'animer une pièce aussi froide est bien dangereux pour les mœurs publiques!

Le digne Samuel Johnson finit par déroger en un seul point, à ses convictions austères, en avouant que l'on peut sans déshonneur, se faire comédien, à la condition d'être David Garrick. Mais Hogarth, l'éternellement réel, lui démontra sans peine que cette conclusion n'avait pas le sens commun.

Il peut paraître difficile de saisir une connexion quelconque entre ce récit, essentiellement lié à la biographie de nos personnages, et la description du *cock-pit* d'Hogarth, où se prélasse, comme nous l'avons dit, un gros chien, placé là pour divertir Garrick en lui retraçant certain souvenir. Cependant la déduction est simple, comme la digression a été forcée; car l'anecdote a pour théâtre Drury-Lane, un soir que l'illustre tragédien représentait *le Roi Lear*.

C'était quelques mois après ses débuts : profondément attendri des sanglots du roi Léar qui, penché sur le corps de sa fille Cordélia, exhalait les derniers accents de sa douleur, l'auditoire était suspendu aux lèvres de Garrick. Rien de plus navrant que cette péripétie; la salle entière observait un silence, interrompu çà et là par des pleurs étouffés. — Cordélia ! Cordélia ! s'écriait l'acteur; sa voix était si douce! tous les dons qui font le charme d'une femme accomplie, elle les possédait...

A ces mots, sa douleur redouble; agenouillé devant ces restes chéris, il poursuit, en se tournant vers le parterre : — J'ai vu le jour où je les aurais... j'ai vu... j'ai vu...

La voix lui manque : ses yeux restent fixés sur un point; son visage se décompose; le masque tragique tombe, et Garrick lance un éclat de rire convulsif. L'excès du désespoir produit de ces sortes d'effets; on admira, et d'autant plus, que le roi Léar cachant son visage était retombé sur l'épaule de Cordélia. En se relevant, il reprit : — J'ai vu... j'ai vu... Mais ses regards se portent sur le parterre, et la gaieté, d'autant plus invincible qu'elle est intempestive, le saisit de nouveau. A ses côtés, Kent, le duc d'Albany, les courtisans cherchent la cause, la trouvent, et les voilà pris d'un fou-rire inconcevable. Au premier rang du parterre, il y avait un boucher fort connu de chacun, car il était marguillier de sa paroisse: il avait amené son chien

qui, habitué à s'asseoir près de son maître, avait pris place sur la banquette, puis s'était levé, avait posé ses pattes de devant sur le rebord de l'orchestre, et là, tenant la tête droite, il contemplait les acteurs avec la gravité d'un critique. Comme il faisait très-chaud, le boucher avait campé sa vaste perruque à frimas, sur la tête de son chien. L'attitude de ce spectateur, le contraste de la scène, où se dénouait un drame lugubre, avec la salle, où se pavanait un dogue coiffé de la perruque d'un marguillier, donnaient lieu à une parodie si bouffonne, que Garrick cessa de se contenir, quand il vit les autres acteurs en proie à son hilarité.

Cordélia seule ne voyait rien et restait morte sur un sopha. A la fin, elle s'étonne, se soulève, entr'ouvre la paupière et jette un coup d'œil sur la salle. Le dogue était à quatre pas...

Elle retombe étendue, mais elle étouffe; enfin, près d'éclater, elle se lève, et d'un seul regard, enveloppe à la fois le boucher satisfait, qui, sans rien comprendre, s'essuie le front, et le chien qui, soulevant la perruque avec son museau, se met tranquillement à bâiller. A cette vue, Cordélia, sur qui l'on pleurait depuis une demi-heure et dont la résurrection venait de causer une vive surprise, devient pourpre, perd contenance et s'abandonne à un accès de fou rire qu'elle ne peut surmonter. Elle fait quelques pas en se tenant les côtes, et déclame par intervalles : — *The majesty of England... The*

guallant Albany... Thought old Kent... Enfin, elle s'enfuit dans la coulisse. Le public, hors d'état de concevoir ce dénoûment inattendu, est alors mis au courant par Garrick et le vieux Kent : ils désignent avec indignation le boucher ébahi, à côté de son chien qui se détourne vers la foule avec dignité. Le rideau tomba au milieu des huées et des hurras de l'auditoire.

Au spectacle suivant, le souvenir de cette bouffonnerie troubla les acteurs et le public ; il fallut suspendre les représentations du *Roi Lear*.

Cet incident nous apprend qu'à Londres le parterre était assis, à une époque où l'on s'y tenait encore debout en France ; nous y trouvons aussi un curieux indice du sans-gêne avec lequel on venait au théâtre, et des progrès de l'étiquette en Angleterre sous la monarchie constitutionnelle. On s'établissait avec son chien dans un théâtre royal ; on s'y déshabillait ; un dogue y servait de tête à perruque. Aujourd'hui, l'on n'est admis qu'en habit noir et dans la tenue la plus sévère. J'ai vu, naguère, un Français arrêté au contrôle pour une cravate bleu de ciel, qu'il fut obligé de remplacer par son mouchoir de poche en toile blanche, et un employé se saisir du chapeau d'une dame pour le déposer au vestiaire. L'habit bleu, le pantalon de fantaisie sont prohibés, et si l'on n'a que des gants de couleur, il faut entrer les mains nues.

II

Caricatures politiques. — Querelle avec Wilkes et Churchill. — L'analyse de la beauté. — Comment l'on votait autrefois et comment l'on vote aujourd'hui. — Le drame électoral vers 1750.

Dans un pays régi par des institutions constitutionnelles, et partagé en deux camps, il faut inévitablement que la médiocrité s'enrégimente: n'appartenir à aucun parti, c'est le propre du génie supérieur ou de la sottise complète. Dans la première de ces conditions, un homme souffre de l'isolement où le plonge une pensée inflexible: dans la seconde, un imbécile se glorifiera du dédain qu'il soulève. Rester inférieur aux idées de son temps, s'élever au-dessus des passions contemporaines, voilà deux situations fâcheuses, quand l'ordre social est accommodé au profit d'un certain *milieu*, qui réduit l'ambition à transiger avec la plupart des grandes vérités, sources des nobles actions comme des vastes imprudences.

Ces époques de dextérité pratique excluent nécessairement, des positions dominantes, la nullité absolue, comme la supériorité incomprise, et parfois, donnent à la persévérance des grands esprits l'apparence de la versatilité. Les partis tourbillonnent et se meuvent ; ils varient, et l'homme qui les contemple, immuable comme une étoile fixe, leur paraît être un satellite qui se déplace et tourne.

C'est ainsi que nous avons vu Johnson, le sévère tory, le défenseur du principe de l'autorité, entrer en conjonction fortuite avec ceux qui luttaient contre elle : nous verrons de même, à la fin de sa carrière, William Hogarth, le peintre des whigs, procédant en sens contraire, continuer son opposition aux dépens des whigs et aiguiser des flèches, ramassées par les torys. Il s'attaquait aux mêmes scandales, aux mêmes vices, aux mêmes abus du pouvoir ; seulement, les whigs avaient hérité de la puissance, ainsi que des traditions de leurs prédécesseurs, et Hogarth resté vrai, resté philosophe et moraliste, résistait à l'entraînement du parti. Pour le suivre à travers la seconde phase de sa carrière, retraçons en peu de mots les circonstances au milieu desquelles il pénétra dans l'arène politique.

Délivrés du parti jacobite après l'échauffourée de Culloden, les whigs, déjà corrompus et enrichis de faveurs sous Walpole, parvinrent avec William Pitt au faîte de la puissance. Despotes à leur tour, impopulaires hors

de Westminster-Hall, ils tombaient sous la coupe d'Hogarth. Depuis la fin du règne de Georges II, mort en 1760, Pitt, adoptant une méthode de conciliation, avait fait des avances aux torys et rallié à la maison de Hanovre consolidée les chefs des plus grandes familles. Allié lui-même aux Granville, Pitt, arbitre d'un parti populaire autrefois, qui maintenant se subdivisait en trois fractions, représentées par les maisons de Devonshire, de Richemond, de Grafton, de Hertfort, de Newcastle, et de Bedford (cette dernière symbolisait un groupe d'hommes dissolus, pleins de talents et conciliés par de splendides emplois); Pitt, soutenu par l'éclat de victoires sur le continent, achetées à grands frais, et dont il s'obstinait à poursuivre le cours, écrasait d'impôts l'Angleterre et arrachait au Parlement d'énormes subsides. Le peuple commençait à se sentir trop pauvre pour payer sa gloire.

C'est dans ces circonstances, que la France, l'Espagne et Naples, poussés à bout par les entreprises du ministre, se liguèrent, sous l'influence de M. de Choiseul, et signèrent le *Pacte de famille*. Georges III fut effrayé; le peuple protesta contre cette politique aventureuse et dominatrice, et la popularité de Pitt chancela. Fatigués de ses allures hautaines, ses collègues eux-mêmes l'abandonnaient : il fut remplacé par le lord Bute, qui tomba devant l'opposition de Pitt et de ses adhérents; puis par le lord Granville; et Pitt combattit

contre son beau-frère avec un acharnement singulier. Naguère, pour se défendre, lord Bute avait créé un recueil, le *Briton;* un membre du parlement dévoué à Pitt, sir John Wilkes, audacieux et mordant, publia le *North-Briton*, rédigé avec une violence inouïe.

Cette lutte fit noircir beaucoup de papier et donna lieu à d'actives polémiques; les pamphlets abondèrent, et bientôt, pour allécher les lecteurs, pour raviver les scandales, auteurs et libraires appelèrent les dessinateurs à leur aide. Alors une sorte de délire politique s'empara des graveurs divisés, en deux camps; ce fut une pluie de caricatures : chacun rit et l'on ne s'inquiéta guère.

Mais il en fut tout autrement quand on apprit que William Hogarth, pénétrant dans la lice, se disposait à lancer une suite de gravures politiques. Ses ouvrages avaient inspiré une si formidable idée de son talent, qu'il fut considéré d'avance comme le fléau du parti qu'il combattrait.

Wilkes s'émut le premier, étant très-maigre, et inquiet par tempérament. C'était un ancien ami de William, et leurs relations avaient été intimes; voici à quelle occasion. Un beau jour Hogarth, qui ne savait ni *a* ni *b*, ne s'avisa-t-il pas de devenir auteur? Lui, l'homme de la nature, il voulut fixer les règles du goût, déduire la mathématique de l'idéal, enfin rechercher l'essence et le principe du beau. C'est ainsi qu'il a com-

posé l'ouvrage si connu sous le titre de : l'*Analyse de la beauté*, où il découvre et prouve, par une foule d'arguments, que le principe du beau consiste dans la ligne serpentine (à peu près la forme de l'S plus allongée). C'est là ce qu'il dénomme la *ligne de beauté*. Plus fier de cette trouvaille que de ses plus beaux tableaux, il s'est représenté plusieurs fois lui-même devant son chevalet, tenant à la main pinceaux et palette, pour charbonner un S, du haut en bas d'une grande toile vide. Il lui manquait un travers ; il ne lui manque plus rien.

Hogarth n'écrivait pas, il lui fallait des interprètes : Benjamin Hoaldy rédigea, sous sa direction, jusqu'au neuvième chapitre ; Ralph continua ; mais aussi têtu, aussi tranchant qu'Hogarth, il discutait sans cesse ; ils se quittaient furieux et rien n'avançait. Wilkes s'occupa quelque temps du travail, qui finit par être présentable, grâce aux corrections du docteur Morell, et à Townsley qui revit la préface.

On peut juger de la clarté du livre par l'empressement que les Allemands apportèrent à le traduire, et de son originalité par sa vogue en Italie, où il fut translaté en toscan... de Livourne, à l'usage des routiniers du pays.

Néanmoins, Walpole en dit du bien ; le *Monthly-review* lui fut favorable, et lady Luxborough *surprise agréablement*, pardonne à l'auteur « de n'avoir pas su déterminer au juste *le degré d'obliquité* qui constitue le parangon de la beauté. »

Nous partageons l'opinion de lord Orford, qui, sans approuver le but de l'ouvrage, y reconnaît une foule d'observations fortes et d'idées ingénieuses.

Lors donc qu'Hogarth annonça le dessein de faire de la politique sur cuivre, Wilkes s'alarma, devinant que le peintre, dédaigneux des partis, s'informerait peu si l'influence anti-libérale s'appelait whig ou tory, et serait contre la coterie tyrannisante. Des pourparlers s'engagèrent; William avoua son projet de mettre en scène, Temple, Pitt et quelques autres, ajoutant que Wilkes, sec comme une lame de scie, était indiqué à côté de Churchill, rond comme un tonneau.

A la suite de nouvelles démarches, Hogarth consentit à supprimer Wilkes et Churchill; mais le premier répondit que « peu sensible à ce qui le concernait personnellement, il le serait au ridicule dont on frapperait ses amis, et qu'il les vengerait de toute son encre. »

La guerre était déclarée : la première estampe, *the Times*, parut, et le samedi suivant, le *North-Briton* inséra la plus violente satire contre le peintre du roi; car Hogarth était revêtu de cet emploi depuis la démission d'un M. Thornhill, neveu, suivant les uns, fils, suivant d'autres, de sir James Thornhill. La seconde hypothèse a acquis plus de créance; néanmoins, il n'est pas question de cet artiste dans l'histoire de William, et mistress Hogarth est constamment représentée comme l'unique enfant de sir James. Ce fils était-il trop jeune?

était-il en Italie à l'époque du mariage de sa sœur? Quoi qu'il en soit, il vécut obscur; je n'ai rencontré aucun de ses ouvrages, et les biographes qui le citent paraissent avoir ignoré son prénom, laissé en blanc dans les documents que j'ai recueillis.

Dans l'estampe en question, M. Pitt, monté sur des échasses, met le feu au globe terrestre qui sert d'enseigne à un cabaret; Pitt a une meule au cou, sur laquelle on lit : 3,000 *l. per annum* (allusion à la pension qu'il recevait); ce poids le fait chanceler. L'incendie se propage; un Hollandais en rit de bon cœur, le grand Frédéric joue du violon; Catherine de Russie se retire avec une cassette sous le bras, tandis que la France et l'Espagne échangent des compliments. Dans une variante, l'auteur représenta Pitt sous les traits odieux de Henri VIII.

Peu de temps après, Wilkes fut déféré au Parlement, arrêté, conduit à la Tour, et Hogarth revint à lui. Il publia son portrait, louche et fort laid à la vérité, dans les accessoires duquel il plaça le n° 45 du *North-Briton*, brûlé par le bourreau; une plume, une écritoire, ainsi que le bonnet de la Liberté. Reproduit avec sa maigreur idéale, Wilkes disait : — Je deviens tous les jours plus ressemblant...

Wilkes était alors l'idole de la popularité : quatre mille exemplaires furent enlevés en quarante-huit heures, et l'éditeur fut obligé de faire rouler la presse

huit jours et autant de nuits, pour satisfaire à l'avidité du public. La condamnation du tribun avait donné lieu à une grosse émeute.

Cette réparation ne désarma point Churchill, qui écrivit contre Hogarth une virulente épître : le peintre riposta sur-le-champ. Prenant un cuivre où il avait gravé, en 1749, son propre portrait avec celui de *Trump*, son chien favori, il effaça la figure principale, et représenta Churchill, sous la figure d'un ours buvant un pot de porter, et armé d'une massue noueuse chargée de légendes insultantes. A terre, on voit un livre de Churchill, qu'une souris a voulu grignotter; mais étouffée par un aliment si malsain, elle est tombée morte sur la couverture. Au premier plan, *Trump, le chien d'Hogarth,* une patte sur la brochure écrite contre son maître, et l'autre soulevée, arrose avec dignité l'épître de Churchill. La liste des souscripteurs au *North-Briton* est à demi couverte par un tronc pour les pauvres.

Churchill répliqua et Wilkes rentra en lice. Alors Hogarth, indigné, se représenta sous le costume d'un charlatan qui, tenant d'une main une longe, et de l'autre un martinet, exerce à danser un menuet politique Churchill, sous la figure d'un ours avec un chapeau galonné, et Wilkes, sous celle d'un singe, à califourchon sur le manche d'un houssoir; lord Temple leur joue du violon.

Cette guerre ne finit pas là ; mais il nous suffit d'avoir une idée de la caricature politique à cette époque, du goût populaire et de l'âpreté des partis aux débuts du règne de Georges III.

Du reste, notre artiste, le long de son œuvre, est prodigue de ces saillies un peu brutales, si goûtées des Anglais, même de nos jours, et d'ordinaire il les dirige contre les grands. C'est Georges II, coiffé d'un bonnet garni de grelots ; c'est le comte de Peterborough chassé à coups de pied par la Cuzzoni. Dans la sanglante satire intitulée : *Cruauté*, *Superstition* et *Fanatisme*, qui a pour théâtre une église, on remarque à côté des scènes les plus mélodramatiques, le tronc des pauvres figuré par *une souricière*. Ce tronc est un piége, tendu à la crédulité des âmes charitables, par la rapacité du clergé anglican.

Il entremêle ainsi le plaisant au sévère : on conserve à l'église des Enfants-Trouvés un tableau de *Moïse recueilli par la fille de Pharaon*, où William a eu soin de donner à l'enfant abandonné une grande ressemblance avec la princesse : pour mieux indiquer l'intention, les sourires d'un courtisan et les chuchottements d'une Éthiopienne retracent clairement les soupçons dont la vertu de leur maîtresse est l'objet. — Ingénieux frontispice à placer sur l'autel des Enfants-Trouvés...

Faut-il parler de cet épisode si bouffon des comédiennes ambulantes, tant de fois imité, où figure l'O-

lympe en déshabillé dans une grange! Junon raccommode ses bas immortels tendus sur une fiole; Diane sortant des trous de sa chemise comme du sein des nuages, apparaît vêtue... d'un croissant sur le front; Flore se pommade avec une chandelle; deux diables cornus se disputent une cruche à bière en forme de calice; l'Amour rapièce des culottes; l'Aurore, coiffée d'une étoile d'argent, écrase une puce entre ses doigts de roses. On aperçoit sous un lit, jetés pêle-mêle, un poêlon rouillé, l'acte du Parlement contre les acteurs ambulants, un vase d'un usage peu noble, et une couronne royale... Dans le tableau de la Piscine, le valet d'une femme riche bat et repousse un pauvre, venant chercher à la fontaine miraculeuse la guérison de ses maux.

Ce railleur ne respecte rien : les princes avaient assisté secrètement à l'exécution d'un malheureux, pour satisfaire une sotte curiosité; Hogarth les livre au blâme de la foule. Sur la place où l'on pend Thomas Idle, il représente à un balcon le prince et la princesse de Galles, souriant au milieu d'une suite radieuse et parée. Ce n'étaient-là, pour lui, que des détails, et comme des traits jetés au feu de la polémique; sa pensée affrontait des luttes plus sérieuses, et devançait les moralistes, dans la critique des institutions vicieuses ou des crimes sociaux.

Il nous reste deux ouvrages à faire connaître, qui

ont mis le sceau à la réputation de ce peintre étrange, et qui achèveront ce tableau de la société anglaise : l'un, montrant la corruption électorale à l'œuvre, nous fera pénétrer dans ce foyer d'intrigues et de marchés honteux qui accompagnent encore l'exercice d'une liberté trop souvent vénale; l'autre mettra à découvert les plaies de la famille, les misères du grand monde abâtardi par le faux luxe, et gangrené par l'intérêt. Ces deux séries sont intitulées, la première : *Quatre scènes d'une élection;* la seconde : *le Mariage à la mode.*

Rien de plus curieux que le tableau d'une élection parlementaire dans un *bourg-pourri* : grâce à Dieu, la France n'a jamais offert le spectacle de ces saturnales, de cette parodie des institutions, à laquelle Hogarth, guide fidèle et subtil observateur, doit nous faire assister.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile, ni sans intérêt pour le lecteur, de savoir d'abord comment fonctionne chez nos voisins la machine électorale, depuis l'adoption du *Reform-bill*, en 1832.

La durée du mandat parlementaire est fixée à sept ans; mais d'ordinaire, le roi dissout la chambre des communes avant la fin de la cinquième session. Aussitôt que les électeurs sont convoqués, les fonds publics baissent à l'instant, car l'élection d'un candidat coûte si cher aux intéressés, que les rentiers vendent en foule pour se procurer de l'argent à jeter par les fenêtres : ce

fait ne laisse pas que d'être significatif. Les opérations les plus coûteuses sont celles qui se passent dans les grands comtés, parce que les comités électoraux sont obligés de raccoler au loin les campagnards, de les indemniser, de les transporter au bourg à leurs frais, de les y héberger, de les nourrir et de les désaltérer. Deux candidats peuvent bien monter à seize ou dix-huit cent mille francs. Avant d'être à la chambre des lords, le duc de Buckingham, alors marquis de Chandos, dépensait, chaque fois qu'il se faisait élire, un million de sa bourse. Quand un parti tient à assurer le succès d'un personnage important, son comité pourvoit aux frais par souscription, et c'est ce que l'on a vu pour M. Cobden.

Le droit de voter est acquis aux propriétaires, aux *freemen*, citoyens libres de la cité, maîtres des corporations ouvrières ou marchandes; aux fermiers, même sans bail, des domaines ruraux représentant 1,250 fr. de rente; enfin, à tout Anglais qui paie un loyer non inférieur à dix livres sterling. Cette condition assure des droits à tout le commerce de détail, ou peu sans faut. On sait qu'en Angleterre le droit de patente est inconnu.

Partout où un homme se trouve dans l'une de ces catégories, il a le droit de vote; s'il possède dix maisons ou dix logements dans dix bourgs différents, il peut voter à ces dix colléges. Dans le cas de corruption constatée, le collége qui a donné lieu au scandale est

suspendu, ou même cassé, pour une, deux ou trois des élections suivantes; pénalité bizarre, qui réprime l'iniquité par l'illégalité.

La veille de l'élection, chaque candidat s'assure d'une taverne, où l'on offre gratuitement table ouverte à tout venant; les meneurs se disputent les votants, qu'ils parent de rubans à la couleur du drapeau arboré devant la porte de chacun des camps. Le vin, le rhum, le gin opèrent sur les consciences; nombre d'électeurs optent pour la meilleure cave. C'est en plein air, et sous un hangar dressé *ad hoc*, que le vote a lieu, devant un bureau présidé par un conseiller municipal ou un shériff, et composé de quelques membres des comités dévoués à chacun des candidats. Du reste, point de cartes électorales, point de listes; on vote publiquement, à haute voix, et le bureau inscrit. Le votant se présente; on le fait apporter s'il est ivre; il se nomme et l'on vérifie son aptitude. Puis on lui présente une *Bible* sur laquelle il doit prêter le serment de *briberie*, témoignant qu'il n'a reçu aucune *bribe* de l'or de la corruption; enfin. il prononce nettement le nom du candidat de son choix. Aussitôt les huées, les sifflets d'une part; de l'autre les hurras et les cris de victoire forment la plus stridente et la plus énergique mélopée. Les candidats rivaux, juchés sur des tonnes, sur des tréteaux, sur des bancs amoncelés, discourent à leur aise, font des *speech* devant les *hustings*, et s'accablent

mutuellement des plus effroyables invectives. Pendant l'opération, qui dure vingt-quatre heures, on crie, on s'agite, on se bat; les oignons, les pierres, les pommes, volent de toutes parts, et des crieurs bariolés des couleurs rivales, colportent d'heure en heure, par tous les quartiers, le nombre de voix acquises jusque-là à la *vérité rouge* ou à la *vérité jaune* (*true-red*, *true-yellow*). Quand tout est fini, les deux candidats font un discours de remercîment à leurs adhérents; le vaincu est berné, le vainqueur porté en triomphe, et l'on conclut cette orgie légale par une soulerie universelle, féconde en batailles. Telle est la perfection des choses, depuis que les abus sont réformés...

— Hélas, redisent les anciens; le bon temps est passé! Autrefois, c'était bien autre chose! Le scrutin était ouvert pendant huit jours... Heureux les électeurs, qui, venus les derniers, apportaient à l'heure suprême l'à-point d'une candidature disputée! Le vote, alors, valait deux cents, trois cents guinées et plus. Mais tout a dégénéré; on a supprimé des bourgs, créé des colléges dans de grandes villes, tandis que, jadis, certains chefs-lieux électoraux appartenaient en toute propriété à un seul seigneur. Le duc de Newcastle, sous le règne de Georges III, en possédait neuf, et nommait lui-même à son gré neuf députés. Si bien qu'un jour, sollicitant du roi une faveur un peu scandaleuse, il dit au prince irrésolu : — Sire, je suis *dix*.

Et les dames, que sont-elles devenues? Où est le temps que les pairesses du royaume venaient cajoler, pour Pitt ou pour Walpole, les marchands de morues et les charbonniers de Westminster? Aussi trouvaient-elles à qui parler; témoin ce boucher que la duchesse de Devonshire embrassa pour le compte de Fox, au milieu de la rue, et qui demanda à la noble lady une étincelle de ses yeux pour allumer sa pipe. Alors, un candidat ne parlait qu'à table, et il parlait toujours, et l'on vendait sa voix sous le soleil, franchement, ainsi que *de braves gens* le doivent faire. Et comme, sous le régime d'une loi moins libérale, le nombre des votants était moins grand, la marchandise avait bien plus de prix!

C'est justement cet âge d'or d'une si belle institution, que William Hogarth a chanté à sa manière. Ses *mémoires* iconographiques achèveront le récit.

Aux festins de l'Odyssée se mêlaient les combats de l'Iliade, dans l'épopée d'une candidature *tory*, comme celle où l'artiste nous a conviés sous la présidence d'un portrait lacéré par les jacobites, et représentant Guillaume III, coiffé trop à l'étroit de la couronne constitutionnelle. Tandis que la bonne cause se gorgeait de nourriture dans la grande salle de sa taverne, les whigs attroupés dans la rue faisaient irruption; ils brisaient les vitres, recevaient des soupières et des escabeaux sur la tête, et criaient — Pas de Juifs! Cette manifestation,

intolérante à l'égard d'Israël, mais si libérale pour les chrétiens, les whigs, plus prévoyants que ceux d'aujourd'hui, la corroboraient avec une pluie de pavés, qui renversaient sous la table les collecteurs de votes, au plus beau de leurs manœuvres commerciales. Un chirurgien de village avait assez à faire de panser les têtes, et de saigner les gloutons asphyxiés ; ce qui, soit dit en passant, devait les expédier pour l'autre monde. Tandis que chacun hurlait, violons, basses, cornemuses et braillards des rues allaient leur train; le ministre du culte essuyait son front imbibé de vin comme une éponge; le maire dînait éternellement. Ça et là circulaient au-dehors les guidons populaires avec leurs devises: *Liberté et loyauté! Liberté et point d'excise! Mariez-vous et multipliez en dépit du diable!..* etc. Un boxeur ivre écrivait à sa cocarde : *Pro patriâ.*

Il s'agissait, dans le collége, d'un noble candidat, ses armoiries en témoignaient; le chevron de sable entre trois guinées d'or, avec cette devise: « *Demande et obtiens* ; » d'un gentilhomme délicat, courtois et timide, aux lèvres souriantes, à la physionomie béate et distinguée. Voilà les sujets que le peuple aimait à manier; il s'indemnisait, aux dépens de leur ambition et de leur humilité momentanée, de ses souffrances passées et futures. Parfois, il advenait, s'il faut en croire Hogarth, qu'un de ces mendiants électoraux, livré aux suppliques de quelque vieille mégère influente, la prenait tendre-

ment par la taille, se laissait voler ses bagues, et l'embrassait, sous la conciliante étreinte d'un ouvrier, qui pressait sans façon les deux têtes, pour les choquer l'une contre l'autre ; non sans vider soigneusement les cendres de sa pipe, sur la perruque du baronnet, répondant par un gracieux sourire à de si aimables facéties.

Son parrain politique, assis à ses côtés, soutenait majestueusement la dignité, parlementaire en tendant la main à un cordonnier qui la lui brisait, tandis qu'un barbier aviné et suant lui parlait sous le nez, lui pinçait le bras, lui lançait dans l'œil des bouffées de tabac. Dans un coin, des électeurs empochaient quelques banknotes ou des piles de guinées ; les quakers, plus austères, vérifiaient si le papier était bon, et, si quelques formalistes consentaient à se donner, ce n'était qu'à l'enchère. Les repas duraient une semaine, aussi fallait-il songer aux provisions. D'ordinaire, une cuve à lessive, remplie de punch et toujours pleine, fournissait à tout venant quelques raisons persuasives.

Cette cuve rappelle une anecdote, en faveur de laquelle nous sommes tenté d'une digression. Dans les jardins de l'amiral Russell, il y avait quatre longues avenues aboutissant au bassin d'un jet-d'eau. Un jour que ce seigneur, dans un but politique, traitait six à sept mille convives, les quatre allées, ombragées d'orangers et de lauriers roses, furent garnies de tables. On dessécha le bassin, dont on fit une jatte, où l'on jeta quatre muids

d'eau-de-vie, huit muids d'eau, vingt-cinq mille citrons, quatre-vingts pintes de jus de limon, treize-cents livres de sucre raffiné de Lisbonne, cinq de muscade rapée, trois cents biscuits grillés et deux muids de Malaga sec. Sur cette jatte flottait une chaloupe où naviguait un mousse, opérant le mélange à coups de rames. On ajoute que les grenouilles de l'amiral Russell tarirent promptement ce spiritueux mélange.

Echappons-nous à la nage et gagnons la rue, où l'on briguait les votes, devant l'enseigne du *Chêne royal*, auquel Charles II sert de tronc, et qui est à demi couverte par un tableau de *Polichinelle candidat*, lançant aux électeurs, sur une raquette, des guinées en guise de volants. Il y avait de bons fermiers, ouvrant l'oreille et les deux mains à une double séduction ; des entremetteurs qui achetaient des colifichets pour les femmes, auxiliaires précieux ; des électeurs qui se garnissaient la panse : enfin, comme la licence était une des galanteries du gouvernement pendant ces épreuves, le peuple en profitait pour saccager le bureau des taxes et abattre les armes royales. Le candidat s'associait à ces scènes, affectant, comme dit Shylock, « le rire vaniteux d'un fade publicain. »

Enfin, le grand jour s'était levé : les amis de la *vérité bleue* couraient au vote et gravissaient les degrés du bureau, où l'on criait et se battait avec acharnement. La crainte et l'espoir, l'anxiété, la joie se peignaient sur

les physionomies, tandis que les comités, tout à l'intérêt de leur client, surveillaient et épluchaient chaque votant. On vit paraître un vieux militaire amputé du bras droit, à qui un légiste formaliste, digne interprète de l'esprit du pays, disputa le droit de voter, attendu qu'il était inhabile à prêter serment en posant la main sur l'Evangile. Cette main, perdue avec honneur pour la patrie, sur un champ de bataille, compromettait l'*honorabilité* du vieux brave. En Angleterre, la lettre tue toujours. La passion politique allait chercher des sourds, des éclopés, des culs-de-jatte, des podagres qu'on apportait liés sur un fauteuil; jusqu'à des moribonds que l'on traînait là, enveloppés de leur couverture de lit ou couchés sur leur matelas. Le docteur Barrowby persuada à un de ses malades, très-gravement atteint, d'aller voter pour Georges Van-de-Put, alléguant que l'air lui ferait du bien. Le pauvre diable mourut une heure après.

Ce n'est rien encore. Lors des débats électoraux entre Boseworth et Pelwyn, on présenta un électeur qui avait cessé de vivre. — Quoi! s'écria le shériff, vous nous amenez un mort?

— Mort? répliqua un des porteurs, vous raillez; mais vous l'entendrez voter pour Boseworth.

A ces mots, il applique un énorme coup de poing sur l'abdomen du cadavre rempli de vent, qui exhale un

son étouffé, reconnu pour un vote formel et distinct en faveur de Boseworth. Tel est l'avantage d'une langue sourde, confuse, et d'un nom propre aussi sonore qu'une outre crevée.

Pour égayer ces scènes, des braillards chantaient, et répandaient des ballades imprimées contre les candidats, en tête desquelles ils étaient représentés accrochés à une potence.

Ces cyniques parodies alarmaient les esprits sérieux, à qui elles faisaient entrevoir la décadence du pays. Hogarth, en retraçant *the polling*, a eu soin de coudre la morale à l'histoire, en plaçant, au second plan, le char de la Grande-Bretagne, qui ne renferme qu'une courtisane, et qui penche, prêt à verser, par la négligence du cocher, occupé sur le siége à jouer aux cartes avec le laquais. Dès que le candidat est élu, on le promène à travers le bourg, dans une belle voiture. Autrefois, on le portait en triomphe sur un brancard ; honneur périlleux : car le parti vaincu livrait des assauts aux porteurs, et leur lançait dans les jambes, des chiens, des chats liés ensemble, des ânes, des veaux, jusqu'à des troupeaux de porcs. Il advenait alors que le nouveau membre du parlement roulait dans la boue, ou se voyait forcé de descendre, tandis que ses partisans boxaient pour sa défense. Enfin, la cohue, arrivée à sa taverne, se heurtait avec des processions de cuisiniers, de marmitons préparant un re-

pas monstre. Les vaincus cherchaient asile ailleurs ; on donnait à boire à la foule, et tout finissait par une débauche générale.

Hogarth a compromis, parmi ces entremetteurs, le duc de Newcastle, grand courtier d'élections. Quant à son candidat, c'était Rub Doddington, devenu depuis le lord Melcombe. Sa posture triomphale est des plus perplexes, sur un fauteuil qui perd l'équilibre par la chute d'un des porteurs, blessé d'un coup de fléau à la tempe. A l'imitation de Le Brun, qui, dans son *Passage du Granique*, fit planer un aigle au-dessus d'Alexandre, William a fait voler, sur la tête du triomphateur parlementaire, une grosse oie qui lui ressemble, on ne sait pourquoi, car ni l'homme, ni le volatile ne sont représentés en caricature.

Rien de plus complet, de si plaisant, de si caustique à la fois que cette série, dont chaque tableau embrasse quarante à cinquante figures. Ces sujets, les plus grandes toiles de genre que notre Hogarth ait laissées, sont traités à merveille et composés avec art. C'est le chef-d'œuvre du mouvement, du naturel et de la vie. On voit les originaux dans *Lincoln's-inn-Fields*, au musée de feu M. John Soane. Nous ne serons point au-dessus de la vérité, en remarquant que, dans cette comédie de mœurs, énergique et mordante, Hogarth participe de Juvénal et d'Aristophane.

Il est rare d'allier ainsi, dans un travail d'artiste, la

force de la pensée, l'abondance avec la clarté, le comique et le sérieux; de moraliser avec tant de charme, et de donner une si belle fête aux yeux, tout en flétrissant avec un noble patriotisme les vices de la société.

III

Josuah Reynolds : débuts de sa carrière ; sa rivalité avec Hogarth. — Scènes de la vie du grand monde. — Le mariage à la mode.

Enclin à la jalousie, pourvu d'un amour-propre irritable, habitué au succès, William Hogarth régnait avec sécurité, sans prendre ombrage de la vogue des Ramsay, des Gainsborough, ni des autres contemporains, et se croyant au-dessus de toute atteinte, comme de toute comparaison. L'apparition de Josuah Reynolds attrista la fin de sa carrière. Entre ces artistes, procédant de deux inspirations opposées, une lutte devait s'ouvrir et la conciliation était difficile. L'un devait tout à la nature; l'autre remontait à la tradition des anciens maîtres. Reynolds, un des trois grands noms de la peinture anglaise, offre le singulier exemple d'un éclectique doué d'une incomparable

adresse de pinceau, et muni d'une palette riche et variée.

Né en 1729, vingt-six ans après Hogarth, il avait trouvé dans un livre la révélation de son talent futur : Richardson l'avait fait peintre. C'est en lisant son *Traité sur la peinture*, qu'il s'était épris de Raphaël *sans le connaître*, et le voilà engoué de l'art, parce que Richardson lui avait appris Raphaël. Aussitôt, il quitte le Devonshire, où il était né, et accourt travailler chez Hudson. Ce maître était faible; que pouvait-il apprendre à un élève né pour ne rien trouver seul, et pour s'approprier les qualités d'autrui avec une souplesse merveilleuse? Reynolds fit donc de pitoyables croûtes pendant six ans; mais en 1749, l'amiral Russell l'emmena en Italie, et dès qu'il eut vu de la peinture, Josuah fut peintre.

De ce moment commence pour lui la lutte la plus bizarre, des goûts, des instincts, des penchants naturels contre l'art de convention. Il recherche le Corrége, il pense imiter Michel Ange; puis, il s'éprend de la couleur des Vénitiens. De la nature il n'est pas question. Ce caractère est le vivant contraste de celui d'Hogarth.

Josuah pousse jusqu'à la mauvaise foi envers lui-même cet esprit de docilité et de subordination. Ses efforts pour se river des chaînes sont vraiment curieux; il les a dépeints en quelques mots : « A la vue de Raphaël, je me sentis incapable d'en goûter le mérite;

mais en regardant ses tableaux, en les copiant sans relâche, *en affectant même de les admirer plus que je ne le faisais réellement,* un nouveau goût se développa en moi, etc... »

Ajoutons que les critiques et les biographes l'ont loué de cette abdication de son sentiment propre, avec une imperturbable stupidité. On peut juger de l'effet de ces aveux et de ces louanges, sur un artiste indépendant et sauvage au fond, comme l'était Hogarth ! Obstiné à se faire écolier à perpétuité, dans la crainte d'échouer à devenir maître, Reynolds est surprenant dans ce rôle; il est malaisé de concevoir jusqu'où se fût élevé un homme doté d'une facilité prodigieuse, d'une main ferme et d'une qualité de peinture supérieure, s'il n'eût consacré sa vie à ressusciter des ombres pour les combattre.

A peine échappé de l'Italie, il revient à Londres, prend un logement à New-Port-street, et exécute, quoi? un pastiche de Rembrandt...

Je l'ai vu à *Dulwich-College* : c'est le portrait d'un jeune gars coiffé d'un turban; on dirait un Rembrandt copié par Murillo à vingt ans. Chacun admira Reynolds, comme si le prince des Hollandais avait revu le jour. Hogarth lui seul s'écria : — Singer, ce n'est point créer.

Dès qu'il posséda quelques guinées, Reynolds acheta des Van-Dyck, des Titien, des Rubens « pour former

son talent *d'après ces modèles.* » Craignant de tomber dans le trivial en cherchant la nature, de donner dans le commun, s'il osait être vrai, il renonça à sa facilité pour se forger des obstacles; il puisa ses sujets, les attitudes de ses figures, dans les cartons des maîtres, et inhabile à traiter les formes nues, il passa ses jours à déplorer la faiblesse de son éducation académique.

Cette superstition, à l'égard des autorités, coïncidait avec le tour d'esprit de Johnson, avec la pompeuse tradition de style du tragédien Garrick. Tous deux se prirent de passion pour Reynolds, l'exaltèrent partout, et Hogarth en fut douloureusement affecté. Josuah eut rapidement un cortége; Burke, Sterne, Goldsmith, qui ne le quittaient guère, l'aidèrent à fonder, sous l'influence de ses idées, l'Académie de peinture.

Ainsi, l'on élevait autel contre autel. Adroit, érudit, élégant, doué d'éducation littéraire et d'une incontestable bonne foi, Reynolds écrivait sur son art; il répandait des doctrines, soutenues le pinceau à la main. Il imita tour à tour, avec un éclat remarquable, le Corrége, Rembrandt, Rubens, P. Véronèse, le Titien, Vélasquez, Van-Dick, etc...

Il n'osa pas être peintre d'histoire. Son inspiration était courte; pour lui, la nature entière était collée sur des toiles : toutefois, il eut quelques écarts et laissa des ébauches magnifiques; des portraits où brille plus de style que *d'individualité* (pardon de cet argot), et

qui sont parfaitement peints, selon des *manières* diverses.

Audacieux dans l'obéissance, fantasque dans l'exercice de ses cultes, Reynolds est un écolier de génie, turbulent et fort en version. Le long des galeries de Londres, on ne passe pas devant ses toiles sans être vivement attiré. — Ah ! s'écrie-t-on de loin, quel Rembrandt singulier ! — Quel étrange Titien ! — Le curieux Tintoret !—Voilà un Rubens tout particulier !..

On s'approche et on lit la signature de Reynolds. C'est ainsi qu'il a flatté tous les goûts, encensé toutes les écoles et acquis le renom du plus grand artiste de son temps. Du reste, il exécutait magistralement et mettait, à son insu, dans ses œuvres... tout ce qu'il n'en pouvait ôter. Son esprit est vif, son imagination ardente ; il reste artiste vigoureux, dans une voie où tout autre se fût perdu. Bien qu'il échappe à lui-même et soit indéfinissable, il n'est pas médiocre ; et pour qui n'a vu de lui qu'un ou deux ouvrages, Reynolds fait supposer un artiste très-éminent. De là sa réputation un peu surfaite, en France et chez les Hollandais.

L'engouement qu'il excitait étonna, inquiéta, chagrina, puis exaspéra William Hogarth qui entra en lutte. De là naquirent des polémiques où les contemporains prirent couleur, et sur lesquelles nous n'insisterons point, parce que l'antagonisme suffisamment expliqué entre ces deux natures, laisse deviner le carac-

tère de cette rivalité et les théories qui furent aux prises. Le résultat brisa la tradition d'Hogarth, contribua à le laisser sans successeur, et lui causa beaucoup d'ennuis et de déboires.

Comme il ne savait rien dissimuler, il querella ses amis, en éloigna quelques-uns et s'éloigna des autres. Garrick fit exception, bien qu'il eût été séduit par l'allure pompeuse, par l'emphase des portraits de Reynolds; caractères exagérés depuis par Lawrence, qui exécuta spirituellement, avec un faire plus compassé, plus timide, de la peinture sans consistance. Pour satisfaire aux sympathies de l'illustre acteur tragique, Hogarth lui fit un très-beau portrait, où il le représenta dans le rôle de Richard III, avec tout l'appareil théâtral que comporte le personnage. — Vous le voyez, lui dit-il ensuite, rien n'est plus aisé que de sortir du domaine de la nature et d'atteindre à ces sortes d'effets.

Vers la même époque, Henri Fielding mourut et Garrick déplora que l'art n'eût pas conservé les traits d'un auteur si éminent. Aussitôt Hogarth se mit à l'œuvre et produisit, de souvenir, un portrait de Fielding, dont la ressemblance étonna les contemporains. David posa pour les vêtements, incident qui a donné lieu à un conte ridicule : on prétendit que l'acteur s'était grimé de manière à offrir les traits de Fielding, et que le peintre avait copié le mime.

— Soyez certains, disait William, à ses amis rassem-

blés à sa maison de campagne de Chiswick, que l'inspiration véritable a sa source dans la nature, et que les vraies vocations ne sont point révélées par les livres ou les tableaux. Notre ami John Hoaldy avait un goût décidé, pris au théâtre, pour jouer la comédie; il échoua, et Garrick est devenu à son insu un très-grand acteur. Hoaldy le médecin, auteur d'excellents ouvrages scientifiques, a écrit sans préparation une de nos meilleures comédies, *le Mari soupçonneux;* Wilkes, si terrible à la tribune, est fils d'un distillateur qui le destinait à vendre des liqueurs; Thornhill, né pour la carrière des armes et élevé comme un gentilhomme, voulut être peintre, et il le fut, sans avoir lu Richardson ; Pope, fils d'un Jacobite et élevé par des prêtres catholiques pour être dogmatique et prédicant, fut malgré lui poëte, et rencontra la muse inconnue dans les bois de Windsor. Qu'étais-je moi-même? le fils d'un prote d'imprimerie, destiné à graver des festons et des chiffres à Cranbourn-Alley, sur de la vaisselle plate, chez le joaillier Ellis Gamble...

— Cependant, objectait Johnson ou quelque autre, si vous n'aviez point étudié, si vous n'aviez point vu de peinture, auriez-vous songé à peindre?

— Dans ma jeunesse, repartit William, c'est tout au plus si je savais lire : depuis, les livres m'ont empêché souvent de travailler, et je leur dois la plupart de mes erreurs. Mon talent, savez-vous où je l'ai trouvé? A la

porte du cabaret, un dimanche, à Highgate, où je me promenais avec un camarade, au milieu de l'été. Deux ivrognes s'étant pris de querelle, l'un armé d'un pot à bière, cassa la tête à l'autre qui trébucha, en faisant des contorsions si bizarres, qu'il me prit tout à coup fantaisie de dessiner ce pauvre diable. J'y pris un tel plaisir, que je fis à côté son antagoniste et tous les assistants. La foule resta ébahie à la vue de ces portraits. Sauf l'expérience, toutes mes qualités étaient là. Six mois après, mon hôtesse, une horrible vieille, me réclama vingt schellings, pour deux termes échus. Ennuyé de ses obsessions, je la dessinai à la plume, si laide et si vraie tout à la fois, que son portrait la mit en fuite. C'est un de mes plus beaux succès. D'essais en essais, j'arrivai à graver la scène de l'opéra des *Gueux*, lequel opéra, comme on l'a dit, rendit *gai* le directeur *Rich*, et *riche* le poëte *Gay*; puis les dix-sept planches du poëme d'*Hudibras* par Butler, où j'ai mis tout le mouvement, toute la verve comique dont on m'a félicité plus tard; puis une foule d'œuvres, contrefaites et copiées, même par les montreurs de figures en cire : si bien qu'il me fallut obtenir du roi, en faveur des artistes et des graveurs, le privilége de leurs œuvres pour la durée de leur vie et vingt ans par delà; propriété de l'intelligence qui me doit ses droits reconnus... Eh bien, mes amis, je n'avais jamais songé aux œuvres des anciens maîtres : Raphaël était un inconnu pour moi; j'exis-

tai par moi-même. Supprimez la Hollande, la Flandre, l'Italie, ma carrière reste la même. Enlevez à Reynolds, Raphaël, Titien, Rembrandt, Vélasquez et tant d'autres, Reynolds ne serait pas peintre : que les écrits de Richardson ne fussent pas tombés sous sa main, il n'aurait pas songé à le devenir. Hogarth quittera ce monde les mains pures de tout larcin, et il laissera dans ses tableaux, dans ses deux cent cinquante gravures, l'histoire des mœurs de l'Angleterre durant une période de près d'un demi-siècle. Vos artistes de l'Italie et leurs imitateurs, que nous ont-ils appris ? Rien qui ne soit dans les poëtes ou les historiens. Mes tableaux, pris sur la nature et au sein de la société ont inspiré les poëtes : *The Rake's Progress* a été mis à la scène; ma courtisane a excité la verve des moralistes ; le *Mariage à la Mode* a fourni à Shebbeare un roman, et à un dramaturge, la comédie du *Mariage clandestin*.

—C'est une œuvre magnifique ! s'écria Johnson, et Fielding me l'a souvent répété : il vous enviait la pensée de ce beau livre, si parfaitement achevé, qu'il n'osa jamais l'écrire après vous.

— Il avait raison, repartit William ; j'ai atteint au cœur, si rudement, l'aristocratie du jour, que je n'ai pas jugé à propos de lui porter de nouveaux coups. Unique dans mon œuvre qu'il complète, le *Mariage à la mode* balance à lui seul tout le reste de ma collection.

Hogarth, comme on l'a sans doute remarqué, n'était pas modeste, mais il se jugeait sainement : ce sont deux traits assez fréquents dans le caractère des hommes de génie. A l'époque où il fit le *Mariage à la mode*, titre à demi français, comme les mœurs retracées dans l'ouvrage, devenu si populaire, que cette expression : *à la mode*, a passé depuis dans le langage du monde anglais, William était dans la maturité de son talent : les planches sont datées de 1745. Son nom avait acquis une si grande notoriété, qu'un jour, un portefaix accostant un charretier qui maltraitait ses chevaux, s'écria : — Malheureux ! tu n'as donc pas vu les planches d'Hogarth ?

Il faisait allusion aux *scènes de cruauté*, célébrées depuis par Jacques Delille, dans son poëme de *la Pitié*. L'étude des physionomies est si profonde, dans les ouvrages de notre peintre, que l'illustre Lavater a étayé des théories sur les caractères d'Hogarth, l'assimilant à la nature. Mais une si forte puissance d'assimilation épouvantait l'auteur de la *Physiognomonie* ; il cherchait, entre le peintre et ses modèles, des corrélations morales aussi creuses qu'ampoulées : Hogarth lui inspira des observations justes, et des réflexions de la plus complète absurdité.

Au point de vue de la satire, le *Mariage à la mode* est le chef-d'œuvre du maître ; le coup frappé porta si juste, que l'interprétation du public atteignit l'aristocratie entière : chacun prétendait reconnaître les mas-

ques, et le peintre se trouva dans la situation de ce prédicateur qui, menaçant une adultère de lui jeter son bréviaire au visage, vit la moitié de son auditoire se détourner en baissant la tête.

Le roman est simple, très-énergiquement conçu ; on l'a, depuis, fréquemment imité; mais la donnée primitive remonte là.

Majestueux, podagre et ruiné, le comte de Squanderfields (ce mot signifie *dissipateur de terres*) songe à relever au profit de son fils unique, la fortune de sa maison ; il a rêvé pour le jeune vicomte une riche mésalliance. Hogarth nous introduit brusquement au milieu des intérêts de famille, à l'instant où l'on signe le contrat.

Assis devant un lit de parade, le front hautain et l'œil débonnaire, le vieillard, couvert d'or et de dentelles, tient étendue sur un tabouret armorié, sa jambe enflée par la goutte; à ses côtés repose sa béquille, ornée d'une couronne de comte, comme son lit et la plupart des meubles. Du doigt il désigne son arbre généalogique, enraciné dans le ventre de Guillaume le Conquérant. Le héros Normand, saisissant contraste avec son impotent rejeton, a, d'un coup d'épée, tranché un rameau de l'arbre, sur lequel s'est greffée une alliance roturière.

Devant le baron est assis un marchand de la Cité, un shériff, même, car il porte la chaîne d'or. Ce bourgeois,

niais et vaniteux, débat l'acquisition d'un gendre ; il achète des aïeux à sa fille, et son attitude, singulier mélange d'orgueil flatté et de platitude servile, sert d'heureux contraste à la fierté nobilière, avec laquelle le comte reçoit la main-levée de l'hypothèque dont ses biens étaient grevés.

Grâce aux monceaux d'or dont la table est couverte, on pourra reprendre les travaux abandonnés du splendide hôtel Squanderfields; bâtisse échafaudée, luxueuse, de mauvais goût et mal appropriée, que l'on découvre par la fenêtre ouverte, et qui symbolise l'inepte prodigalité du maître.

Derrière le shériff et les gens de loi, à la droite du tableau, sont assis, indifférents l'un à l'autre et se tournant presque le dos, sur un même canapé, les futurs époux. Profondément seul en ce tête-à-tête, le fiancé se sourit à lui-même avec aménité. Qu'il faut d'esprit pour imaginer, de la perruque aux talons, un personnage si complet dans sa nullité ! avec quelle fade élégance ce jouvenceau, ruiné de corps et d'esprit, effleure du bout des doigts sa tabatière ! Du reste, le rejeton de Guillaume le Conquérant est scrofuleux; un emplâtre en taffetas noir, collé au bas de l'oreille droite, laisse peu de doute à cet égard.

Aussi, la fille du shériff tourne-t-elle ses attentions vers un conseiller jeune et galant, qui lui parle d'assez près. Tout en l'écoutant, elle a passé son anneau nup-

tial dans son mouchoir, qu'elle tient par les deux bouts et fait pirouetter d'une façon gaillarde. Cette jeune fille est pourvue de toute la santé que le vicomte n'a plus, et M. le conseiller, qui la conseille évidemment, et qui se nomme *Silvertongue*, autrement dit, *langue d'argent*, ne perdra point son éloquence. Le germe du drame est là : cet épisode en est la première scène.

Selon son habitude, William en fait pressentir les péripéties par des emblêmes. Le salon est garni de tableaux dont les sujets sont lugubres: Saint Laurent sur le gril, Caïn et Abel, Prométhée, Hérode, Judith et Holopherne, saint Sébastien, etc...

Tel est donc l'exposé de cette comi-tragédie; la vanité bourgeoise, le culte de l'or, la dépravation des sentiments naturels y sont nettement écrits. Voilà certes un beau mariage, conclu sous d'aimables auspices, et des époux saintement assortis.

Que devait-on attendre de ces unions, si fréquentes alors, et quelle influence exerçaient-elles sur la destinée, sur les mœurs des gens du grand monde ? Une des premières conséquences de ces accouplements de l'orgueil et de l'intérêt, c'est l'indifférence mutuelle des conjoints : l'amour n'a point frayé le chemin à l'amitié, et de là, l'absence d'égards, de sympathies, la négation des devoirs réciproques; chacun vit pour soi. Contemplez nos deux mariés dans leur appartement somptueux. Il est cinq heures du matin, les bougies s'éteignent,

chacun s'est retiré : il ne reste plus, au salon, qu'un valet qui s'étire et bâille, que la jeune comtesse, encore animée des ressouvenirs d'une nuit de fête et entourée de jeux de cartes : enfin, que son mari, livré à une prostration profonde. Squanderfields a passé la nuit dehors; son épée gît brisée sur le tapis, son chapeau, trop lourd pour un front chauffé par la migraine, est rejeté en arrière; il étend parallèlement ses deux jambes harassées, sa lèvre est pendante; son œil terne et abruti se fixe sans voir. Du reste, le mari et la femme n'ont pas l'air de se connaître ; chacun a sa vie séparée, sa pensée solitaire. Madame a son monde et ses joueurs; monsieur cherche au dehors les distractions de l'orgie.

Ce dernier retourne tristement ses goussets vides, tandis qu'un petit chien arrache, de la poche de son habit débraillé, les lambeaux d'un bonnet de femme. La comtesse étend ses membres fatigués, lorgne son seigneur et lui fait les cornes. Tous deux renvoient, sans consentir à l'entendre, un honnête intendant qui gagne la porte avec son livre de compte, levant les yeux au ciel et gémissant d'un désordre impossible à réprimer.

Pour compléter le tableau, Hogarth a soin de mettre en relief le goût trivial, l'absence de sentiment du beau qui distinguent cette aristocratie de mauvais aloi. Le mobilier est lourd et fastueux, les tableaux ridicules, le chambranle de la cheminée chargé des plus sottes productions de l'art asiatique : de vilains magots, des

poteries d'imitation, des statuettes informes, un buste antique, dont la tête est moderne et le nez rajusté. Derrière, on aperçoit un Amour dont l'arc est démantelé, le carquois vide, et à qui il ne reste qu'une cornemuse et un mirliton. La pendule, au centre d'un buisson doré, dans les rameaux duquel on voit nager des poissons, est surmontée d'un chat de porcelaine destiné à miauler les heures, chef-d'œuvre d'un art grotesque.

Il est, dès lors, facile de pressentir le sort de milord et de milady, livrés, chacun pour soi, à la recherche des distractions. Squanderfields en a rencontré d'assez périlleuses, ainsi que le prouve la troisième estampe, assez difficile à décrire, et qui nous introduit chez un médecin, le docteur *la Pilule*.

Pendant que son mari subit ces disgrâces, lady Squanderfields marche de plaisirs en plaisirs : nous la retrouvons à son lever, la veille d'un bal, livrée aux mains du coiffeur, entourée d'un cercle de parasites, et recevant du conseiller Silvertongue, précédemment entrevu, un rendez-vous pour la nuit suivante. Afin d'abréger les heures, la comtesse s'est fait apporter un panier d'antiquités... modernes, achetées à quelque vente, et Carestini, célèbre virtuose, chante des romances au fond de la salle, accompagné sur la flûte par l'illustre Weidemann. Suivant l'usage du beau monde, on jacasse, on rit, on disserte et l'on n'a cure d'écouter.

Au bras du fauteuil de la comtesse est appendu un

hochet d'argent, garni de corail, à l'usage des nourrissons. Elle écoute un amant, elle est mère de famille, et à ses pieds repose un ignoble livre, intitulé *le Sopha.*

Au loin, la tête couverte de papillotes, maigre, assis comme il peut, le mari boit une infusion dans une petite tasse. Çà et là se groupent des figures burlesques : le parquet est couvert de lettres d'invitations à des parties de plaisir, d'emblèmes piquants, et les murs, de tableaux assortis aux inclinations des maîtres du logis. Près de lady Squanderfields, une peinture de Noé dans l'ivresse, et une autre d'Io, avec Jupiter, fournissent des allusions diaphanes. Au ciel du lit de la comtesse on voit une énorme fleur de lis, dont la signification confirme assez les médisances de l'auteur de *Candide*, sur la société de ce temps là. Notons, que pour symboliser la même idée chez nous, au lieu de recourir à l'écusson de France, on eût placé dans un cadre le portrait de Christophe Colomb.

Nos époux *à la mode* seraient trop heureux, si leurs ennuis se bornaient à ces secrètes infortunes; mais la morale enjouée de Molière ne suffit point à William Hogarth, et il pousse les choses plus avant.

Entraînée à l'issue du bal, dans un *bagno*, une de ces maisons équivoques dont fourmillait Londres, depuis le somptueux garni à l'usage des grands, jusqu'aux dortoirs publics dévolus à la classe plébéienne, où femmes, enfants, vieillards des deux sexes passaient la

nuit pêle-mêle pour quelques pences ; retirée dans un de ces repaires nocturnes, la comtesse de Squanderfields est surprise avec Silvertongue, par son mari, qui est apparu brusquement, l'épée à la main. Le conseiller s'est élancé, il a dégaîné et blessé à mort lord Squanderfields qui chancelle, tandis que le séducteur s'enfuit à demi-nu par la fenêtre. La jeune lady tombe à genoux et implore son pardon. La porte jetée bas laisse entrevoir les constables qui pénétrent dans la chambre, précédés d'une lanterne, seule lumière répandue sur cette scène lugubre.

Devenue veuve, la comtesse se retire dans la cité, chez son père le shériff. C'est là que nous la retrouvons, au moment où elle vient d'apprendre que son complice vient d'être pendu comme assassin. A cette nouvelle, la malheureuse avale le contenu d'une fiole de laudanum, et l'art des médecins échoue dans ses efforts pour la sauver.

Tandis que la nourrice lui apporte son enfant, et que le pauvre petit jette, en pleurant, ses bras rachitiques autour de sa mère expirante, le père de la comtesse, ce marchand avare qui l'a livrée jadis en holocauste à ses vanités plébéiennes, se tient à ses côtés, froid, impassible : il a saisi une des mains de sa fille unique, non par affection, mais pour lui retirer ses bagues.

En inspectant sur la table le dîner qui attendait la défunte, un œuf à la coque avec un verre de petite

bière, on pressent le sort réservé chez son aïeul, au petit comte orphelin; à ce malheureux héritier des cicatrices paternelles, qui a les jambes tordues en ankyloses, et maintenues avec des bottines d'acier.

La demeure du shériff offre les stigmates de la plus implacable avarice : il n'aime, il ne soigne que lui, et on le voit douillettement abrité de trois bons habits les uns sur les autres. Sa parcimonie ne trahit que mieux l'âpreté de l'orgueil, qui lui fit acheter à si grand prix un gendre de la chambre des lords.

Tel est, en raccourci, cet étrange et terrible pendant de notre *Bourgeois-Gentilhomme :* la donnée d'Hogarth est plus saisissante et plus forte. On lui avait reproché jusque-là de ne s'attaquer qu'à des scènes triviales, sans s'élever au-dessus de la vie commune : ce voyage pittoresque dans les hautes régions de la société, terrible pour elle, car chacun prétendait nommer les héros véritables du drame, ce roman en six tableaux, complète le vaste frontispice de la vie contemporaine, entrepris par Hogarth.

Blessés de cette âcre satire, les nababs de Londres mirent peu d'empressement à se procurer les originaux du *Mariage à la mode.* L'auteur les fit vendre à l'encan et ils restèrent tous six à M. Lane de Hillingdon, pour cent vingt guinées : les cadres seuls en avaient coûté vingt-quatre.

Revendus pour neuf cent dix, en 1792, ils furent

achetés cinq ans après, au prix de mille guinées, par le banquier Angerstein, dont la collection a été acquise en 1824, quand le Parlement voulut former le noyau d'un musée public. C'est là l'origine de *la National-Gallery*, dans Trafalgar-square, où l'on admire aujourd'hui les six belles toiles qui ont rendu populaire le sujet du *Mariage à la mode*.

IV

Dépérissement et mélancolie. — Dernière entrevue avec Johnson. — Pressentiments : Tail-piece ou *finis*. — Mort de William Hogarth.

Le premier chagrin qui atteignit William, ce fut la mort de sa belle-mère : Judith Thornhill s'éteignit chez lui à Chiswick en 1757. Comme le temps n'avait pas affaibli la reconnaissance de l'artiste envers sa seconde mère, il fut touché de cette perte, assez vivement pour que sa santé en fût ébranlée. Peu de temps après, il commença à être sujet à des spasmes et à se plaindre de mouvements étranges et douloureux dans la poitrine. Plus tard, à partir de 1762, il cessa d'en parler, et sa tendresse pour sa femme redoubla, en même temps que son humeur s'assombrit.

Alarmée de ces dispositions, Jane Hogarth les étu-

diait avec sollicitude : compagne intelligente et fidèle d'un mari, qui durant une paisible union, ne s'était piqué que de constance, Jane, en prenant des années, avait remplacé l'amour évanoui, par des sentiments plus durables, et su conserver dans le cœur de William une place unique. Son foyer, précieux refuge, n'était jamais resté solitaire, et le peintre, entouré de soins, soutenu par une sage influence, tenait lieu à Jane des enfants que le mariage lui avait refusés. Par sa nature, il se prêtait à ces illusions; car les hommes de génie gardent souvent toute leur vie la vivacité d'impressions, la candeur et l'insouciance du premier âge.

En 1764, Hogarth atteignait soixante-sept ans; la fille de Thornhill en comptait cinquante-cinq. Jeune encore, parce qu'elle était douée d'une excellente constitution; bienveillante et enjouée, connaissant les hommes, gravement attachée aux amis d'Hogarth, elle servait de lien entre eux et lui, et ajoutait la grâce aux relations parfois orageuses de ce cercle d'intimités. On recherchait son mari pour elle, et Jane lui faisait honneur de l'agrément de sa maison.

A cette époque, les longs démêlés de l'artiste avec la faction de Pitt et surtout avec le poëte Charles Churchill, causèrent à Jane beaucoup de soucis. Chaque fois qu'une diatribe passait dans le *North-Briton*, la pauvre femme, instruite des premières, s'empressait de cacher la publication fatale; mais elle échouait toujours contre

l'empressement indiscret de quelque ami, zélé colporteur de mauvaises nouvelles. Cet ami-là n'a jamais fait défaut à personne; les gens exposés aux disgrâces de la publicité réchauffent tous, sous leur tunique, un renard de cette espèce.

Parfois, Hogarth perdait l'appétit, le sommeil, devenait taciturne, malade, sans cause apparente, et Jane se mettait en course pour découvrir, dans les *Revues* ou les pamphlets de la semaine, le principe occulte du mal. Interroger son mari, c'eût été un soin superflu; il ignorait, à l'entendre, il dédaignait tout; ces misères le laissaient indifférent. Il fallait, avec lui, feindre de ne rien savoir; car l'idée qu'on avait lu les attaques dirigées contre sa personne, lui apportait une sorte de gêne et d'ombrageuse timidité. Qui n'a vu de ces vieux lions mourants, livrés à de pareils supplices, par le sabot d'un vil baudet de la publicité!

Sans s'expliquer nettement sur l'état d'Hogarth, son médecin se bornait à recommander qu'on éloignât toute contrariété, tout sujet d'émotion. Au commencement de l'automne, l'artiste tomba dans une prostration dont sa femme s'entretint avec Johnson. — Conseillez-moi, dit-elle; votre âme est forte, votre prudence est grande, votre raison persuade, et je me souviens que plus d'une fois, vous avez ranimé le courage abattu de notre ami. La vogue de Reynolds l'a beaucoup déconcerté, à tort suivant moi, car ces deux talents ne sont point rivaux;

puis, Churchill avec ses libelles infâmes... Cher Samuel, Churchill nous le tuera!

L'austère écrivain réfléchit un moment et dit :

— Il faut que je voie Hogarth, et que je frappe un grand coup.

— Eh bien, nous y penserons, il faudra choisir l'heure...

— Non : sur-le-champ!

Et laissant Jane toute tremblante, l'écrivain se dirigea vers le cabinet de William.

Dès que ce dernier l'aperçut, il retourna vivement contre le mur une toile à laquelle il travaillait, et il tendit la main au visiteur, de l'air d'un homme qui se console aisément d'être dérangé. Toutefois, ses traits prirent un air inquiet, quand il s'informa des nouvelles du jour.

— Mauvaises, répondit Johnson en s'asseyant; l'honnête et gracieux Churchill est parti hier pour la France, où il va faire une visite à Wilkes exilé. Qu'allons-nous devenir jusqu'à son retour? Qui nous insultera en vers et en prose? qui se chargera de fouetter notre vieux sang qui s'épaissit? Garrick prend part à mes regrets : il faut nous consoler tous ensemble.

— Vous en parlez bien à votre aise; si comme moi chaque matin vous étiez calomnié, persifflé...

— Nous en avons persifflé bien d'autres! vous surtout, maître. Mais je n'ai rien à vous envier. Auriez-vous

négligé de lire le quatrième chant du *Revenant*, poëme de Churchill ? Certes, je vous en voudrais fort ! C'est là que vous auriez vu votre ami Johnson, écorché vif et bafoué rudement, sous le titre de *M. Pomposo*... Le traitement infligé à Garrick dans *la Rosciade* n'est que roses et que miel, au prix de ces strophes du *Revenant*.

— Cher et digne ami ! répondit en soupirant William, qui lui serra la main.

— Quelle plaisanterie ! repartit Samuel. L'autre soir, dans une compagnie, on me demanda si je comptais riposter : je levai les épaules. On me plaignit ; je ris aux éclats ; et comme on attendait au moins trois mots de réponse ; voyant la société nombreuse, et me rappelant que ce poètereau m'avait reproché de l'emphase, je pris le ton le plus solennellement sentencieux, et je prononçai gravement : — Monsieur Churchill n'est qu'un sot !

— Il est affreux, il est horrible ! s'écria William frémissant et la sueur au front, il est monstrueux de se voir immolé, conspué, traîné dans la fange par un coquin de cette espèce ! Qu'est-ce, en effet, que ce Churchill ? Un escroc, un débauché, qui a laissé sa femme dans la misère pour courir les brelans ; un apostat, un relaps et pis encore ! Ne l'a-t-on pas vu, curé de village et marchand de cidre, s'enfuir en faisant banqueroute ? A Londres, ministre du culte et pédagogue, il dut s'esquiver à la suite de nouvelles friponneries. Puis, il publia les rap-

sodies que vous savez, et les whigs n'ont pas craint de patroner ce fripon, cet ivrogne qui tranche du grand seigneur, ce tonneau plein de gin et d'abominations !

— Il faut, pour ces sortes de métiers, des gens qui n'aient plus rien à perdre...

— Et qui déshonorent le parti qu'ils servent ! Ne voyez-vous pas que les whigs du jour, rivalisant d'ambition, d'avidité, de licence et de corruption avec le parti de la cour, ont cessé de représenter le peuple? Ne comprenez-vous pas que la cause nationale devait élire pour avocats des gens purs, des mains probes, des âmes austères ; protestations vivantes contre les courtisans du pouvoir ? Armé contre le vice, dévoué au peuple, j'ai rompu avec ce parti, dont la doctrine est souple et mystique, dont le but avoué est la concussion, la tyrannie, la course aux emplois et aux honneurs lucratifs ! *L'honneur*... ô grammairien ! en avez-vous parlé? Avez-vous dit, qu'une nation est dans la fange, quand ce mot-là n'a plus d'usage qu'au pluriel !

Johnson sourit tristement et secoua la tête sans répondre ; il attendait que cet orage s'apaisât.

— Oui, dans la fange ! poursuivit Hogarth; quand le dérèglement passe pour du génie, la vénalité pour un talent, et que les gens de bien sont livrés à la calomnie, aux risées de la foule, aux dédains du monde, par des hommes tarés, par des misérables comme ce Churchill !

— Aimeriez-vous mieux qu'il fût honorable et di-

gne de créance? Daignez-vous devenir l'esclave d'un bohémien, et votre conscience est-elle si faiblement défendue, que d'être réduite à capituler devant Wilkes et Churchill ?

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'en les prenant au sérieux, vous leur assurez la victoire. Vous seriez un homme sans vertu, sans philosophie et sans principes, si une piqûre de l'amour-propre vous mettait à l'agonie. La lutte n'est-elle plus votre élément ? Avez-vous besoin d'adulateurs ? N'aspirez-vous qu'à régner sans partage, et vous êtes-vous fait tribun pour devenir despote ?

— Hélas ! murmura William abattu, en posant une main sur son cœur, je n'ai plus mes forces de vingt ans ; la nature succombe...

— La nature, cher ami, n'a-t-elle pas des ressources pour tous les âges? A vingt ans, elle combat; elle se résigne à soixante. C'est l'âge où l'on secoue les préjugés, où l'on juge froidement du prix de toute chose, et de l'impuissance de la malice d'autrui. Il y a trente ans, vous en souvenez-vous? pleins d'ardeur, animés de nobles désirs, nous tracions, l'un et l'autre, le plan futur de notre carrière. Eh bien, nous avons tout accompli, sans dévier, sans mécompte. Notre gloire est désormais hors d'atteinte : la conscience de notre valeur ne s'élève-t-elle pas, devant nos cœurs, comme un indestructible rempart ? Ce long sentier de la vie, vous l'avez

franchi, bercé par les louanges, précédé de la renommée, porté sur un lit de fleurs. Je l'ai gravi, moi, sous le feu de la critique, au milieu des huées, des cris, et en abattant des ronces. Cependant, nous voici tous deux à peu près au même point : moi rencontrant des roses parmi les épines ; vous quelques épines à vos rosiers. Continuons la route avec constance ; confirmons notre valeur passée par notre sérénité inmmuable, et sourions à Churchill, qui nous bourdonne aux oreilles ! En vérité, cher Hogarth, je ne puis compâtir à vos peines et je vous prise trop haut pour y croire. Travailler c'est vaincre ; ralliez vos amis', cherchez la distraction, rappelez cet esprit qui sommeille, et rendez à votre aimable compagne le bonheur et la paix que vos soucis lui font perdre.

— C'est bien ; ajouta Hogarth en lui serrant la main avec un sourire angélique ; vous m'avez convaincu !

Dès que Johnson se fut éloigné, William retombant assis, appuya convulsivement ses deux bras contre sa poitrine et pâlit beaucoup.

— Eh bien, mon ami, lui dit le soir sa femme, en l'enveloppant d'un regard tendre et tout lumineux d'espérance ; eh bien, vous avez vu Johnson ?...

— Oui.

— Sa visite vous a fait plaisir ?

— Elle m'a tué.

Rien n'était plus vrai ; car l'amertume, les susceptibilités, la mélancolie d'Hogarth, tenaient à des causes

contre lesquelles sa volonté n'avait pas de prise. A ses maux se joignait l'humiliation de se montrer, devant ses amis, faible, ridicule peut-être, et inférieur à lui-même. A partir de ce moment, il rechercha la solitude, il évita même sa femme, et se plongea avec une joie concentrée dans un tourbillon d'idées noires; fin dernière de la plupart des génies comiques.

Il recevait encore quelques amis, retrouvant un peu de son ancien esprit de saillies en présence de beaucoup de monde. Dès qu'il s'égayait, il reprenait appétit; mais sa femme s'inquiétait de le voir, pour la première fois, peu sensible à la contradiction et fort accommodant pour les idées qu'il ne partageait point. Un jour, en sortant de table, il dit à Garrick : — Le premier tableau que je peindrai représentera *la fin de toutes choses*...

— Sera-t-il donc la fin de vos travaux? répondit un des assistants; ou bien l'artiste survivra-t-il à toutes choses? vous avez besoin de repos, et la plus infatigable carrière parvient à son terme.

— Certainement, reprit l'artiste en soupirant; c'est pourquoi, plus tôt je finirai et mieux ce sera...

Hogarth se remit donc à l'ouvrage, passant des jours entiers dans la solitude et ne montrant qu'aux heures du repas son front taciturne. A quelque temps de là, sa femme, ayant pénétré dans son atelier où elle croyait le trouver, reconnut qu'il venait d'en sortir; sur son chevalet, une toile était placée, qu'elle contempla longuement,

et dont elle comprit peu à peu si bien la portée, que ses yeux se remplirent de larmes. Ce tableau, célèbre parce qu'il se rattache aux dernières pensées d'Hogarth, dont il prophétisait la fin, est connu sous le titre de *Finis* ou *tail-pièce*. Dans cette étrange composition, l'artiste s'était plongé dans le mysticisme emblématique des vieux Allemands; fruit de la solitude et des préoccupations de la mort. Mais, satirique jusqu'à la dernière heure, tout en cédant à l'aiguillon poignant de la nostalgie, il s'était raillé de lui-même, et avait intitulé sa pittoresque rêverie : « LE PATHOS, *ou manière de tomber dans le genre sublime; dédié aux brocanteurs de tableaux noirs.* »

C'est devant cette amère bouffonnerie, digne de l'imagination d'Albrecht Durer, que Jane Thornhill demeura plus d'un quart d'heure en douloureuse contemplation.

Au milieu de ce tableau, dont Nichols nous a légué la description, et dont j'ai fini par trouver la gravure, elle vit tout d'abord le Temps, abattu par le Sommeil, au pied d'une colonne tronquée; le Temps, qui jetant sa dernière bouffée de tabac, vient de casser sa pipe contre sa faux, brisée comme l'est son clepsydre. De sa main droite s'échappe un testament, par lequel il élit le Chaos pour héritier. L'acte est contresigné des Parques. Autour de lui gisent, une bourse vide, une brosse émoussée, une couronne fracassée, une crosse de fu-

sil, un arc détendu, une cloche fêlée, une bouteille cassée, et une déclaration en faillite de la nature, scellée juridiquement. Près de la cloche est un portrait du Temps, qu'une bougie enflamme. Plus loin, contre un chapiteau, gît une enseigne de cabaret, représentant la fin du monde.

Jane ne se méprit point à ces preuves parlantes des sinistres préoccupations de son mari. Il s'y était livré avec une persistance, une fécondité d'invention, indices de l'état de son âme. C'étaient, çà et là, des cabanes croulant de vétusté, des arbres morts, des temples ruinés, des clochers avec des cadrans sans aiguilles; des vaisseaux abimés dans les ondes... Le ciel même annonçait la consommation des temps : Phébus verse dans l'espace, avec ses coursiers, et la lune éclipsée s'éteint. Dans toute la nature, (ironie suprême et bizarre), de tous les ouvrages des hommes, il n'est resté debout qu'une potence.

Tandis que mistress Jane, étouffée par ses pressentiments, essuyait ses yeux obscurcis de larmes, Hogarth rentra dans l'atelier : en la voyant, il jeta un faible cri, porta la main à son cœur, pâlit et chancela.

— Souffrez-vous, cher ami ? dit-elle en le soutenant dans ses bras et en s'efforçant de sourire pour déguiser son trouble.

— Ce n'est rien, balbutia Hogarth, qui détourna les yeux avec effort; pourquoi vous amuser à examiner

des folies? C'est un caprice... une commande, pour un lord atteint du spleen.

— O William ! répondit-elle, vous m'êtes aussi cher que le jour où j'ai tout quitté pour vous suivre. Ma vie est en vous ; mes pensées n'eurent jamais que vous pour objet, et je ne suis plus de moitié dans les vôtres! Est-ce une peine secrète, est-ce le souci de votre santé qui vous inspirent des songes si noirs? Ressentez-vous des craintes, dont vous me refusez le partage? pensez-vous, par une fausse compassion, retirer votre main de la mienne, et arracher votre cœur aux consolations d'un cœur comme le mien! Parlez; rassurez-moi, regardez-moi... car nous ne pouvons pas vivre ainsi.

— Pourquoi vous affliger? repartit Will avec douceur : il me serait si pénible de vous faire de la peine, que cette idée seule me cause une torture impossible à concevoir. Je suis las, ajouta-t-il : ma vigueur est abattue ; ce tableau est le dernier que je peindrai.

Soudain il se redressa, vint à son chevalet, et plongeant d'une main convulsive son pinceau dans la couleur, il ébaucha en deux coups, au bas de la toile, une palette brisée, et s'écria, dans un singulier délire :

— *Finis!* ma carrière est terminée! tout est fini!

Peu de jours après, il fallut le transporter à Londres, dans sa maison de Leicester-Fields : c'était le 25 octobre. Le lendemain, il reçut une lettre de Franklin, qu'il avait connu, sept années auparavant, en Angle-

terre : ces deux hommes s'étaient estimés et chéris tout d'abord. Cette lettre lui fit plaisir, il voulut se hâter d'y répondre ; mais un mal subit l'obligea de se mettre au lit, où il fut pris d'un vomissement. Comme il s'y sentait suffoqué, il sonna avec tant de vigueur, que le cordon lui tomba dans la main. Jane, éperdue, accourut, assez tôt pour recueillir son dernier soupir. Hogarth était mort d'un anévrisme dont il étudiait depuis longtemps les progrès.

Ses restes furent transportés à Chiswick, où il dort, avec sa famille, au pied d'une pyramide qui porte quatre inscriptions funéraires. La première est consacrée à l'artiste; la seconde à sa femme, décédée vingt-cinq ans après, en 1789; la troisième à dame Judith Thornhill, et la dernière à miss Anna Hogarth, sœur du peintre, qui passa sa vie en province et voulut reposer à côté de son frère.

Contre le soubassement du mausolée, sont sculptés, en bas-relief, un masque comique, une couronne de laurier, une palette, et un livre intitulé: *Analysis of the beauty,* sur lequel on a gravé huit vers de Garrick, dont voici la traduction littérale:

« Adieu; grand historien de l'espèce humaine,
» Qui as atteint la perfection de l'art;
» Dont les peintures morales charment l'esprit,
» Et en passant par les yeux, vont épurer le cœur.
» Si le génie t'enflamme, ô passant, arrête-toi !
» Si la nature te touche, répands une larme !
» Si rien ne t'émeut, va-t'en:
» Car la poussière vénérée d'Hogarth est ici. »

La mort de cet homme éminent mit fin aux polémiques dont il avait tant souffert. Agé de soixante-sept ans, il disparaissait dans l'éclat de sa gloire ; sa popularité se releva plus brillante que jamais.

Il serait inutile d'ajouter ici de ces périodes sonores qui, sous prétexte de résumer, concluent pompeusement les études historiques du genre de la nôtre. Ce personnage, vraiment original, a été suffisamment dépeint ; il nous a retracé le tableau de son siècle, et fourni l'occasion de caractériser le talent des trois grands peintres de l'Angleterre, Thornhill, Reynolds, Hogarth.

Les funérailles de ce dernier attirèrent, à Chiswick, l'élite des intelligences, et la foule recueillie du peuple dont il s'était fait le peintre. Cependant, on ne transporta point les restes de cet illustre artiste à Westminster, dont les caveaux sont encombrés d'acteurs, de poéteraux, de comédiennes et de publicistes oubliés. Le clergé anglican, implacable depuis pour les cendres de lord Byron, garda rancune à la mémoire de William Hogarth. Néanmoins, le révérend John Hoaldy, chapelain de la reine, prononça le discours d'adieu sur la tombe de son ami, et, pour la première fois, Hogarth fit couler des larmes.

Au retour de cette triste cérémonie, Samuël Johnson dit à Garrick :

— Que l'homme est faible et borné ! combien sa vue

est courte, et qu'il est insensé de livrer son âme à des soucis d'un jour ! Notre ami s'est laissé abattre par les attaques d'un Churchill, et l'ennemi qui abrége des jours si précieux, n'en a pas vu le terme. Avant même que William Hogarth ne mourût de Churchill, le poëte Charles Churchill avait rendu le dernier soupir, en arrivant à Boulogne...

FIN DE LONDRES IL Y A CENT ANS.

OTTAVIO RINUCCINI

OTTAVIO RINUCCINI

I

Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane, était un prince débonnaire. Sa cour, dont il avait banni l'étiquette, servait d'asile aux savants, aux artistes, aux hommes d'esprit de toute l'Italie. Il mettait sa gloire à les apprécier, et faisait son étude de les rendre heureux. Héritier des goûts simples de son père Cosme, qui avait cultivé des fleurs avec prédilection, et planté les premiers arbres fruitiers nains que l'on ait vus en Toscane, Ferdinand plantait des mûriers et élevait des vers à soie; industrie apportée à Florence par un de ses vieux compagnons d'armes, don Micaële Seppio, qu'il affectionnait tendrement, et avec qui il se plaisait à jar-

diner. Seppio, que les ducs Cosme et François avaient également favorisé, était intendant du palais, où il demeurait avec sa fille, belle enfant de quinze ans. Mais les travaux d'horticulture, dans lesquels excellait Micaële, l'absorbaient exclusivement.

Cette vie douce et familière du palais Pitti était partagée par le jeune Ottavio Rinuccini, un des plus jolis cavaliers de son siècle. Le duc l'avait tenu sur les fonts baptismaux et le traitait comme un fils. Aimable et d'un naturel candide, Ottavio se rendait digne de cette faveur, et par l'agrément de sa personne, et par l'éclat d'un génie qui devançait les années. Poëte, il rivalisait avec les Grecs du beau siècle d'Athènes; musicien, il eût réduit sainte Cécile à briser sa contrebasse. Aussi, le prince l'avait-il choisi pour donner des leçons de chant et de belles-lettres à sa nièce Marie, qu'Ottavio chérissait comme une sœur. Cette dernière et la fille du Seppio ne se quittaient guère : toutes deux étaient fraîches comme des roses, innocentes et pures comme deux lis.

Un matin, que Rinuccini errait dans les allées du jardin Pitti, avec la fille de Seppio :

— Eh, eh! dit le grand-duc, en les montrant à son intendant qui émondait un arbre; maître Seppio, veille sur ta fille!

— Monseigneur, reprit Seppio sur le même ton; gardez bien votre nièce!

— Qu'est-ce à dire, bonhomme?

— Altesse, nous plaisantons l'un et l'autre; car notre jeune princesse est bien gardée. Quant à ma fille, je tiens note de ses actions, et je suis parfaitement en repos!

— Si je ne m'abuse, ton intention s'étend au-delà de tes paroles... Explique-toi, je le permets; n'es-tu pas mon fidèle serviteur, et pour ton maître, un vieil ami?

— Monseigneur, il arrive un jour où il est prudent de marier les filles : ce grand cavalier, qui, là-bas, endoctrine ma Bettina m'inquiète.

— Je te disais bien...

— Chaque matin, elle cueille les plus belles fleurs du parterre et les lui remet...

— Comment supposer qu'une jeune fille?..

— *Corpo di Dio!* Bettina est bien trop fière pour usurper le rôle du galant! Ces bouquets, je les revois au palais, chez notre jeune maîtresse... après la leçon de musique.

— Et tu oserais penser?..

— A Dieu ne plaise que monseigneur m'accuse de penser! Maître Ottavio Rinuccini est un gentilhomme trop jaloux de sa naissance pour donner des leçons à ma fille, même des leçons de musique, et ses beaux vers ne sont pas herbes à brouter pour de simples intendants comme nous.

Le bon duc se mit à rire; il était peu rigide et accordait beaucoup de liberté au vieux capitaine, qui l'aidait à établir sur ses terres de si belles plantations.

— Tranquillise-toi, père, lui dit-il; je vais marier ma nièce.

— Elle n'en sera pas fâchée, sauf votre honneur. Le galant est-il jeune, altesse?

— Il est riche, on le dit gaillard; la gaieté est un trésor.

— Dieu soit loué! s'écria l'intendant; me voilà hors de peine.

— Avais-tu donc quelque sujet d'inquiétude?

— Non, seigneur! Seulement, je craignais qu'à force d'entendre un poëte célébrer avec chaleur, avec admiration, la princesse Marie, (car il a besoin d'en parler sans cesse), ma fille ne conçût à la fin, pour elle-même, des idées... Par bonheur, je l'ai habituée à n'avoir aucun secret pour moi; mais, comme dit le proverbe...

— Chimères, mon ami : Marie n'eut jamais d'autre confident que son second père.

Seppio soupira. Son incrédulité piqua le grand-duc :
— Ta fille te trompe, vieillard, à la faveur d'un nom qu'elle devrait vénérer; je m'en doutais, mais je n'avais pas osé te l'apprendre.

Sans comprendre la leçon que ces derniers mots contenaient, Seppio se sentit troublé.

— La preuve, monseigneur? s'écria-t-il, en laissant tomber sa serpe; la preuve?

— Tu l'auras.

— Jusqu'ici, j'ai pensé qu'elles cédaient l'une et l'autre, dans l'ignorance des passions, à l'attrait du seigneur Ottavio, tout aussi innocent qu'elles. Mais votre altesse me croit dupe; il faut sortir d'incertitude. Qu'un billet du seigneur Rinuccini soit discrètement porté à la princesse : il arrivera qu'elle vous le remettra dans sa candeur, ou que, dorénavant elle cessera d'accueillir le coupable. Si cette épreuve a le succès que j'espère, j'en tenterai une autre sur ma fille.

Le duc fronça le sourcil : — En vérité, dit-il, tu en uses avec moi comme avec ton compère.

L'intendant lui baisa la main avec respect, en murmurant :

— Votre altesse ne doutera jamais de ma fidélité, ni de l'amour que je lui porte.

En ce moment, Bettina et Rinuccini se rapprochèrent. Après avoir salué le prince, Ottavio lui dit :

— Monseigneur, je viens d'admirer avec cette enfant vos plantations magnifiques.

— Tel était le sujet de vos entretiens? reprit le vieillard en regardant sa fille, qui fit un signe de tête négatif et rougit, en recevant un coup d'œil du duc.

Ferdinand prit Ottavio à part, et lui dit : — Maître, une belle dame occupe mes pensées : vous êtes poëte;

trouvez-moi quelque galante épître, et allez sur-le-champ l'écrire, je la copierai. Gardez-moi le secret.

Quoiqu'un peu surpris, maître Ottavio s'empressa de composer un sonnet fort tendre, qu'il apporta au prince. Comme il s'éloignait, Ferdinand ajouta :

— Prenez congé demain; j'emmène la princesse à une villa hors de Florence.

Une heure après, le duc plaça le sonnet en évidence, au milieu du bouquet de sa nièce.

Le lendemain, Ferdinand de Médicis ne descendit qu'après avoir vu Seppio se retirer; mais celui-ci guettait son maître au passage :

— Eh bien! altesse, demanda-t-il; le billet?

— On me l'a remis ce matin, s'empressa de balbutier le duc avec impatience.

— Ah! s'écria le vieux soldat en se frappant le front; voilà qui est bien! mais cette épreuve ne conclut rien contre ma fille. Cependant elle dit qu'Ottavio ne s'entretient avec elle que de la princesse. Ces bouquets de fleurs qu'il lui demande... Serais-je leur dupe? Je veux interroger adroitement ce jeune cœur, et s'il m'a trompé...

— Seppio, interrompit le grand-duc avec embarras, ne dis rien à ta fille... je te le défends!

L'intendant allait répliquer; mais il examina les traits altérés de son maître, et tombant à ses pieds :

— Pardonnez, monseigneur, s'écria-t-il, à un vieux serviteur, dont le zèle est indiscret, mais qui aime mieux déplaire que de trahir son devoir!

Ferdinand s'éloigna brusquement. Fort de ce jugement téméraire qu'il lui avait fait porter, l'intendant ne dit rien à sa fille; mais en rentrant, il l'embrassa plus tendrement que de coutume.

Le surlendemain, Ferdinand fit l'honneur à Rinuccini d'assister à la leçon de musique, hommage dont le poëte se montra excessivement flatté, bien qu'il ne fût pas nouveau pour lui; car le grand-duc recherchait la conversation fine et instructive du poëte.

Héritier d'une vieille famille patricienne et orphelin de bonne heure, Rinuccini avait partagé l'éducation des enfants du souverain. Dès l'age de dix-huit ans, il écrivit pour Peri les deux plus anciens opéras dont on se souvienne et il eut, dit-on, grande part à la composition de la musique, dans ses pièces, paraphrasées des drames antiques. Marie n'était plus assez près de l'enfance, pour qu'un professeur jeune et d'une figure charmante, fût un maître sans danger pour elle.

Heureusement, l'esprit exalté du poëte se trouvait tempéré par des mœurs chastes, et par une candeur juvénile, caractères fréquents du génie. L'admiration que lui inspirait son élève était trop fervente, pour devenir tout d'abord périlleuse: Il l'aimait, comme on aime les enfants, les femmes et les anges du paradis. Quand il

était près d'elle, il se sentait heureux, et son âme se mettant, avec celle de Marie, à l'unisson, ce grand rêveur n'avait plus que quinze ans.

Comme il eut pénétré dans la salle, le duc s'aperçut que Rinuccini rougissait en parlant, et que les dames d'atours de sa nièce s'étaient envolées : il se pinça la lèvre. Pendant que le maître et l'écolière grattaient la mandoline, on annonça au prince les envoyés du roi de France, qui venaient prendre jour pour leur départ, et le duc contrarié, sortit.

Ottavio continua de jouer, en ralentissant la mesure, les yeux fixés sur son élève ; puis les notes devinrent plus rares et s'éteignirent. — Voici mon maître qui retombe dans ses rêveries, observa Marie d'un air dépité. Monsieur, faites-nous l'honneur de ne pas oublier que nous sommes là.

— Je ne m'en souviens que trop ! murmura l'artiste.

— Le compliment est gracieux ! Je voulais vous apprendre une bonne nouvelle : eh bien ! je me tairai.

— Parlez, parlez-moi toujours ! votre voix est si douce ! Vous écouter, c'est ma vie. Que ne suis-je une de ces fleurs qui naissent pour vous, qui s'épanouissent tout le jour sous vos yeux, et qui le soir meurent à votre côté ! Je voudrais qu'elles eussent un langage, entendu de vous seule, et le pouvoir de trahir un secret... Hélas ! comme moi muettes, elles sècheront en silence.

— Savez-vous, Ottavio, que j'ai trouvé bien éloquent votre dernier bouquet? Vous l'aviez cueilli dans le jardin des muses, et il causait fort bien.

Sans soupçonner le sens réel de cette phrase, suffisamment justifiée par le style métaphorique à la mode, Ottavio remercia la princesse en belles figures de poésie.

— Je vous ai promis une bonne nouvelle, interrompit-elle en se mirant dans une petite glace de Venise : que dirait Ottavio Rinuccini si je devenais reine?

— Reine ! Ne l'êtes-vous pas de toutes mes pensées?

— Mais, avec un manteau d'hermine et le diadème au front?

— Si vous contempliez votre image dans mon cœur, vous vous y seriez vue ainsi.

— Eh bien ! c'est un pressentiment : Ottavio, je me marie.

— Grand Dieu ! s'écria l'artiste en pâlissant.

— Que vous recevez mal mes confidences ! Rinuccini, vous ne m'aimez pas, si mon bonheur vous afflige.

— Ange trop pur et trop enfant pour deviner ce que je souffre ! Songez-vous qu'il me faudra vous quitter, qu'un autre effacera de votre esprit le pauvre Ottavio; que cet autre, vous l'aimerez, que vous le lui direz?..

— Point ! Qu'il m'aime, lui, le roi, j'entends bien qu'il en soit ainsi, et je consens en échange à lui plaire. Partant, nous voilà quittes.

— Vous raillez, et vous avez raison; car je suis fou.

— Qui songe à railler! Rinuccini, je vous connais; vous êtes un glorieux. Vous aimiez Marie de Médicis; vous l'oublierez pour la reine de France.

— Ah, jamais! ces heures fugitives de félicité ne renaîtront plus!

— Si vous continuez, Ottavio, je vous défendrai de me voir entrer au Louvre avec mes beaux atours, ma robe semée de lis et ma couronne de diamants.

— Vous me permettriez de vous suivre?

— Je vous le défends, au contraire... Vous verrez si votre écolière sait faire la reine! Je vais vous parler franchement: vous êtes l'homme que j'aime le mieux, parce que vous êtes le plus aimable... quelquefois; parce que vous êtes brave et fier, et que vous avez la poésie au cœur. Je le disais hier à la fille de Seppio, qui pense comme moi, qui vous chérit de même, et avec qui je parle toujours de vous: c'est ainsi qu'avec elle, vous causez de moi sans cesse, n'est-il pas vrai? Maintenant que vous voilà tranquille, ne m'affligez plus.

— Mais, murmura Ottavio, interdit par la naïveté de cette profession de foi; mais la cour... mais,.. le roi très chrétien, votre mari?

— Très chrétien... depuis peu. Vous m'aiderez à polir ces barbares du nord. J'emmène avec vous Giacomo Peri; je veux que nous leur fassions connaître la belle poésie, ces pièces de théâtre que vous avez inventées, et dans lesquelles les vers sont accompagnés de chants et

de sérénades. Composez ensemble pour mon mariage quelque chose d'analogue à *l'Ariane*, ou à *Daphné*. Qu'ils s'instruisent en étudiant le goût et les arts de notre belle Florence ! Chacun vous applaudira, et Marie sera plus fière des lauriers de son maître, que de ceux du Béarnais.

Ottavio tomba aux genoux de la princesse, qui lui abandonna sa main, sur laquelle il appuya dévotement ses lèvres.

— Ainsi, poursuivit-elle, un peu émue, sans qu'elle se rendît compte de ce qu'elle éprouvait, ainsi vous ne nous quitterez plus. Je n'ai pas d'autre ami que vous, et pour vous prouver mon affection, je veux vous présenter au roi et lui dire combien je vous aime.

Ces derniers mots firent retomber du ciel en terre maître Ottavio, qui déjà cédait au charme de se croire aimé comme il l'entendait ; mais les yeux bleus de Marie, adoucis par le ton doré de ses cheveux blonds, immortalisés depuis par Rubens, exprimaient une préoccupation si tendre, le sourire de ses lèvres était si angélique, que Rinuccini demeura comme en extase au pied de cette enfant insouciante, volontaire autant qu'aimable et pure. Il y eut un instant où, la passion s'effaçant devant les sentiments éthérés du poëte, il se sentit heureux d'adorer sans espoir un être supérieur, comme les divinités, aux faiblesses terrestres.

Cependant Marie, qui vit venir son oncle, comprit

qu'il serait malséant que son ami fût trouvé dans une posture si convenable... au tête-à-tête, et elle retira doucement sa main.

— La leçon s'est prolongée, dit sèchement le duc; vous tenez à devenir grande musicienne, à ce qu'il paraît?.. Rinuccini, je vous remercie de vos soins: Marie, disposez-vous à partir; j'ai congédié les ambassadeurs du roi et signé l'acte de vos fiançailles. Vous êtes reine de France.

— Mon cher tuteur est impatient de nous faire reine, observa Marie de Médicis en se rasseyant. Seigneur Ottavio Rinuccini, soyez prêt à nous suivre, et surveillez les apprêts du voyage. Vous êtes grand-écuyer de la reine.

Le gentilhomme s'inclina profondément.

— C'est trop se hâter, interrompit le duc; les services d'Ottavio me sont nécessaires, et il n'obtiendra pas mon congé.

Marie ne supportait pas la contradiction. Ferdinand gouvernait la Toscane, mais Marie gouvernait Ferdinand Ier, qui jamais n'avait su lui résister. Elle menaça de rompre le traité si ses désirs étaient traversés, et le grand-duc se soumit.

— Après tout, pensa le prince, ma nièce n'est plus sous ma tutelle; c'est au roi Henri de se garder.

Le soir même, la princesse fut complimentée, par le chef de l'ambassade, au nom de son maître. A l'issue

de la présentation, le seigneur Rinuccini, envié déjà pour son titre et sa bonne mine, s'attira la malveillance des gentilshommes français, pour avoir pris rang avant eux. Le grand-duc vit qu'il avait agi avec imprudence en lui permettant de suivre sa pupille. Dans son inquiétude, il fit partir avant elle, sous un prétexte quelconque, Ottavio, qui rejoignit sa souveraine à Lyon, où le mariage eut lieu.

II

Ce serait ici le lieu de narrer les magnificences qui suivirent cet illustre hyménée. Il y a vingt ans, un romancier n'eût pas négligé cette chance de signaler son érudition; mais, outre qu'il y a un mérite contestable à copier, dans un vieux livre emprunté à la Bibliothèque Impériale, le menu d'un cérémonial assez froid, nous avons remarqué que le lecteur, en arrivant à ces pages fastueuses, loin d'en savourer la *couleur locale,* les passe avec dédain et court à la suite du récit, n'aimant les décorations qu'au théâtre, où elles ne parlent pas, et ayant l'imagination meublée d'une mise scène toute faite. Il n'a nulle peine à se représenter beaucoup d'arcs de triomphe en feuillages; d'innombrables couples de

colombes, voltigeant avec un ruban rose à la patte; plusieurs maires et divers échevins restés court dans leurs harangues; des routes émaillées de fleurs, des maisons pavoisées, et des cloches sonnant à triple carillon.

Le bon roi Henri se revêtit, pour recevoir la nouvelle épousée, d'une armure d'or; sa tête posa, comme celle de saint Jean sur le plat d'Hérodiade, au milieu d'une fraise en point d'Alençon, de près d'un pied de large, et toute la cour se présenta dans une tenue aussi imposante. Les vertugadins furent élargis de quatre doigts; les dames ressemblaient à des princesses enchantées, qui se montrent jusqu'à la ceinture, au-dessus d'une tour. Six pages étaient attelés à la queue du manteau violet de la reine.

Durant les premiers jours, ce ne furent que bals, que galas, que joûtes, que parties de chasse, que feux d'artifice. Quelques cerfs furent tués; quelques coquins qui allaient être pendus ne le furent pas. Le populaire eut des fontaines de vin, les taxes furent augmentées par le vertueux Sully; l'allégresse devint générale.

Ottavio Rinuccini, tout grand-écuyer qu'il se sentait, ne la partagea pas de bon cœur. Isolé parmi ces barons insolents, à qui les Italiens étaient odieux; sans cesse éloigné de la reine, qu'il ne voyait qu'en public et de loin, Ottavio de jour en jour s'attrista. Au milieu du fracas de la cour, il rêvait aux solitudes embaumées de Florence; la majesté de la reine l'intimidait. Il connut

pourtant qu'elle ne l'avait pas oublié; car le roi le nomma gentilhomme de la chambre, ce qui indisposa les courtisans.

Parmi ceux qui, dès l'arrivée de Marie de Médicis, avaient jugé utile de paraître épris d'elle et de s'en constituer les champions, parade qui se renouvelle chaque fois qu'un roi se marie, le comte Philippe de Haber, homme à bonnes fortunes, querelleur et libertin, se montra des plus déclarés. Partout, il circonvenait la princesse, à la faveur de laquelle il aspirait, et, en interceptant les regards qu'elle laissait tomber sur les gens de sa maison, il remarqua sa bienveillance pour Rinuccini et résolut de la débarrasser de cet importun. Le Florentin disposait alors une des galeries du Louvre en salle de spectacle, pour faire jouer la pièce de comédie, dont la représentation devait embellir les fêtes célébrées à l'occasion du mariage de Henri IV. Obsédant sans cesse Ottavio de critiques, d'observations et de questions, Philippe de Haber cherchait l'occasion de se prendre avec lui de querelle.

Préoccupé de ses desseins et de son amour, et doué d'un naturel paisible, Rinuccini découvrit assez tard ce manége. Dès lors il devint railleur à son tour, et le comte reconnut bientôt, à son air dédaigneux, le ton d'un homme sûr de la faveur, des préférences et de la protection d'un personnage auguste. La présence de ce Florentin entre la reine et lui, ne laissait espérer,

il crut le comprendre, aucun succès à ses projets ambitieux.

Un jour que Rinuccini s'occupait à mettre en scène l'ouvrage nouveau, et examinait des costumes préparés pour les acteurs, qu'il avait convoqués, Philippe l'aborde avec un groupe de gentilshommes, lui décoche plusieurs sarcasmes, et prenant une épée de bois peint, qui se trouvait là :

— Voilà, dit-il en riant, les armes dont vous vous servez, vous autres bateleurs? Ce glaive vous sied à merveille, messer Apollo.

— Vos ennemis, reprit Ottavio, pourraient se dispenser d'en porter un autre.

— Eh! le Florentin me paraît aspirer aux rôles tragiques!

— Quant à vous, la muse comique est votre lot.

— Ferme! comte; à la réplique! interrompirent quelques gentilshommes.

— Monsieur le *gracioso*, reprit Haber piqué, je vous couperais la gorge de bon cœur...

— Si j'y consentais; à merveille! mais je ne veux pas me battre avec vous.

— Vous avez peur?

— De vous tuer. Ce serait dommage; tant d'esprit! un gentilhomme si cher aux dames! La cour de France prendrait le deuil.

— Monsieur, répliqua Philippe en tirant son gant, vous êtes un...

— Un bateleur, vous l'avez dit, qui tient à jouer avec vous une parade innocente : vous êtes né, je le répète, pour les rôles de comédie. — Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers l'assistance, ceci n'est qu'un jeu et doit finir gaiement. Monsieur de Haber est des vôtres; je serais désolé de lui faire de la peine.

Et s'emparant lestement du sabre de bois, Ottavio s'écria :

— Dégaînez, comte, et ferraillons un peu !

Voyant que Philippe ne tirait pas son épée :

— Pour Dieu ! lui dit-il, ne forcez pas un Italien, de vous balafrer les joues avec un morceau de bois.

A ces mots, Haber met l'épée au poing pour parer les coups de ce mauvais plaisant, qui pousse à lui en s'écriant :

— *Macte animo !* Cela signifie : tiens mieux ton épée.

Les gentilshommes étaient tout interdits; mais, quand ils virent l'Italien, déchirer le pourpoint de leur ami, en dix endroits, sans qu'il réussît à se préserver une seule fois, et trouver encore le temps de frapper son adversaire sur la hanche, du plat de sa latte, ils éclatèrent de rire.

— Ma foi, comte, tu en tiens ! s'écriaient-ils.

Emporté par la colère, Philippe se défendit bientôt

en spadassin; mais Rinuccini, après avoir lacéré et mis tout en écailles le pourpoint du comte, se baissa tout à coup, et donna un si furieux coup de tranche sur les doigts de son ennemi, que l'épée lui tomba des mains.

— Voilà bien assez de sang répandu, observa Ottavio, en essuyant le morceau de bois sur sa manche.

Et comme Philippe essoufflé était rouge de honte :

— Monsieur le comte, lui dit-il, vous m'avez appelé bateleur; vous êtes gentilhomme, et je le suis aussi, bien que je sache plus d'un métier; un de vos ancêtres était à Bovines; un des miens entra dans Rome avec Alaric. Donnez-moi votre main, et que ce joyeux combat fasse deux amis!

Philippe reçut ces avances avec grâce; Rinuccini fut complimenté, et la querelle parut éteinte. Cependant le roi, qui eut vent de cette affaire, s'en montra joyeux; il fit venir maître Ottavio, lui frappa sur l'épaule et lui dit en riant :

— Ventre saint-gris! mon brave, il est prudent d'être de vos amis.

— Sire, répondit l'Italien, mon regret est de n'avoir pas été près de vous, dans le temps qu'il était imprudent d'être des vôtres.

Il y avait là, parmi les courtisans, de vieux ligueurs qui trouvèrent ce compliment de mauvais goût. Le roi conduisit, auprès de Marie de Médicis, notre héros, dont il fit un éloge qui rendit la belle aussi rouge qu'une ce-

rise. Cependant, elle ne lui donna pas sa main à baiser, retenue dont il fut affligé : un moins candide s'en fût réjoui.

Doué de cet instinct conjugal, si favorable aux amants, Henri le prit en gré, lui fit don d'un beau cheval d'Espagne et l'invita pour le jour suivant, à une grande chasse dans la forêt de Saint-Germain, divertissement qu'il voulait donner à la reine.

III

Rinuccini suivit le cortége avec distraction, cherchant toujours Marie à travers le feuillage; heureux quand il apercevait son voile, flottant comme un nuage rose dans l'obscurité des bois, ou ses cheveux blonds balancés par la brise. Ils se virent plusieurs fois de loin, mais il ne put rien lui dire; contrainte pénible, au milieu de ces déserts, jusqu'au fond desquels l'étiquette pourchassait la liberté. Les forêts étaient alors, comme au temps des fées, sombres, froides, et voûtées d'arbres énormes, qui croisaient leur ramée depuis les premiers âges de la monarchie. L'aspect de ces retraites agitait l'âme du poëte, qui bientôt, laissant son che-

val à l'aventure, se mit à rêver et oublia si bien la chasse, que les sons lointains du cor n'arrivaient plus jusqu'à lui.

Comme il jouissait du bonheur d'être égaré, un cavalier déboucha brusquement en face de lui ; il reconnut Philippe de Haber.

— Vous avez perdu le cortége, lui dit-il, et vous ne le retrouveriez pas, si le hasard n'eût envoyé un ami sur votre chemin.

— Peu m'importe, je vous le jure, de m'égarer ou non.

— Vous ignorez que ces solitudes servent d'asile à des troupes de bandits fort dangereux ; misérables débris de notre armée, qui ne vivent qu'aux dépens des voyageurs ? Craignons d'être surpris par la nuit, il est tard : venez, je connais un sentier qui abrège la distance, nous allons le suivre.

Bientôt ils parvinrent à un carrefour ; Philippe s'enfonça avec son compagnon dans un chemin creux, inégal et tellement couvert, qu'ils étaient obligés de se baisser pour passer sous les branches. Cependant, malgré les charmes de la conversation du comte, le sentier de traverse paraissait éternel : le soleil était couché.

— Je crains que nous ne soyons égarés de nouveau ? observa Ottavio.

— Je le crains aussi ; mais au prochain carrefour,

je me reconnaîtrai, et nous en serons quittes pour arriver tard au château.

Quand la nuit fut tombée, le vent commença à gémir dans les feuilles, et Rinuccini crut deux fois entrevoir des gens errant dans la broussaille.

— Ce sont des animaux sauvages, dit le comte.

Ils se trouvaient alors au sommet d'une montée.

— Je vais, reprit-il, essayer de grimper sur cet arbre, afin de découvrir quelque lumière, sur laquelle nous puissions nous diriger.

Mais Philippe était lourd, il ne put escalader le tronc du châtaignier qu'il avait saisi.

— Peut-être serai-je plus heureux, murmura Ottavio qui, plaçant son cheval contre la souche, monta sur la selle et s'élança dans la feuillée.

Du haut de l'arbre, il adressa la parole à Philippe, qui ne lui répondit pas, et il redescendit lentement. Près de toucher terre, il s'aperçut que son cheval s'était éloigné ; il appela... Un silence profond ! Enfin, il sauta à terre et se sentit garrotté par des milliers de bras qui rendirent toute défense inutile. On le plaça debout, et une voix articula :

— Marchons.

Tout ébahi de son aventure, persuadé que Philippe avait été assassiné sans bruit et par derrière, il se laissa conduire machinalement, cherchant dans son esprit quelque moyen de se tirer d'affaire, et s'efforçant d'ou-

blier Marie, pour penser à Dieu. On chemina de la sorte près d'un quart d'heure; après quoi, en tournant l'angle d'un rocher, Ottavio se vit tout à coup en présence de sept à huit coquins de mauvaise mine, accroupis autour d'un grand feu, qui lançait sur leurs sinistres visages, des lueurs roussâtres. Ceux qui gardaient le prisonnier le couchèrent sur le sol et lui lièrent les pieds. Une fosse était creusée à quelques pas ; il devina qu'on lui avait préparé son lit. Un de ces hommes s'approcha de lui une épée à la main et lui dit d'un air farouche : — Monseigneur, tu vas mourir !

— Nous sommes tous mortels; répondit judicieusement Rinuccini.

Soudain, Philippe de Haber parut devant le patient.

— Mauvais Italien, s'écria-t-il, c'est par ordre de la reine que tu es châtié de ton impudence! Si j'ai tardé à régler nos comptes, ce n'était, sache-le bien, que pour être plus sûrement vengé !

Ottavio tourna la tête avec mépris.

— Comte de Haber, observa le chef des bandits, après avoir compté des pièces d'argent, vous n'êtes pas généreux : lors de la dernière affaire, vous aviez promis cent pistoles, je n'en ai reçu que quatre-vingts. Je ne suis pas habitué à travailler au rabais.

— Voilà, pour le moment, tout ce que je possède ; mais si la somme te paraît trop faible, honnête Josué, annulons le marché ; je ferai moi-même la besogne.

— Oui, maintenant que le lion est bridé...

— Mon garçon, ce baladin ne vaut pas davantage : tu es sûr de n'être pas poursuivi.

— Voilà un coquin furieusement niais ! observa paisiblement Rinuccini.

— Que nous chante le comédien ?

— Tu te laisses voler comme un oison ! d'abord, je ne suis pas un comédien ; mais un officier riche et en faveur : j'ai l'honneur d'être gentilhomme de la chambre du roi et grand écuyer de la reine. Ma peau vaut donc plus de deux cents pistoles. Puis, comment veux-tu que la reine Marie, qui m'a amené à Paris il y a quelques jours, me fasse tuer aujourd'hui ? Si tu ignores ces choses-là, Josué, c'est que tu vis en chétive compagnie. Agis à ton gré ; mais si tu portes la main sur le plus ancien ami de la reine, fais-toi payer en conséquence.

— C'est un imposteur ! s'écria Philippe ; il ment par couardise !

— Qu'importe ! riposta le bandit ; j'arrêterais à main armée le soleil même, et c'est pourquoi l'on m'appelle Josué ; mais, il faut payer la marchandise à sa valeur, et si ce sujet-là est ce qu'il prétend être...

— Je t'ai remis tout l'argent que j'avais.

— Autre mensonge, dit Ottavio ; ce soir on doit jouer à Saint-Germain ; Haber jouerait son âme, s'il

en avait une : crois-tu qu'il se soit mis en route sans une provision d'or?

— On joue sur sa parole.

— Où trouverais-tu partie sur un tel gage? Tu es cousu d'or, je le répète.

Les voleurs se rapprochèrent, avec des yeux avides.

— Eh bien, brave Josué, reprit Philippe qui, quoique habitué à ces hésitations de son compère, commençait à redouter l'adresse de son ennemi ; lors même qu'il me resterait de l'argent, qu'importe? Je te l'abandonne ; les deux cents pistoles sont doublées, et je reste sans un sou parisis. Es-tu satisfait?

— Il n'y a plus rien à objecter, articula le bandit, en se tournant avec une résignation comique du côté de Rinuccini, et en faisant ployer son épée fichée en terre, comme pour s'assurer de la finesse de la trempe. À la lueur du foyer, sur lequel les voleurs venaient de jeter du bois, Josué s'aperçut que Rinuccini riait.—De quoi ris-tu, bateleur? demanda-t-il, cherchant à se faire provoquer par une injure, afin de ne pas tuer de sang-froid.

— De toi, Josué. Tu mourras pauvre, et pendu.

— Ah! tu railles...

— Pourquoi te contenter de quatre cents pistoles, quand tu peux en gagner le triple? Ce traître t'a trompé, car il a bien plus d'or qu'il ne le dit.

Les larrons trouvaient la diversion intéressante; mais Josué leur imposa silence.

— Réfléchis un peu : la reine me vengera, vous serez traqués comme des loups.

— Grossière imposture! interrompit Philippe avec véhémence, et si...

— Laissez-lui dire ses raisons, objecta Josué.

— Il faut, continua le Florentin, que ce Josué ne connaisse personne à la cour, pour ignorer ce qui s'est passé entre le comte et moi? Je l'ai forcé, avec son épée, de combattre en public contre moi qui n'avais qu'un sabre de bois, et j'ai lardé tout son pourpoint, sans qu'il me touchât. Ridicule et ruiné, il veut se relever par la faveur de la reine, et je lui fais obstacle.

A ces mots, les bandits de rire.

— Pardieu, s'écria Josué, qui avait été maître d'escrime, j'aurais voulu voir cette bouffonnerie!

— Tu la verras si tu veux nous donner à chacun une épée. Je t'abandonne la défroque du comte; mais prends garde, il dresse les sourcils : je te préviens qu'il va s'enfuir, premier mouvement dont il n'est pas maître.

La sueur commença à ruisseler au front de Philippe, derrière qui se placèrent quatre drôles vigoureux.

— En outre, poursuivit-il, je donne à la troupe, et sur-le-champ, huit cents pistoles.

— Tout ce qui t'appartient, reprit le comte, est déjà dévolu à Josué.

— Si je meurs, il n'aura rien! J'ai eu l'adresse de cacher mon or qui sera perdu pour tout le monde.

— Tu vois bien, articula Philippe d'une voix étranglée, qu'on se moque de toi!

— S'il veut en avoir le cœur net, qu'il me détache les mains et je lui remettrai la somme. Pour le reste, je m'en fie au cœur d'un vieux soldat.

— Josué! s'écria le comte, trahiras-tu ton vieil ami pour le vil intérêt...

— Sang-Dieu! interrompit l'autre, crois-tu qu'on fasse ce métier-ci pour le plaisir!

—Dorénavant, tu es à mon service, continua l'Italien, et que tu aies à travailler ou non pour mon compte, tu te ressentiras de ma protection.

Josué hésitait; mais ses compagnons murmurèrent, et deux d'entre eux coupèrent les liens du prisonnier. — Maintenant, dit-il à Philippe, en lui montrant la fosse béante, l'un de nous deux couchera là.

— Voyons d'abord l'argent, dit Josué.

Rinuccini courut à son cheval, souleva la selle, dévissa la pommeau qui était en métal, et du fond d'une cachette difficile à trouver, tira les rouleaux d'or en disant : — C'est une selle italienne, fort commode en voyage ou à la chasse; elle permet au cavalier de débar-

rasser ses poches. Maintenant, brave Josué, le bateleur te doit la comédie; prête-moi ton épée, et rends la sienne à ce capitan.

Les bandits se rangèrent en cercle, isolant les deux gentilshommes à côté du feu; quelques-uns élevèrent des tisons en guise de flambeaux. Josué se frottait les mains comme un véritable amateur. Autour d'eux, la nuit se faisait sombre, le rocher était éclairé en rouge, et de grandes ombres s'accrochaient, sur leurs têtes, aux feuillages, dont les extrémités trempaient dans cette zone de lumière. Ces bandits déguenillés, enluminés par la flamme et par une hilarité fauve, environnant deux seigneurs prêts à combattre, en fraise, en justaucorps de velours et en chausses passementées, formaient un tableau bizarre.

Après s'être posté de manière que Philippe, dépouillé comme lui, jusqu'à la ceinture, fût placé entre la fosse et lui, Ottavio, le désignant du doigt, dit avec tranquillité :

— Ce gentilhomme va rompre, en recevant de légères piqûres, jusqu'à cette sépulture qu'il a fait creuser.

En présence de son adversaire, le comte trouva ce courage suprême que le désespoir inspire; rejetant ses cheveux en arrière, l'œil rapide, le pied sûr, le bras agile, il tomba en garde, et les deux épées se choquèrent un moment sans aucun résultat. Bientôt Ottavio, qui

se tenait fort droit, fit un pas; le comte rompit d'une semelle, et sa poitrine parut constellée de petits trous saignants; il rompit, rompit ; son buste s'étoilait sans cesse. Décrivant des quarts de cercle avec le pied gauche, le Florentin l'empêchait de s'écarter de la direction qu'il lui avait imposée. Cependant, M. de Haber multipliait ses efforts et recourait à toutes les ruses : la prunelle allumée, les muscles du cou gonflés, le bras dur comme du fer, il se défendait d'une manière distinguée. Tout à coup Ottavio, lui cria :

— Prenez garde!

Il était au pied de la fosse. En même temps, l'Italien lui plongea son épée dans le creux de l'estomac, fit un temps d'arrêt, le repoussa avec force pour qu'il ne vînt pas en avant, et les spectateurs ne virent plus qu'un combattant. L'autre venait de rouler dans la fosse, au fond de laquelle il avait disparu.

Ottavio, se penchant ensuite sur ce sépulcre ouvert, prêta l'oreille et n'entendit aucun bruit. Alors, il jeta son épée et se mit à la disposition des brigands.

—Monseigneur, dit Josué en s'inclinant, je suis à vous pour la vie ! Pardonnez-nous de n'avoir pas eu pour vous tout d'abord, les égards qui vous sont dûs.

Chacun des larrons vint saluer le vainqueur, avec une gravité comique. Après cette cérémonie, il se rajusta. Josué lui servit de valet de chambre, lui remit son épée, lui tint l'étrier, et montant sur le cheval du feû comte,

se prépara à escorter Ottavio jusqu'à la sortie du bois. Il laissa à ces bonnes gens tout son or, et leur promit de ne pas les oublier. Près de quitter notre héros, Josué lui baisa la main, et tourna bride, en lui renouvelant les protestations d'un dévouement éternel.

IV

Cependant le seigneur Ottavio Rinuccini s'ennuyait mortellement à la cour de France, éloigné de sa douce patrie, de ses travaux, de ses amis, des artistes et des savants, dont la société avait jusque-là peuplé son existence. Il essaya de se lier avec quelques docteurs de Sorbonne : mais la persuasion naïve où il les trouya, que nulle contrée ne fournit des hommes dignes de les égaler, et qu'il n'y a de science qu'à Paris, ne lui fut point agréable; la sécheresse et l'exiguïté de leur esprit lui firent pitié.

La pièce de théâtre qu'il préparait avec Giacomo Peri, ne le distrayait pas d'un amour solitaire et mal récompensé. Cette passion folle, sans autre excuse que son

absurdité même, était incurable. Qu'espérait, que souhaitait Ottavio? sur quoi se fondait-il? Questions qu'il ne s'était jamais adressées. Il ne savait pas aimer avec la raison, et ne s'était pas demandé, avant que d'engager son cœur : — Quelle sera l'issue de cette action? Les convenances s'y rencontrent-elles?

Un jeune homme bien élevé de notre siècle aurait eu beau jeu pour le sermonner : mais alors, on ne dissertait pas si bien qu'aujourd'hui sur les sentiments; on se bornait à s'y livrer, avec la démence de Pétrarque et du Tasse, sans souci de l'avenir.

Comme il s'agissait de plaire à Marie de Médicis, Rinuccini eut promptement monté sa pièce. Les décors étaient merveilleux, la troupe italienne fort habile. Enfin le grand jour arriva. La reine prit place à côté du roi, au milieu de sa cour, et cette comédie en musique, la première qu'on ait vue à Paris, fut fort applaudie.

L'auteur avait choisi le sujet d'*Eurydice*, propre à exprimer, sous une forme allégorique, les regrets et les douleurs de l'Orphée florentin, que Marie put reconnaître à des allusions transparentes. Le roi Henri était représenté par Pluton, hommage dont il eût été peu flatté. Rinuccini joua lui-même le rôle d'Orphée, et quand il chantait aux pieds d'Eurydice, ses yeux errants dans l'assemblée, ne cherchaient pas ceux de l'actrice à qui il s'adressait. Il mit d'autant plus de mélancolie dans sa déclamation, que la véritable Eurydice affectant une

gaieté, une insouciance étranges, se livrait à des distractions continuelles, avec le prince et son grave Sully, qui se déridait de son mieux, en bon courtisan qu'il était.

Après le spectacle, le monarque félicita Ottavio, qui tournait vers la reine de languissantes œillades; mais elle ne lui dit rien, n'exprima rien, et se borna à expliquer au roi qu'elle avait trouvé madame Eurydice trop langoureuse, et Pluton débonnaire. Rinuccini s'en retourna dans le plus profond désespoir; ses larmes, qu'il avait retenues, l'auraient trahi, si la princesse ne se fût hâtée de se retirer.

Depuis son mariage, elle s'était livrée à des réflexions profondes, et avait mieux compris la nature du sentiment d'Ottavio. L'enfant aimable et rieuse était devenue femme, et elle avait senti naître, en présence de son compatriote, une gêne, dont la reine de France fut humiliée. Ces premières méditations lui laissèrent une tristesse, qu'elle secouait avec ardeur dans le tourbillon des fêtes, où elle montrait une gaieté, qu'assombrissait la vue de Rinuccini. Bientôt la raison se glissa dans cette âme royale et l'inonda de ses clartés. La voix du devoir se fit entendre; Marie brisa une à une en quelques jours les fleurs de sa jeunesse; elle en arracha de son cœur jusqu'aux moindres racines, et rompit avec ses souvenirs.

Quand elle s'expliqua l'amour dans sa brûlante réalité, le ressentit-elle? C'est ce qu'elle ne laissa point

voir. Dès qu'elle sut lire dans le cœur d'Ottavio, elle ferma le livre et ne le rouvrit pas. Prompte, comme tous les Médicis, à faire l'apprentissage de la royauté, elle grandit soudainement, et ses regards ne s'abaissèrent plus jusqu'à la terre. Le roi ne lui inspira qu'une affection tranquille; il lui resta fidèle, cependant, plus de quinze jours, et quand elle sut qu'il la trahissait, elle en prit son parti avec assez d'insouciance. Le peu qu'elle avait connu des réalités du mariage avait suffi pour la refroidir à jamais. Florentine, élevée parmi des artistes, elle eût aimé plus avec la tête qu'avec le cœur, et mieux accordé son imagination à la poésie d'Ottavio, qu'à la sensualité d'un vieux grand roi, qui avait l'esprit, le visage et les mœurs de polichinelle.

Consumé par le chagrin, Rinuccini confiait sa peine aux muses; il écrivait des sonnets remplis de passion, pensant avec angoisse qu'elle ne les lirait jamais. La solitude accrut ses transports; la fièvre enfanta les illusions et les projets insensés. Aimant, ainsi qu'on doit aimer, comme les enfants, il ne sut ni raisonner, ni s'aviser d'épeler le mot *impossible*. Pareil à ces bambins qui veulent saisir le soleil, les étoiles, ou l'image de la lune au milieu d'un lac, il tendait ses bras et ses pensées vers la reine, et cédant à la force d'un sentiment dont il vivait, il n'analysait rien. La voir lui était indispensable; lui parler, un besoin; l'entendre, une ineffable joie. Rien n'existait hors de cette intimité : le jour commençait

pour Ottavio quand il l'apercevait ; il finissait, lorsqu'on l'éloignait d'elle. Exister loin de cette jeune femme était si impossible, que cette idée ne s'était jamais offerte à lui.

Aussi, quand la séparation et le silence eurent duré plusieurs semaines, Rinuccini sentit que son cœur allait éclater. Que de choses il avait à lui dire, que de tortures à raconter, que de pensées à répandre ! Partout il la suivait, cherchant ses regards, pour leur faire pressentir des confidences, et deviner des ennuis, doux à exprimer. Il restait le dernier auprès d'elle, il posait la main où elle avait appuyé la sienne, il eût baisé la trace de ses pas.

Imprudent, comme tous les amants véritables, Rinuccini alimentait à son insu la curiosité des courtisans. Son aventure avec le comte de Haber avait transpiré : ce dernier, on le savait, avait fait l'empressé autour de Marie de Médicis ; futile galanterie autorisée par l'usage, qui prescrivait, aux amoureux des jeunes reines, d'être à la fois rivaux et bons amis. Ce genre de culte, comme tous les sentiments faux, n'admettait pas la jalousie : on adorait sa Majesté, mais on ne se battait pas à son sujet ; on l'adorait, mais on ne se permettait point de l'aimer.

Ce qui rendait Rinuccini plus antipathique aux courtisans, c'était son titre d'Italien, devenu odieux en France depuis les intrigues de la reine Catherine. Aussi, la malveillance, qui n'osait s'attaquer directement à la

personne royale, retombait-elle tout entière sur Ottavio, dont les chagrins s'accrurent par l'isolement où le plongea la jalousie des gens de cour. Hors d'état d'en supporter les effets, il sentit ses forces s'abattre et chercha des consolations près de la seule amie qui pût lui en offrir ; mais il lui était impossible d'arriver jusqu'à elle. Vingt fois il se mit sur son chemin, sans qu'elle daignât lui adresser la parole ; il lui dédia et lui fit parvenir un recueil de ses poésies, et ne reçut aucune réponse. Enfin, il l'attendit dans une allée de jardin par où elle devait passer. Il la vit venir, pensive, préoccupée, et dès qu'elle l'aperçut, elle se détourna. Dans son désespoir, ne pouvant endurer plus longtemps cette incertitude et cette froideur, il écrivit pour demander une audience, qui lui fut accordée.

Marie de Médicis le reçut le surlendemain, en traversant une galerie du Louvre, au sortir de la messe, dans la pompe de ses atours, et la couronne au front. Sa Majesté était debout; elle marchait, les yeux sur un livre, quand il parut devant elle. A son aspect il se sentit glacé; l'air imposant de Marie l'atterra, les paroles expirèrent sur ses lèvres; il demeura pâle et silencieux, la paupière baissée, ainsi qu'un coupable.

— Monsieur, dit la reine sans le regarder, nous nous sommes rendue à vos désirs : exposez votre demande; je ne doute pas qu'elle ne soit digne d'être écoutée.

Ce ton presque sévère, mit le comble à la douleur

de Rinuccini ; le souvenir de sa naïve élève du palais Pitti lui apparut ; il entrevit l'abîme qui le séparait du passé. Toutefois, luttant contre son cœur , il s'efforça de trouver un prétexte pour colorer sa démarche , et n'y parvenant pas , il s'écria :

— Madame, soyez clémente et bonne : je suis si malheureux !

Les pleurs qu'il renfermait le suffoquèrent ; il se détourna et se tut.

— Malheureux ? repartit Marie de Médicis. Qui donc a pu vous affliger ? Parlez ; l'appui de la reine est acquis à tous ceux qui ont bien voulu s'exiler avec elle.

— Hélas, votre Majesté ne peut rien contre ma peine ! Dans la misère qui le couvre, Ottavio n'est rien pour vous : cette vie qu'il vous consacrait , vous la brisez sous vos pieds !

Le front de la reine se colora ; elle se mordit la lèvre, et reprit avec dignité :

— Ne croyez pas , Rinuccini, que nous soyons indifférente à l'attachement de nos fidèles sujets : le vôtre m'est connu. Dans cette redoutable situation où la Providence m'a appelée , la vie privée n'existe plus pour moi, et sans cesse regardée, je dois servir à tous, et d'exemple et d'appui. Rinuccini, vous avez des heures pour vos pensées, pour vos souvenirs, pour vos rêves : la reine, à qui ces moments-là sont disputés, en saura trouver encore, pour s'occuper du sort de ceux

qui lui sont chers. Expliquez-vous donc avec confiance, et ne craignez rien.

— Autrefois, madame, ces tourments, vous les calmiez de votre parole divine; j'osais les dire à Florence, mais, ici...

— Florence... répéta Marie; ce sont des choses d'un autre temps.

— Ah ! je l'av is bien dit, Madame, que ces heures-là ne renaîtraient plus !

— Nous avons fait durer nos enfances, mon cher maître, et durer trop tard ! Mais la reine ne vous reproche rien : Marie doit tout oublier. Vous êtes sans parents, sans amis; puisque vous avez tout abandonné pour moi, je vous donnerai ce qui vous manque, une famille, une femme qui sera fière de vous...

— N'ajoutez pas, Madame, interrompit avec exaltation le poëte, n'ajoutez pas l'ironie à de si cruelles raisons ! Jamais femme, fût-elle une reine, ne recueillera une parole d'amour sur les lèvres d'Ottavio ; son cœur, où resplendit, sous une flamme pure, une si noble image, devient un temple, à jamais scellé !

— Rinuccini, rentrez en vous-même !

— Qu'ai-je à perdre? et pourquoi, dans ce moment suprême, contiendrais-je des sentiments qui s'exhalent pour la dernière fois ! Ah ! combien vous êtes changée, Madame, puisque vous me trouvez indigne de quelques mots qui me feraient vivre ! Témoin de mon supplice,

vous ne daignez même plus l'adoucir d'un de ces regards qui consolent et raniment. Pourtant, celui que vous repoussez, mourrait, pour vous épargner un soupir! qu'il s'éloigne ou qu'il reste, que les ans l'accablent et l'effacent de votre mémoire, vous vivrez toujours dans la sienne, et il attisera fidèlement une douleur qui fait son malheur et sa joie. Ah! Madame, ces aveux sont les derniers qu'il me sera donné de faire entendre; tout lien, je le sens, tout lien est à jamais rompu : laissez donc, un instant encore, mon courage fléchir, et retenez, retenez un mot que je devine, sans avoir la force de l'entendre!

La reine répondit avec effort et d'une voix plus douce :

— L'indulgence que je mets à vous écouter, n'est-elle rien? Ne l'oubliez point, Ottavio; mais ne me la rappelez jamais... Adieu! celle qui vous occupa n'est plus; sa volonté dernière est que vous respectiez son rang, son caractère et son repos.

A ces mots, le noble poëte tomba lentement, avec une pieuse vénération, à genoux devant la reine, et il appuya ses lèvres sur une main qu'il ne devait plus presser.

Comme il était là, tout éperdu, dominé par le regard de Marie qui s'attachait à lui avec compassion, une tapisserie fut soulevée; le roi pénétra dans la galerie. Son premier mouvement était toujours railleur : il fit un geste de surprise, en s'écriant :

— Eh quoi ! déjà, Madame ?

Sans retirer sa main, Marie de Médicis tourna la tête, et montrant à Henri, l'Italien, qui s'était relevé un peu trop vite :

— Venez, sire, lui dit-elle, m'aider à consoler ce pauvre serviteur.

— Si vous n'y réussissez pas, avec la peine que vous prenez, je n'ai que faire de l'entreprendre.

— Sire ! reprit la reine avec dignité.

Cette dignité n'imposa que médiocrement au mari divorcé de Marguerite de Navarre ; il attendit une autre explication.

— Ce gentilhomme, poursuivit Marie, que mon père affectionne et que j'aime beaucoup, ne s'habitue pas à notre cour ; ses travaux, ses amis, sa patrie le recherchent ; il sollicite notre congé pour partir, et nous fait en ce moment ses adieux.

Durant cet entretien, Rinuccini passa de la stupeur au désespoir; mais, baissant les yeux et les fermant parfois, il garda une contenance convenable.

— Remerciez, dit-elle à son compatriote, remerciez sa Majesté des bontés dont elle vous honora, et priez-la de consentir à votre retraite.

Pendant qu'il s'inclinait devant le monarque, ce dernier répondit avec grâce :

— La reine commande ici...

— Quand comptez-vous partir, seigneur Rinuccini? demanda Marie, d'une voix placide, au poëte qui murmura :

— Demain !

La reine le salua du geste, s'appuya sur le bras de son mari, et tous deux s'éloignèrent , laissant Ottavio seul au milieu de la galerie.

V

Se séparer pour toujours de celle qu'on aime est une cruelle épreuve ; mais cette heure d'angoisse est souvent adoucie par une espérance. Le moment douloureux, c'est quand on abandonne le lieu qu'elle habite; car l'espoir qui surnageait encore, on ne l'emporte pas avec soi. Tant qu'on respire le même air qu'une personne chérie, tant qu'on la sent proche de soi, que l'on peut marcher où elle a marché, le cœur s'abuse. En contemplant d'autres cieux, l'on connaît tout son malheur.

Rinuccini n'eut pas le courage de partir aussitôt qu'il l'avait promis. Retiré dans un logis obscur, il y passa quelques jours à pleurer, à prier, à retourner le

fer dans sa blessure. La nuit, il errait le long du Louvre, cherchant une ombre, sur les vitres des fenêtres.

Trop humble pour se flatter, il reconnut à la fin, qu'il n'aurait jamais dû rien espérer, rien attendre, et qu'un rêve insensé l'avait perdu.

Il est des gens que guérit la raison : dès qu'ils savent que leurs soupirs sont en pure perte, ils cessent de soupirer. De cette manière, ils gardent le droit d'avoir leur sagesse en grande estime, et de placer plus fructueusement leur cœur dans une autre occasion. Au lieu d'endoctriner son amour avec cette incontestable logique, Ottavio jugea son mal incurable. On lui eût offert d'oublier, qu'il n'aurait pas consenti, tant il ne voulait pas être consolé ! Marie perdue, son existence était terminée; la gloire lui sembla vaine; il se tourna vers la mort, et cette pensée le ramena à Dieu. Plongé dans une dévotion haletante, il s'enferma dans ce dernier refuge, et renonçant à la terre, il chercha la paix du cloître.

Ce fut dans ces intentions qu'il revint à Florence.

Ainsi, ce jeune poëte, que sa destinée envoya à Paris pour s'illustrer par un duel, par une comédie, et pour enseigner le divertissement des opéras à la France, en rapporta la vocation du cloître. Il entra dans un couvent de la Toscane, où il se fit connaître par des chants qui édifièrent les fidèles ; puis, trouvant, dans ces lieux, témoins de son bonheur passé, trop de sujets d'amer-

tume, il les quitta pour aller s'ensevelir dans une communauté d'Allemagne où l'on perdit sa trace. Et son nom tomba dans l'oubli.

La destinée de Marie de Médicis fut moins paisible. Livrée au tumulte des affaires, déchirée par des factions qu'elle attisa pour combler le vide de son âme, constamment blessée dans son orgueil, elle passa dans le trouble les trente dernières années de sa vie. Trahie par ceux qu'elle avait élevés, chassée par son fils, la veuve de Henri le Grand traîna sa misère en Flandre, et recueillie, en 1642, à Cologne, dans la maison d'un peintre illustre, elle sentit avec joie la mort approcher. Désabusée enfin de toutes les vaines grandeurs. elle se souvint de Dieu.

Dans ses derniers moments, elle fit appeler un prêtre, vénéré pour sa piété et son éloquence, le prieur des dominicains de Cologne.

Le saint homme fut admis, un soir, auprès d'elle. C'était un vieillard amaigri par les austérités, et dont les traits conservaient cet air de douceur et de tristesse propre aux gens qui ont souffert. Il trouva, dans une salle d'un aspect sombre, la reine-mère vêtue de deuil, et affaissée dans un grand fauteuil rouge, qui faisait paraître plus pâle encore son visage décomposé. Ces yeux bleus, si doux autrefois, étaient sans couleur et sans animation ; les coins de la bouche, serrés et rentrants, donnaient à sa physionomie une expression altière. Elle

ne put soulever sa tête, du carreau de velours contre lequel elle était collée, et sur lequel flottaient quelques mèches de cheveux argentés. Ses doigts effilés se joignirent ; elle se recueillit.

Le saint homme l'exhorta d'une manière touchante. Il s'émut à l'aspect de cette royale infortune, et ses larmes pénétrèrent dans le cœur de la pénitente, qui, faisant asseoir le religieux, commença une confession longue et détaillée. A mesure qu'elle déroulait ses fautes, le moine devenait plus attentif : l'œil animé, les lèvres demi-closes, il semblait attendre quelque révélation prévue. Marie s'accusait de son ambition, du mauvais usage qu'elle avait fait des deniers de son peuple, en les employant au profit de son orgueil ; elle déplorait l'emportement de son caractère, l'âpreté de ses sentiments, son goût pour de vains plaisirs; mais elle ne dévoilait aucune de ces passions, où le cœur entraîne. Usant de la liberté de son ministère, le prieur lui adressa plusieurs questions, qui n'amenèrent que des aveux insignifiants.

Alors, pour aider à sa mémoire, il la rappela aux jours de sa première jeunesse ; il essaya de la replacer dans les circonstances où elle avait dû se trouver à cette lointaine époque ; et le visage caché dans ses mains, comme un homme qui médite, il attendit les réponses de l'auguste pénitente. Elle interrogea tout haut des souvenirs qui demeurèrent stériles, et quand

elle eut fini de parler, elle fut surprise d'entendre des sanglots s'échapper de la poitrine du confesseur.

— Oublié, murmurait-il ; oublié ! Ce nom, qui jamais ne fut rien pour elle, est effacé de sa mémoire... Seigneur, ajouta-t-il, en tombant à genoux, recevez ce dernier sacrifice !

— Relevez-vous, mon père ; c'est pour moi qu'il faut prier, interrompit Marie de Médicis ; j'ai révélé tout ce que je devais vous dire ; ma conscience est en repos.

— Tout, ma fille ; n'avez-vous rien omis ? Songeons que Dieu nous écoute...

La reine garda un instant le silence, ferma les yeux, et prononça d'une voix éteinte :

— Ottavio Rinuccini, vous entendrez ma réponse dans le ciel !

Rappelé par ces mots à sa mission austère, le religieux se frappa la poitrine et pria avec ardeur. Se relevant ensuite plus calme, il reprit : — Je vous laisse, ma fille ; le prêtre ne peut vous absoudre, car l'homme a faibli, et son âme doit être retrempée par la pénitence. Demain, c'est le prêtre qui viendra seul.

Ce fut la dernière fois qu'ils se rencontrèrent en ce monde : la reine de France expira dans la nuit.

Ses obsèques furent modestes comme sa fortune, et solitaires comme ses derniers jours. On exposa le corps

dans la chapelle des dominicains, pendant cinq jours et cinq nuits, que les moines passèrent en oraisons au pied du sarcophage.

Un matin, comme on relevait ceux qui avaient veillé la nuit précédente, l'un deux, au lieu de suivre ses frères, demeura sans mouvement sur les dalles. On s'approcha de lui, et l'on reconnut qu'il avait cessé de vivre. Son visage reposait sur son bréviaire humide, ouvert à cet endroit du psalmiste :

« Mon Dieu ! je monterai vers vous, et les ténèbres de ma vie seront dissipées. »

FIN.

TABLE

LONDRES IL Y A CENT ANS

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.



COLLECTION MICHEL LÉVY.

Volumes parus et à paraître. — Format grand in-18, à 1 franc.

vol.

A. DE LAMARTINE.
Les Confidences. . . 1
Nouv. Confidences. . 1
Touss. Louverture. . 1

THÉOPH. GAUTIER
Beaux-arts en Europe 2
Constantinople. . . 1
L'Art moderne. . . 1
Les Grotesques. . . 1

GEORGE SAND
Hist. de ma Vie. . 10
Mauprat. 1
Valentine. 1
Indiana. 1
Jeanne. 1
La Mare au Diable. . 1
La petite Fadette. . 1
François le Champi. 1
Teverino. 1
Consuelo. 3
Comt. de Rudolstadt 2
André. 1
Horace. 1
Jacques. 1
Lettres d'un voyag. 1
Lélia. 2
Lucrezia Floriani. . 1
Pêche de M. Antoine 2
Le Piccinino. . . . 2
Meunier d'Angibault. 1
Simon. 1
La dern. Aldini . . 1
Secrétaire intime. . 1

GÉRARD DE NERVAL
La Bohême galante 1
L Marq. de Fayolle. 1
Les Filles du Feu. . 1

EUGÈNE SCRIBE
Théâtre (ouv. comp.) 20
Comédies. . . . 3
Opéras 2
Opéras comiques.. 5
Comédies-Vaudev. 10
Nouvelles 1
Historiettes et Prov. 1
Piquillo Alliaga. . . 3

HENRY MURGER
Dern. Rendez-vous. 1
Le Pays Latin. . . 1
Scènes de Campagne 1
Les Buveurs d'Eau. 1
Vacances de Camille. 1

CUVILLIER-FLEURY
Voyag. et Voyageurs. . 1

ALPHONSE KARR
Les Femmes. . . . 1
Encore les Femmes. 1
Agathe et Cécile. . 1
Pr. hors de mon Jard. 1
Sous les Tilleuls. . 1
Voy. aut. de mon jard. 1
Poignée de Vérités.. 1
Pénélope normande. 1
Trois cents pages . 1
Soirées de Ste-Adresse 1

Mme B. STOWE
Traduct. E. Forcade.
Souvenirs heureux. . 3

CH. NODIER (Trad.)
Vic. de Vakefield. 1

LOUIS REYBAUD
Jérôme Paturot . . 1
Paturot-République. 1
Dern. des Commis-Voyageurs. . . 1
Le Coq du Clocher. 1
L'Indust. en Europe 1
Ce qu'on voit dans une rue. . . . 1

FRÉDÉRIC SOULIÉ
Mémoires du Diable. 2
Les Deux Cadavres. 1
Confession Générale. 2
Les Quatre Sœurs 1
Au jour le jour . . 1
Marguerite. — Le Maître d'École. . 1
Le Bananier. — Eulalie Pontois. . 1
Huit jours au Château 1
Si jeunesse savait 2
Le port de Creteil. . 1
Le conseiller d'État. 1
Le Magnétiseur. . . 1
Un malheur complet 1
La Lionne 1
Les Drames inconnus 4
La rue de Provence N° 3 . . 1

Mme É. DE GIRARDIN
Marguerite. . . . 1
Nouvelles. . . . 1
Vicomte de Launay. 4
Marq. de Pontanges. 1
Poésies complètes. . 1
Cont. d'une v. Fille. 1

ÉMILE AUGIER
Poésies complètes. 1

F. PONSARD
Études Antiques. . . 1

PAUL MEURICE
Scènes du Foyer. . 1
Les Tyrans de Village 1

CH. DE BERNARD.
Le Nœud gordien. . 1
Gerfaut. 1
Un homme sérieux. . 1
Les Ailes d'Icare . 1
Gentilhom. campagn. 2
Un Beau-Père. . . 2
Le Paravent . . . 1
L'Écueil. 1

HOFFMANN
Trad. Champfleury.
Contes posthumes. . 1

OSCAR DE VALLÉE
Les Manieurs d'arg. 1

ALEX. DUMAS FILS
Aventures de 4 femmes. 1
La Vie à vingt ans. 1
Antonine. 1
Dame aux Camélias. 1
La Boîte d'Argent. . 1

LOUIS BOUILHET
Melænis. 1

JULES LECOMTE
Poignard de Cristal. 1

X. MARMIER
Au bord de la Néva 1
Les Drames intimes. 1

J. AUTRAN
Milianah. 1

FRANCIS WEY
Les Anglais chez eux 1

PAUL DE MUSSET
La Bavolette. . . . 1
Puylaurens. . . . 1

CÉL. DE CHABRILLAN
Les Voleurs d'Or. . . 1
La Sapho 1

EDMOND TEXIER
Amour et finance. . 1

ACHIM D'ARNIM
Trad. T. Gautier fils.
Contes bizarres. . . 1

ARSÈNE HOUSSAYE
Femmes c. elles sont 1
L'amour comme il est 1

GÉNÉRAL DAUMAS
Le grand Désert. . 1
Chevaux du Sahara. 1

H. BLAZE DE BURY
Musiciens contemp. . 1

OCTAVE DIDIER
Madame Georges. . 1

FÉLIX MORNAND
La Vie arabe. . . 1
Bernerette 1

ADOLPHE ADAM
Souv. d'un Musicien. 1

J. DE LA MADELÈNE
Les Âmes en peine. 1

ÉMILE SOUVESTRE
Philos. sous les toits 1
Conf. d'un Ouvrier. 1
Au coin du Feu. . 1
Scèn. de la Vie intim. 1
Chroniq. de la Mer. 1
Dans la Prairie. . . 1
Les Clairières. . . 1
Sc. de la Chouannerie 1
Les derniers Paysans 1
Souv. d'un Vieillard. 1
Soirées de Meudon. . 1
Sc. et réc. des Alpes. 1
L'Échelle de Femm. 1
La Goutte d'eau. . 1
Sous les Filets . . 1
Le Foyer Breton. . 2
Contes et Nouvelles. 1
Les derniers Bretons 2

LÉON GOZLAN
Châteaux de France. 2
Notaire de Chantilly 1
Polydore Marasquin 1
Nuits du P.-Lachaise 1
Le Médecin du Pecq 1
Hist. de 130 femmes. 1
La famille Lambert. 1
La dern. Sœur Grise. 1

THÉOPH. LAVALLÉE
Histoire de Paris. . 2

FÉLIX MAYNARD
Journal d'une dame Anglaise. — De Delhi à Cawnpore. 1

A. DE BRÉHAT
Scènes de la Vie Contemporaine. . 1

EDGAR POE
Trad. Ch. Baudelaire.
Histoires extraordin. 1
Nouv. Hist. extraord. 1
Aventures d'Arthur Gordon Pym. . . 1

CHARLES DICKENS
Traduction A. Pichot.
Neveu de ma Tante. . 2
Contes de Noel . . 1

A. VACQUERIE
Profils et Grimaces. 1

A. DE PONTMARTIN
Contes et Nouvelles. 1
Mém. d'un Notaire. . 1
La fin du Procès. . 1
Contes d'un Planteur de choux. . . . 1
Pourquoi je reste à la Campagne. . . 1

HENRI CONSCIENCE
Trad. Léon Wocquier.
Scèn. de la Vie flam. 2
Le Fléau du Village. 1
Les Heures du soir. 1
Les Veillées flamand. 1
Le Démon de l'Argent 1
La Mère Job. . . . 1
L'Orpheline. . . . 1
Guerre des Paysans. 1

PAUL DE MOLÈNES.
Mém. d'un gentilh. du siècle dernier. 1

DE STENDHAL
(H. Beyle.)
De l'Amour. . . . 1
Le Rouge et le Noir. 1
La Chartr. de Parme. 1

MAX. RADIGUET
Souv. de l'Amér. esp. 1

PAUL FÉVAL
Le Tueur de Tigres. 1
Les dernières Fées. 1

MÉRY.
Les Nuits anglaises. 1
Une Hist. de Famille. 1
André Chénier. . . 1
Salons et Sout. de Paris 1
Les Nuits italiennes. 1

GUST. FLAUBERT
Madame Bovary. . . 2

CHAMPFLEURY
Les Excentriques. . 1
Avent. de Mlle Mariette 1
Le Réalisme. . . . 1
Prem. Beaux Jours. 1
Les Souffrances du profess. Delteil. . 1

XAVIER AUBRYET
La Femme de 25 ans. 1

VICTOR DE LAPRADE
Psyché. 1

H. B. RÉVOIL (Trad.)
Harems du N.-Monde. 1

ROGER DE BEAUVOIR
Chev. de St-Georges. 1
Avent. et Courtisanes 1
Histoires cavalières. 1

GUSTAVE D'ALAUX
Soulouq. et son Emp. 1

F. VICTOR HUGO
(Traducteur.)
Sonn. de Shakspeare. 1

AMÉDÉE PICHOT
Les Poëtes amoureux 1

ÉMILE CARREY
Huit jours sous l'Équateur. 1
Métis de la Savane. 1
Les Révoltés du Para 1
Récits de Kabylie. 1

CHARLES BARBARA
Histoir. émouvantes. 1

E. FROMENTIN
Un Été dans le Sahara 1

XAVIER EYMA
Les Peaux-Noires. . 1

LA COMTESSE DASH
Les Bals masqués. . 1
Le Jeu de la Reine. 1
La Chaîne d'Or. . 1

MAX BUCHON
En Province. . . . 1

HILDEBRAND
Trad. Léon Wocquier
Sc. de la Vie holland. 1

AMÉDÉE ACHARD
Parisiennes et Provinciales. . . . 1
Brunes et Blondes. 1
Les dern. Marquises. 1
Les Femmes honnêtes 1

A. DE BERNARD
Le Portrait de la Marquise. 1

CH. DE LA ROUNAT
Comédie de l'Amour. 1

MAX VALREY
Marthe de Montbrun. 1

A. DE MUSSET
GEORGE SAND
DE BALZAC etc.
Le Tiroir du Diable. 1
Paris et les Parisiens 1
Parisiennes à Paris. 1

ALBÉRIC SECOND
A quoi tient l'Amour. 1

Mlle BERTON
(Née Samson.)
Le Bonheur impossib. 1

NADAR
Quand j'ét. Étudiant. 1

ÉMILIE CARLEN
Trad. Mlle Souvestre.
Deux Jeunes Femmes 1

LOUIS ULBACH
Les Secrets du Diable 1

VALOIS DE FORVILLE
Le Marq. de Pazaval 1

F. HUGONNET
Souvenirs d'un Chef de Bureau Arabe. 1

JULES SANDEAU.
Sacs et Parchemins. 1

LOUIS DE CARNÉ
Drame s. la Terreur. 1

PARIS. — TYP. MORRIS ET COMP., RUE AMELOT, 64.